1.26.11

Library of the Theological Seminary

PRINCETON, N. J.

Division GR15

Section .L77

v. 29

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

—

TOME XXIX

LES

LITTÉRATURES

POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME XXIX

PARIS
MAISONNEUVE ET CH. LECLERC
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1889
Tous droits réservés

LE FOLK-LORE

DES

HAUTES-VOSGES

LE FOLK-LORE

DES

HAUTES-VOSGES

LIBRARY OF PRINCETON
JAN 26 1911
THEOLOGICAL SEMINARY

PAR

L. F. SAUVÉ

PARIS

MAISONNEUVE ET CH. LECLERC

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1889

Tous droits réservés

INTRODUCTION

DANS *les pages qui suivent, je me suis proposé d'étudier les mœurs, les coutumes, les traditions, et, plus spécialement, les croyances et les pratiques superstitieuses des montagnards vosgiens. Pour ce travail, je n'ai mis à contribution aucun livre ou article déjà publié sur la matière : tous les faits que j'apporte sont d'observation personnelle, les uns surpris au moment de leur manifestation même, les autres puisés directement dans la mémoire du peuple. Ce que j'ai vu, je le raconte simplement, sans commentaires, en m'effaçant derrière les acteurs ; —*

ce que j'ai entendu, je le reproduis avec le plus de fidélité possible ou je le résume succinctement, afin d'éviter au lecteur des redites fatigantes et des hors-d'œuvre sans intérêt.

Comme l'indique le titre même de l'ouvrage, le champ d'études auquel je me suis arrêté se compose de la partie haute du département des Vosges, c'est-à-dire des deux arrondissements de Remiremont et de Saint-Dié. L'élément principal de ma collection m'a été fourni par la première de ces circonscriptions. Si je ne me suis pas interdit, d'une façon absolue, de poursuivre mon enquête en deçà de la région montagneuse proprement dite, les explorations que j'ai faites dans le bas-pays ont été peu nombreuses et se réduisent, en quelque sorte, à de simples reconnaissances de frontières.

Mes recherches, commencées en juin 1884, ont pris fin en mars 1887. Laborieuses au début, quelquefois pénibles, à aucun moment elles ne sont devenues vraiment faciles. La raison en est dans l'heure tardive à laquelle je les ai entreprises.

Le montagnard vosgien n'est plus le paysan simple et crédule que l'on a pu connaître dans les dernières

années de la première moitié de ce siècle. Les remparts de rochers, les grands bois, derrière lesquels il se retranchait, l'oreille obstinément fermée à tous les bruits du dehors, ont cessé de le protéger contre l'envahissement industriel et le flot toujours montant de la civilisation urbaine. Un matin, il s'est réveillé avec des curiosités troublantes, et, tout de suite, sans transition apparente, les hantises anciennes, les coutumes séculaires ont fait place chez lui à des idées nouvelles, à de nouvelles mœurs. Très-fier, aujourd'hui, du degré de culture auquel il est parvenu, il se défend de regarder en arrière et de s'attarder aux choses du passé. Ce n'est pas à dire qu'il ait, comme il s'en flatte, dépouillé complétement le vieil homme, — l'hérédité a des retours impérieux dont il faut lui tenir compte; — mais il sait où le bât le blesse, et se cache de ses défaillances comme d'autant d'infirmités. Si toute chance n'est pas perdue de recueillir dans son entourage un conte, une légende, quelque souvenir du vieux temps, ce n'est plus guère qu'auprès des vieillards, des humbles, des petits, des déshérités qu'il convient de l'attendre. Et, encore, lorsque l'un d'eux se laisse entraîner dans la voie des confidences

ou des aveux, ne s'y engage-t-il jamais résolûment, et le voit-on tenter de revenir sur ses pas, réservé, défiant, prompt à se cabrer, naïf seulement quand il le veut.

L'emploi de l'interrogation directe présente deux graves inconvénients : il effarouche les hésitants et les timides, il est de nature à suggérer aux esprits paresseux des réponses toutes faites. Au cours de mon enquête, autant pour conjurer les effets du premier que pour me conformer, à l'endroit du second, aux exigences d'une méthode vraiment scientifique, je me suis efforcé de renoncer, dans la limite du possible, à cette forme de langage. Lorsqu'il n'a pas dépendu de moi de l'éviter, je me suis attaché à faire en sorte que l'on ne pût satisfaire à mes questions par un oui *ou par un* non, *et j'ai eu soin de veiller plus encore à ce que la réponse ne fût pas implicitement renfermée dans la demande.*

Ces précautions n'ont point été les seules : de parti pris, j'ai écarté de mon recueil tout témoignage non corroboré par une ou plusieurs dépositions identiques et émanant de personnes étrangères les unes aux autres. En m'imposant cette règle, j'ai eu moins pour objet de

me tenir en garde contre les mystificateurs — ils sont rares dans les Vosges — que de me prémunir contre le danger d'accueillir, comme traditions courantes et de bon aloi, quelques-unes des folles imaginations que trop de gens sont portés à se créer pour leur propre usage.

Dans le cas assez fréquent où j'ai reconnu un peu partout l'existence d'une même tradition, je me suis abstenu d'énumérer les localités diverses où s'était faite cette constatation. L'indication du lieu de provenance m'a semblé utile, au contraire, et je l'ai donnée, toutes les fois qu'il s'est agi d'une tradition rencontrée sur un point unique. J'ai fourni le même renseignement, lorsque, me trouvant en présence de plusieurs leçons également curieuses, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de faire place aux unes et aux autres dans ma publication.

Si, dans le cours de trois années d'excursions quotidiennes, je me suis heurté souvent à l'amour-propre mal compris, plus souvent encore à l'indifférence, la bonne fortune d'intéresser à mes recherches d'utiles auxiliaires ne m'a pas été toujours refusée. Parmi ceux-ci, MM. Gründfelder, de Rupt, — Mathieu

de Vagney, — Bastien, de Bussang, — Claus, Kerner et Valrof, de Ventron, — Tournier, du Valtin, ont droit à une mention particulière. Les communications variées dont je leur suis redevable, l'empressement avec lequel ils ont bien voulu me servir de guides, d'interprètes ou d'intermédiaires, m'ont été d'un trop grand prix, pour que je ne me fasse pas un devoir de leur renouveler ici mes remercîments.

Un dernier mot. Peut-être s'étonnera-t-on que je n'aie point fait ressortir les analogies qui relient les traditions vosgiennes à celles des autres pays? Cette omission a été toute volontaire, et je ne crois point avoir à la regretter. Les rapprochements de l'espèce ne prouvent quelque chose, en effet, qu'à la condition d'être complets, et ce qu'il est permis de tenter, à l'occasion d'une étude n'embrassant qu'un petit nombre de sujets, devient, on le comprend sans peine, difficilement réalisable, sinon absolument impraticable, lorsqu'il s'agit, comme ici, d'un tableau d'ensemble dans la composition duquel entrent plusieurs milliers de documents. D'ailleurs, le plus pressé n'est pas tant d'établir la genèse d'un mythe ou l'universalité d'une croyance, que d'arracher aux causes de des-

truction qui les menacent les traditions non encore recueillies. Ceux-là connaissent mal la situation qui croient la moisson terminée ou à la veille de l'être : dans quelques pays elle commence à peine; sur nombre de points le terrain, envahi par les végétations les plus étranges, attend toujours, pour le mettre en valeur, un homme de bonne volonté. Simple travailleur, sans prétention à l'érudition, — même facile, — j'ai voulu défricher ma parcelle, rien de plus.

L. F. SAUVÉ

Boulogne-sur-Mer, le 22 septembre 1888.

I

LES JOURS HEUREUX ET LES JOURS MALHEUREUX

LA LUNE, LE TEMPS ET LES NOMBRES

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le montagnard vosgien explique ainsi cette diversité : il y a dans l'année trois sortes de jours, — des jours heureux, — des jours malheureux, — des jours enfin qui, sans être par eux-mêmes favorables ou défavorables, le deviennent tour à tour, suivant la place qu'ils occupent dans le mois lunaire.

Les jours heureux, pendant lesquels l'homme serait toujours assuré de réussir dans ses entreprises, s'il n'écoutait que l'expérience et la raison, sont ceux que Dieu accorda à Adam,

notre premier père, pour travailler la terre, semer et récolter selon ses mérites.

Les jours malheureux, dans le cours desquels nous devons nous abstenir avec soin de donner suite à tout projet qui pourrait offrir une chance douteuse, sont ceux que Dieu défendit à nos premiers parents d'employer pour la culture.

Dans l'une ou l'autre de ces deux catégories peuvent être rangés également un certain nombre de jours sanctifiés par l'Église, et qui sont ou propices ou funestes, selon que celle-ci se réjouit ou prend le deuil.

Tous ces jours fastes ou néfastes seront indiqués en temps et lieu, pour chacun des mois auxquels ils appartiennent.

Quant aux autres, qui sont bons ou mauvais, suivant les phases de la lune, en voici l'énumération :

Les quatre premiers jours de la lune n'ont rien de particulièrement dangereux, mais il faut toujours un peu s'en défier.

Le cinquième et le sixième jour sont bons pour la culture, redoutables pour les maladies. Une maladie qui commence l'un de ces deux jours-là peut être regardée comme mortelle.

Les septième, huitième et neuvième jours sont propices aux laboureurs et aux bergers.

Le dixième est un jour de prospérité pour

l'homme, le bétail, les champs, les bois, comme étant celui où le bon Dieu bénit Noé, sa famille et leurs biens.

Le onzième est un jour de réussite presque certaine.

Dans le cours du douzième et du treizième jour, il ne faut rien entreprendre, et se contenter de poursuivre les travaux commencés.

Le quatorzième n'a jamais fait de mal à personne.

Le quinzième n'est ni menaçant ni encourageant.

Le seizième peut être consacré sans crainte à toute sorte de travaux.

Le dix-septième est un jour de malédiction : c'est le jour où le bon Dieu détruisit Sodome et Gomorrhe par une pluie de soufre et de feu.

Du dix-huitième au vingt-huitième jour inclusivement, toute occupation est saine et profitable.

Le vingt-neuvième est un jour malheureux, car c'est le vingt-neuvième jour de la lune que le roi Hérode voulut, dans sa cruauté, faire périr l'enfant Jésus. Toute entreprise formée ce jour-là avortera ou aura mauvaise fin. Tout enfant qui naîtra le même jour sera méchant, traître, larron, sanguinaire; en un mot,

il aura toutes les mauvaises qualités du roi Hérode.

Le trentième ne vaut rien, si ce n'est pour les semailles et les plantations.

Si la lune est, ainsi que le prétendent les gens de la vallée de la Moselotte, une casserole sans queue (1), dans laquelle personne ne sait ce qu'on cuisine, l'expérience semble avoir démontré, du moins, que cet astre exerce une influence considérable sur tout ce qui nous touche et nous entoure.

Cette influence ne s'étend pas à l'œuvre des jours désignés par Dieu à Adam comme devant être les uns heureux, les autres malheureux : la règle donnée à notre premier père est invariable, rien ne peut la modifier.

(1) Il y a, disent aussi les mêmes, comme tous le savent ou peuvent s'en assurer, un homme dans la lune. Selon les uns, cet homme n'est autre que Judas Iscariote, lequel, fatigué de voir la lune le regarder sans cesse, s'écria : « Œil ouvert sur moi, je te crèverai, et avec un fagot je boucherai le trou sanglant que je te ferai. » Il monta bien jusqu'à la lune, mais, quand vint le moment d'exécuter sa menace, il se sentit retenu et comme cloué au sol par une main invisible. Il est resté, depuis lors, à la même place, et il y restera jusqu'à la fin des siècles, exposé, en punition de son crime, à la face du monde entier.

D'après d'autres personnes, l'homme de la lune serait un vulgaire filou du nom de *Gossa*, qui, gêné dans ses expéditions nocturnes par l'indiscrète lumière de cet astre, jura de l'éteindre, et, après s'y être pris de la façon que l'on prête à Judas, éprouva le sort que l'on connaît.

*
* *

Les anciens avaient une parole sage : « Avant de commencer un travail, disaient-ils, demande à la lune quel âge elle a. »

Quand on se fait couper les cheveux à la nouvelle lune, ils poussent vite, mais tombent de bonne heure (1).

Si l'on tond les moutons à la même époque, la laine ne rapporte que moitié.

Coupé en nouvelle lune, le bois ne sèche pas ; taillé au même moment, ses pousses se dirigent en bas.

Pour couper le bois ou le tailler, pour faucher les foins, tondre les moutons, raccourcir les cheveux, il faut attendre le décours de la lune.

C'est aussi le moment favorable pour semer les pois : on peut être sûr, alors, d'avoir non-seulement beaucoup de fleurs, mais encore beaucoup de fruits. Il en est tout autrement si on les sème en nouvelle lune : ils donnent des fleurs en abondance, mais peu de fruits, et encore ceux-ci n'arrivent-ils pas tous à maturité.

La choucroûte faite à la nouvelle lune est

(1) Les avis sont très partagés sur ces matières, mais les formules auxquelles nous avons cru devoir donner la préférence sont, sans contredit, les plus répandues.

toujours de qualité inférieure ; si l'on veut qu'elle soit excellente, il faut en remettre la préparation au déclin de la lune.

Il ne faut pas se couper les ongles au déclin de la lune, cela fait naître des *envies,* c'est-à-dire de petites portions de peau qui se détachent autour des ongles, et causent une vive douleur quand on les arrache.

Il est indispensable de tuer les cochons gras à la pleine lune, pour que le lard reste ferme et soit vraiment profitable. Si on les tue en jeune ou en morte lune, le lard fond dans la marmite ; — en vieille lune, il durcit et devient rance.

Les vaches que l'on mène au taureau, un jour où il n'y a pas de lune, ne retiennent pas.

Conduisez-les à la vieille lune, elles vous donneront des veaux mâles ; si vous attendez la lune nouvelle, vous aurez des génisses.

La lune peut aussi nous donner la raison d'un certain nombre de faits bizarres.

Les bêtes rampantes changent de robe à chaque nouvelle lune.

Les malades souffrent davantage en jeune lune qu'en vieille lune.

La femme qui accouchera en jeune lune mettra au monde, à ses couches les plus prochaines, un garçon ; le premier enfant de celle qui accouche en vieille lune sera une fille.

Les enfants nés un jour où il n'y a pas de lune ont de la peine à vivre, mais ils sont intelligents et ils ont le privilège de voir les esprits et de déjouer les sortilèges.

Ceux qui naissent à la nouvelle lune ont la langue mieux pendue que les autres.

Ceux qui naissent au déclin de la lune parlent moins, mais raisonnent mieux.

Une fille qui vient au monde sous le croissant est en toutes choses précoce.

Les personnes nées en jeune lune ont peu d'enfants ; — en pleine et vieille lune, beaucoup.

Les personnes nées en morte lune n'ont pas d'enfants ; les animaux nés en pareil moment sont impropres à la reproduction.

On trouvera dans les chapitres consacrés aux mois de nouveaux exemples de l'influence de la lune.

*
* *

Tous les mois de l'année ne sont pas également bons et mauvais, chacun a ses défauts, mais le plus sournois et le plus traître est le mois de mars. Il faut aussi se défier d'avril, lequel s'entend le plus souvent avec mars, son compère, pour tourmenter le pauvre monde et jouer à chacun de méchants tours. A cette époque de

l'année, il arrive aux plus clairvoyants d'avoir à compter deux fois avec eux-mêmes, et nul ne saurait trop se tenir sur ses gardes.

*
* *

La semaine a aussi un jour redoutable entre tous, c'est le vendredi, à cause du supplice que Notre-Seigneur endura sur la Croix, ce jour-là.

Avant de devenir un jour de deuil, le vendredi était déjà un jour de tristesse. Ce n'est point, en effet, comme le croient certaines gens, parce que Notre-Seigneur a été crucifié un vendredi, qu'il est défendu de manger de la viande à pareil jour. En voici la véritable raison : — Un jour, Jésus dit à ses disciples : « Que chacun de vous me demande une grâce et je la lui accorderai. » Deux de ses compagnons les plus chers, lesquels étaient pêcheurs, lui dirent : « Maître, nous sommes pauvres, le poisson se vend mal; ne pourrais-tu ordonner à ceux qui écoutent ta parole de s'abstenir de viande, au moins un jour par semaine ? » — Jésus leur répondit : « Qu'il soit fait selon votre désir ! » et il décida que le vendredi serait, à l'avenir, un jour de pénitence.

Il serait de la dernière imprudence de com-

mencer un travail le vendredi, ou d'entreprendre un grand voyage.

La rencontre de trois corbeaux le vendredi annonce un deuil prochain dans la famille.

Renverser une salière est en tous temps de mauvais présage, mais, si cette maladresse arrive un vendredi, on aura bientôt à déplorer quelque grand malheur.

Un enfant né ou baptisé le vendredi est plus difficile à mener à bien qu'un autre.

Une personne qui tombe malade le vendredi a toujours de la peine à se remettre sur pieds.

Quand d'une maison sort un enterrement le vendredi, il y aura, pour sûr, avant l'an écoulé, un nouveau décès dans la famille.

Le mercredi ne vaut guère mieux que le vendredi, bien que sa réputation soit moins mauvaise.

Il est certaines choses qu'il faut se garder de faire aussi bien dans l'un que dans l'autre de ces deux jours, comme de repiquer des choux, par exemple : ils ne grandiraient pas.

Voulez-vous avoir de beau blé, de beaux légumes, de belles fleurs, choisissez toujours pour les semer ou le mardi, ou le jeudi, ou le samedi. Semez avant midi, et tournez-vous pendant ce travail du côté où le soleil donne.

*
* *

Les heures, non plus, ne sont pas toutes les mêmes.

Il nous vient plus de deuil que de joie dans les heures impaires.

Les heures que le Diable préfère sont les heures de la nuit.

Un enfant qui naît entre onze heures du soir et minuit n'aura jamais de chance ; il sera certainement malheureux, s'il arrive au monde entre ces deux heures, un vendredi.

*
* *

Les nombres ne sauraient davantage nous laisser indifférents : 9 est le nombre par excellence ; 6 est bon, 3 vaut mieux, 7 n'est pas mauvais, 17 et 28 sont détestables, 29 aussi, quoique moins à craindre ; 13 est le pire de tous.

A moins que la lune ne soit favorable ou qu'il ne s'agisse du 13 octobre et du 13 novembre, il ne faut pas se mettre en route à la date du 13.

Il n'y a rien de bon à attendre d'un travail commencé ce jour-là.

13 est un nombre fatal.

Jamais treize têtes de bétail enfermées en-

semble dans la même étable n'ont enrichi leur maître.

Quand treize personnes se trouvent à table en même temps, on peut s'attendre à voir l'une d'elles mourir dans l'année, et presque toujours de mort subite ou de mort violente.

II

LE MOIS DE JANVIER

PRENEZ garde à ce que vous ferez, verrez ou entendrez le matin du jour de l'an!

Le premier ouvrage que vous entreprendrez sera celui qui vous donnera le plus d'occupation pendant le reste de l'année.

Si la première rencontre qui vous attend est celle d'une femme ou d'une fille, d'un chat ou d'un lièvre, vous aurez du malheur, ou tout au moins du guignon jusqu'à la Saint-Sylvestre (1).

Faites en sorte que la personne qui vous offrira, la première, ses souhaits de nouvel an n'appartienne pas à votre sexe : autrement, l'année

(1) Quel que soit le jour de l'année, pareille rencontre faite le matin est toujours de mauvais augure. La prudence, assure-t-on, commande de rentrer à la maison, car, de toute la journée, on n'aura que malchance, soucis, contrariétés.

ne se passera pas pour vous sans serrement de cœur et sans deuil.

Il n'est pas défendu de prendre des précautions — et personne n'y manque — pour s'assurer contre pareille éventualité, mais que peuvent les plus sages combinaisons contre les surprises du hasard ?

Trouver, à quelque moment que ce soit, un fer à cheval sur son chemin porte bonheur, mais, le matin du jour de l'an, pareille trouvaille annonce toujours quelque chose d'extraordinaire, une joie excessive, une rapide fortune, une prospérité inouïe. Si vous ramassez, au contraire, une épingle, une aiguille ou tout autre objet pointu, vous êtes sûr, — en temps ordinaire, — surtout si cet objet a la pointe tournée vers vous, de ramasser chagrin, et si vous faites cette trouvaille — dans la journée du 1er janvier — de rapporter malheur à la maison.

Vient-il à pleuvoir ou à venter dans la matinée du 1er janvier, les anciens disent :

Le mauvais temps entre en nageant,

ou bien :

Grand vent, grande guerre.

Le jour de l'an est le jour des étrennes. Grande fête pour les enfants et les mendiants. Les quê-

teurs d'étrennes, dans le canton de Fraize, ont conservé le chant traditionnel suivant :

C'est aujourd'hui le nouvel an : (*bis*)
Je vous souhaite une bonne année
Et une parfaite santé.

REFRAIN

Et une heureuse année,
Et une parfaite santé,
Et toutes sortes de prospérités. (*bis*)

Que Dieu bénisse votre maison (*bis*)
Et tous les gens qui sont dedans,
Les petits comme les grands !

Que Dieu bénisse votre cave (*bis*)
Et tout le vin qu'il y a dedans,
Le rouge comme le blanc !

Que Dieu bénisse votre écurie, (*bis*)
Les animaux qui sont dedans,
Les petits comme les grands !

Que Dieu bénisse votre jardin (*bis*)
Et tous les fruits qui sont dedans,
Les petits comme les grands !

REFRAIN

Et une heureuse année,
Et une parfaite santé,
Et toutes sortes de prospérités. (*bis*)

*
* *

Ce chant, avec quelques légères variantes, est également connu dans la vallée de la Moselotte et

dans la vallée de la Moselle, mais on ne l'entend plus guère, aujourd'hui, que sur les lèvres des vieillards, et encore, le plus souvent, sous forme de parodie.

*
* *

Sainte Geneviève (3 janvier) défend les troupeaux, les chiens et les bergers des attaques du loup. Pour se la rendre favorable, il faut lui promettre un don et réciter dévotement devant son image la *patenôtre du loup :*

« Sainte Geneviève, qui avez été sept ans bergère, gardez mon chien du loup, ainsi que moi et tout ce qui m'appartient. Bridez le loup et la louve, s'il vous plaît. » — *Ave Maria.*

*
* *

Dans quelques villages il est d'usage, parmi les enfants, d'aller, la veille des Rois (le 5), chanter de porte en porte la légende des Rois-Mages à la recherche du Sauveur :

Nous sommes trois rois d'Orient,
Qui venons d'un cœur riant
Dans la Judée,
Pour adorer l'enfançon
Qu'avons eu en idée.

Les trois grands rois sont représentés par trois mioches mal peignés, dont l'un a le visage et les mains barbouillés de cirage ou de suie :

Ne vous étonnez de rien,
Car c'est un Éthiopien
Qui ne recherche
Que d'adorer à genoux
L'enfant dedans la crèche.

Les costumes sont modestes, légères les couronnes de carton qui ceignent les fronts des petits Mages. On chercherait vainement dans leurs mains l'or, l'encens et la myrrhe dont ils font en paroles un pompeux étalage, mais le plus grand des trois porte une longue latte, à l'extrémité de laquelle brille une belle étoile en papier doré, et ce riche accessoire fait passer sur la pauvreté du reste de la mise en scène.

Le poème, emprunté à la Bible des Noëls, autrefois en usage dans l'évêché de Toul, n'a rien de remarquable. Il est, d'ailleurs, dans toutes les mains, et nous croyons devoir nous arrêter aux citations qui en ont été faites plus haut.

Le même jour, les boulangers font don à leurs clients d'un gâteau présentant la forme d'une couronne, et dans lequel ils ont eu le soin de cacher une noisette. Cette noisette, qui remplace la fève traditionnelle des provinces voisines, sert

à désigner le lendemain, dans chaque maison, la personne à laquelle le sort réserve la dignité éphémère de roi ou de reine. Dans la distribution du gâteau, on ne fait point, comme en certains pays, la part de Dieu. Le roi n'a point de cour, point d'écuyers et de pages, mais des sujets parfaitement capables de se mutiner, s'il vient à oublier que son devoir, en ce moment, est de leur offrir rasade de son vin le meilleur.

Les Rois-Mages sont tenus en grande vénération dans les Vosges. Les guérisseurs par le secret réclament leur assistance dans plusieurs de leurs opérations, et il suffit, paraît-il, d'évoquer le souvenir de leur entrée dans l'étable de Béthléem, pour guérir les malheureux atteints du mal caduc. Si vous êtes dans la nécessité d'en faire l'expérience, soufflez dans l'oreille droite du malade en disant : « *Gaspard fert myrrham, thus Melchior, Balthasar aurum.* » Vous le verrez se relever sur l'heure. Alors, empressez-vous d'enfoncer profondément en terre, au milieu de la trace laissée par sa première chute, trois clous de fer, de la longueur exacte de son petit doigt, en prenant soin de prononcer sur chacun d'eux le nom du malheureux. La guérison sera complètement assurée. (Vecoux.)

Le jour des Rois, sur les marches de la Franche-Comté, il est d'usage de danser sur

les toits, si l'on veut avoir une belle récolte de chanvre.

Autrefois, à Vagney, la prière se disait à rebours le soir du même jour, c'est-à-dire en commençant par la fin.

Il faut éviter de se faire saigner ou de se laisser poser des sangsues le jour de l'Épiphanie.

Quand les prés sont découverts, c'est-à-dire n'ont plus leur manteau de neige, le jour des Rois, l'année sera pauvre en fourrage.

*
* *

Dans la nuit du 11 au 12 janvier, regardez de quel côté le vent souffle : s'il vient de l'Orient, il y aura mortalité sur les bestiaux ; — s'il vient du Midi, vous aurez autour de vous des malades ; — s'il vient de l'Occident, c'est signe de guerre ; — s'il vient du Septentrion, les champs sont menacés de stérilité. — Si cette nuit est belle et claire, sans pluie, sans vent, sans que rien n'en trouble la sérénité, l'année sera riche et abondante en toutes sortes de biens.

*
* *

Saint Hilaire (le 14) est le protecteur des troupeaux et les garde de toute contagion. Si vous vou-

lez voir prospérer votre bétail et votre volaille, distribuez-leur du pain et du sel que vous aurez, à la messe de ce jour, fait bénir à leur intention.

Bénit en toute autre circonstance, le pain est nuisible aux coqs et aux poules.

Un coq qui mange du pain bénit devient enragé, mais il voit venir le vent.

Saint Hilaire donne aux ménagères qui l'invoquent de bonnes pondeuses et des couveuses irréprochables.

*
* *

Au sujet des poules et des œufs, quelques recommandations sont utiles :

Quand vous mangez des œufs de vos poules, prenez soin de ne pas en jeter les coquilles au feu : autrement, si votre femme allaite, si quelque voisine ayant un nourrisson entre chez vous, l'une et l'autre perdront leur lait infailliblement. Or, il faut penser à ce que disent les mères-grand's : « Femme qui allaite vient-elle à perdre son lait, son nourrisson mourra sans tarder. »

Une femme qui veut faire passer son lait ne doit, sous aucun prétexte, brûler des coquilles d'œuf dans ce but. Elle a à sa disposition un moyen tout aussi certain, et qui n'est pas défendu, celui-là, c'est de se placer sur le sein le bonnet de nuit de son mari.

Si vous voulez avoir des poules, quand vous mettrez les œufs à couver, placez-les pointe contre pointe; si vous voulez avoir des coqs, placez-les gros bout contre gros bout.

Pour qu'un enfant devienne bon chanteur, il faut que le premier œuf qu'on lui donne à manger soit le premier qu'une poule ait pondu.

Si l'une de vos poules pond un œuf mou, c'est-à-dire un œuf dont l'enveloppe calcaire est inachevée et cède sous la pression du doigt, dites-vous qu'un sorcier a passé par là. Hâtez-vous de brûler cet œuf, pour qu'il ne vous arrive pas malheur. Si vous êtes sage, brûlez aussi la poule qui vous l'a donné; brûlez-la vivante, entre minuit et une heure du matin; mais prenez garde d'être dérangé dans cette occupation, car, si vous étiez vu, la mort seule de l'indiscret qui vous aurait troublé pourrait vous mettre à l'abri de tout danger.

Défiez-vous de la poule qui imite le chant du coq! Elle annonce des contrariétés, des querelles interminables dans la maison de son maître, dit-on au Thillot; — elle attire la malédiction sur la famille et les biens de celui-ci, assurent les gens de Vecoux. Vous ferez sagement de la tuer sans tarder.

C'est sans doute par allusion à ce chant de redoutable augure que l'on dit :

Prêtre qui danse,
Poule qui chante,
Fille qui siffle,
Portent malchance...

*
* *

De saint Paul (le 15) la claire journée
Nous dénote une bonne année ;
S'il neige ou pleut, cherté sur terre ;
S'il fait du vent, nous aurons guerre,
Et, si l'on voit d'épais brouillards,
Mortalité de toutes parts.

*
* *

Saint Antoine (le 17) est invoqué contre le charbon et le feu qui porte son nom ; il protège le bétail, mais principalement les cochons. Le pain et le sel que l'on fait bénir le jour de sa fête, et que l'on donne, au retour de la messe, aux animaux, les met à l'abri des maléfices et de toute sorte de maladies.

Saint Antoine est le patron des charcutiers. Si l'on veut avoir de beaux porcs gras, il est bon de lui faire don, de temps en temps, d'un cochon de lait.

Si le soleil donne aux croisées avant midi, le jour de la Saint-Antoine, le *marcaire* (1) peut

(1) Le marcaire est dans les Vosges un pasteur doublé d'un fabricant de fromage.

prendre son bâton pour aller acheter du foin. On doit s'attendre, en effet, à des gelées tardives, et l'herbe poussera rare et maigre dans les prés.

On dit dans le canton de Fraize : « Mieux vaut voir un loup sur le haut d'Anould qu'un homme bras nus à la Saint-Antoine. »

Et dans la vallée de la Moselle : « Au mois de janvier, il vaut mieux voir loup qu'homme déshabillé dans les prés. »

*
* *

A la chaire saint Pierre (le 18),
L'hiver s'en va ou se resserre.

*
* *

Saint Del (le 18) a la spécialité de guérir les maladies convulsives. En mélangeant à la nourriture des enfants du sel, que l'on fait bénir le jour de la fête de ce saint, les mères sont assurées de préserver leur progéniture du haut-mal et de tous les désordres causés par les vers. Pour obtenir les bonnes grâces de saint Del, il est bon de ne lui ménager ni les neuvaines ni les offrandes.

*
* *

Saint Sébastien (le 20) est le patron des arquebusiers, et l'un des protecteurs du bétail. Il est

sensible aux dons d'œufs, de poules, de lapins et de jambons. Autrefois, il n'était pas rare de lui voir offrir des veaux et des génisses, mais, alors, son culte était en grand honneur, et il ne l'est plus guère, depuis quelque temps déjà.

*
* *

Le jour de la Saint-Vincent (le 22),
Danger de guerre s'il fait vent.

A la Saint-Vincent,
Tout gèle ou tout fend;
L'hiver se reprend
Ou se rompt les dents.

*
* *

Saint Prix (le 24), si le soleil brille le jour de sa fête, réjouit le cœur du cultivateur qui ne dédaigne pas la culture du millet, en lui annonçant que la récolte de ce grain rendra le centuple de la semence.

*
* *

S'il tonne en janvier, année venteuse, mais abondance de fruits et de bétail.

Tonnerre hors saison,
Mauvais temps hors raison.

Si l'on prend soin de se rouler à terre, la première fois de l'année que l'on entend gronder le tonnerre, on n'a pas à craindre le mal de dos pendant les douze mois suivants.

Dans le cas où, faute d'avoir pris à temps cette précaution, on aurait à souffrir du mal de dos, on peut s'en débarrasser, soit en se roulant à terre, la première fois de l'année que l'on entend chanter le coucou, soit, après s'y être couché simplement, en se faisant *enjamber* quatre fois de suite par une femme enceinte.

*
* *

Janvier détrempé,
Signe de cherté.

*
* *

Quand il ne pleut pas en janvier,
Il faut étayer le grenier.

*
* *

Janvier, d'eau chiche,
Fait le paysan riche.

*
* *

Si tu vois l'herbe en janvier,
Serre ton grain dans ton grenier.

*
* *

Autant de bonnes journées en janvier,
Autant de mauvaises en mai.

*
* *

Le mois de janvier a quatre jours fastes : le 3, le 19, le 27 et le 31, — deux jours néfastes : le 13 et le 23.

III

LE MOIS DE FÉVRIER

La veille de la Chandeleur (1er février),
L'hiver se passe ou prend vigueur.

Une jeune fille veut-elle connaître l'époux qui lui est destiné, elle doit, la veille au soir de la Purification, en tournant le dos au feu, jeter une poignée de cendre sur les tisons ardents, de manière à les recouvrir aussi complètement que possible. Mieux les tisons seront cachés, plus le charme aura de chances de réussite. Pendant cette opération, qui suppose toujours une certaine préparation, la jeune fille dit :

Chandelier, Chandeleur,
Je te cache à... heures *(indiquer l'heure exacte)*;
Fais-moi voir en mon dormant
Celui que j'aurai en mon vivant.

Si elle va se coucher aussitôt et parvient à

s'endormir sans avoir prononcé une seule parole, elle peut être certaine de voir dans son premier sommeil l'homme qui partagera, un jour, sa bonne et sa mauvaise fortune.

La même révélation peut être obtenue, sans tant de complications, à n'importe quel moment de l'année, mais avec un moindre degré de certitude, si la consultante prend soin de placer ses jupes en croix sous son oreiller, quand elle se met au lit, ou bien de disposer de la même façon, sous sa tête, les jarretières d'une personne avec laquelle elle couchera pour la première fois. Dans ce dernier cas, elle doit dire, avant de se laisser aller au sommeil :

Que Dieu me fasse voir en dormant
Le plus fidèle de mes amants!

Le montagnard vosgien attache une grande importance aux rêves : chacun d'eux renferme pour lui un conseil, une leçon ou un avertissement. Il s'applique donc, en toute occasion, à en rechercher le sens. Voici quelques-unes des interprétations le plus communément admises :

Quand on rêve de poux ou de poissons vivants, c'est signe d'argent; plus on les verra nombreux, et plus nombreux aussi seront les écus que l'on aura à recevoir.

Rêver que l'on trouve ou que l'on manie de

l'argent annonce que l'on aura, prochainement, besoin d'une somme égale à celle que l'on tient dans la main, mais qu'on ne pourra se la procurer. Si l'on voit, au contraire, un voisin ou un ami ramasser de l'argent à poignées, alors que l'on fait d'impuissants efforts pour l'imiter, on peut s'attendre à devenir riche sans tarder.

Rêver de poissons engourdis ou malades menace d'accidents, — de poissons morts, annonce qu'un membre de la famille touche à sa fin.

Rêver de puces présage disputes de femmes.

Rêver de chats présage trahison.

Rêver de loup présage malheur.

Rêver de chien présage sécurité.

Rêver de rats présage disette.

Rêver de taupes présage ravages par la pluie ou la grêle.

Rêver d'âne présage chagrins d'esprit et revers de fortune.

Rêver d'animaux domestiques — principalement de chevaux — qui nous poursuivent, présage persécutions, calamités.

Rêver de serpent au repos présage inquiétude.

Rêver de serpent déroulant ses anneaux présage prison.

Rêver de grenouille présage pauvreté.

Rêver d'incendie présage contentement.

Rêver d'oiseaux présage joie.

Rêver d'œufs vieux présage soucis.

Rêver d'œufs frais présage plaisir.

Rêver d'œufs à deux jaunes et d'œufs pourris présage adversité.

Rêver d'œufs qu'on laisse tomber présage mort.

Rêver de soldats présage bruit et querelle.

Rêver de filles qui chantent présage mariage avantageux.

Rêver de personnes mortes présage mauvais temps (si on les voit souvent, elles demandent des prières).

Rêver de fruits présage santé, si la saison de ces fruits est venue, — infirmités, si leur temps est passé ou encore éloigné.

Rêve-t-on que l'on assiste à un festin et que l'on fait honneur à la bonne chère, on est menacé d'une grande maladie. Doit-on se contenter de voir manger les autres, malgré tout le désir que l'on a de faire comme eux, on se sentira bientôt plus robuste et plus vaillant que jamais.

Qui rêve d'aiguilles sera trompé par sa femme.

Si l'on croit se débattre dans les ronces, on tombera prochainement sous les griffes des gens de loi. Il en est de même si, en regardant ses mains, on se voit les ongles rognés de frais.

Avoir la barbe longue présage fortune, bonheur, gain de procès.

Voir sa femme près de soi, quand elle n'y est pas, signifie qu'il y a du louche dans la conduite de celle-ci, et qu'il est prudent de veiller sur elle.

Vous arrive-t-il de rêver que l'on vous arrache votre dernière dent, ou que vous êtes occupé aux travaux de la fenaison, vous pouvez vous préparer à mourir dans l'année.

La première chose à faire quand un rêve nous reste présent à l'esprit, une heure après le réveil, c'est de chercher combien de jours compte la lune. Les rêves n'annoncent rien de certain ni même de probable quand la lune est dans son deuxième, troisième, cinquième, sixième, quatorzième ou vingtième jour. Ils ont, au contraire, une signification non douteuse, pendant le reste du mois lunaire, et les événements qu'ils présagent sont proches quand la lune entre dans son vingt-septième, vingt-huitième ou trentième jour.

*
* *

Les jeunes filles ne s'en tiennent pas aux rêves pour savoir quel épouseur leur réserve la destinée : il est d'autres moyens auxquels elles ont fréquemment recours. En voici deux des plus usités :

La fillette qui veut savoir de quel côté viendra

le galant auquel elle donnera sa main n'a qu'à monter sur un tas de fumier, le jour de la Purification, avant le lever du soleil, et à jeter son sabot en l'air. De la direction vers laquelle la pointe de son sabot sera tournée, quand elle le relèvera, accourra un jour le mari désiré.

La consultante obtient le même résultat en faisant, avec une poignée d'étoupes, trois petites poupées qu'elle range sur une même ligne. Les poupées de droite et de gauche figurent les amoureux qu'elle a ou voudrait avoir, celle du milieu la représente elle-même. Un tison brusquement approché de cette dernière a tôt fait de la mettre en flammes, et il suffit à la jeune fille d'examiner vers lequel des deux galants le feu se dirige tout d'abord pour savoir, de façon à peu près certaine, dans quel village demeure le jeune homme qu'elle épousera. Ce jeu innocent constitue l'une des distractions favorites des jeunes filles pendant les longues veillées d'hiver.

*
* *

Le jour de la Purification, on fait bénir des cierges et de la cire, — les cierges, pour les allumer sous le ventre des bêtes que l'on attèle pour la première fois et les préserver ainsi d'accident; — la cire, pour en fabriquer de petites

croix que l'on attache à l'intérieur et à l'extérieur des étables et des écuries, en vue de garder de maléfices les bêtes à cornes et les chevaux.

De semblables croix placées sur les ruches conjurent les effets de l'orage et défendent les *mouhhattes* (abeilles) contre le feu du ciel.

Les cierges bénits le jour de la Purification mettent, de même, à l'abri du tonnerre les maisons où on les conserve pieusement. On les emploie aussi dans la médecine populaire, et notamment pour combattre le *gihhe* (érysipèle).

Après avoir laissé tomber dans de l'eau bénite trois gouttes de cire fondue provenant de l'un de ces cierges, l'opérateur fait le signe de la croix et lave le mal avec l'eau ainsi sanctifiée, en disant : « *Gihhe,* de quelque façon que tu sois et que tu puisses être, je te conjure et te commande, au nom du grand Dieu vivant et des trois personnes de la Sainte-Trinité, de sortir de... *(Indiquer le siège du mal, ainsi que les noms et prénoms du malade),* et de t'en aller au plus profond de la mer. »

Pendant qu'il répète cette conjuration trois fois, le guérisseur applique sur la partie du corps envahie par l'érysipèle un cataplasme de farine de seigle, et clôt l'opération par un nouveau signe de croix. Quelques heures plus tard, il commence une neuvaine à saint Thiébaud, et

prend soin, à partir du lendemain, de retrancher chaque jour un *Pater* et un *Ave* des prières qu'il dit à cette intention.

Si le soleil brille avant midi le jour de la Chandeleur, l'ours, qui est sorti pour le voir, rentre pour quarante jours dans sa caverne.

Qu'il brille avant ou après midi, d'ailleurs, on peut être certain que, s'il se montre ce jour-là, pendant les six semaines suivantes le soleil restera invisible.

Quand on le voit à l'heure de la grand'messe, si le cultivateur a encore la moitié de son foin, il en a assez ; mais, s'il en a moins de la moitié, il devra en acheter.

Claires chandelles,
Claires javelles,

dit-on aussi du jour de la Chandeleur.

Si la belette est grise, le jour de la Chandeleur, signe de froid ; — si elle est blanche, signe de neige ; — si elle est rousse, signe de beau temps.

A la Chandeleur verdure,
A Pâques neige forte et dure.

On doit éviter de se faire tirer du sang le jour de la Purification.

*
* *

Saint Blaise (le 3) est invoqué contre les inflammations produites par le venin, contre la puce maligne, la rage et la peste. Quand on requiert sa protection dans le but d'être préservé de cette dernière et terrible maladie, il est de rigueur, disent les gens de Rochesson, de suspendre au bout d'une longue perche, en dehors des habitations, un morceau de viande saignante, et de laisser cette chair à la même place, jusqu'à ce qu'elle soit complètement desséchée. Reconnaît-on, à ce moment, qu'elle est devenue noire comme de la suie, c'est un signe évident que le saint a entendu nos supplications et se fait notre défenseur. Il est alors ordonné de brûler le morceau de viande et d'en enterrer les cendres sans le moindre retard.

On prie aussi saint Blaise pour les troupeaux, et particulièrement pour les bêtes malades de l'étranguillon. Le jour de sa fête, on fait bénir du sel qui, répandu sur le foin destiné à la nourriture des animaux, assure leur conservation.

*
* *

Sainte Agathe, patronne des jeunes mères, guérit les maux de seins. A l'issue de la messe

que l'on dit en son honneur, le 5 février, jour de sa fête, les femmes de Vecoux font bénir de l'étoupe de chanvre *mâle* ou de la filasse de lin. Quand l'une d'elles a les seins malades ou taris, elle applique sur le siège du mal une poignée de cette étoupe ou de cette filasse, et nul remède, d'après la croyance commune, n'est plus efficace pour chasser la maladie et faire revenir le lait.

Au Thillot, les femmes soucieuses d'échapper aux infirmités que guérit sainte Agathe entendent la messe le jour de la fête de cette bienheureuse et déposent, comme offrande, aux pieds de sa statue, une quenouillée de chanvre ou un œuf. Ce jour-là, sous aucun prétexte, les hommes ne peuvent assister à la messe.

*
* *

Sainte Appoline (le 9) est invoquée contre le mal de dents. L'oraison suivante, récitée d'un cœur fervent, n'est jamais, dit-on, restée sans effet :

« Sainte Appoline étant assise sur la pierre de marbre, Notre-Seigneur passant par là lui dit : « Appoline, que fais-tu là ? » — « Je suis ici « pour guérir mon mal de dents. » — « Appo- « line, retourne-toi ; si c'est une goutte de sang, « elle tombera ; si c'est un ver, il mourra. »

Dire cinq *Pater* et cinq *Ave* à l'intention des cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, faire ensuite le signe de la croix avec le pouce de la main droite sur la joue qui recouvre la dent malade, en ajoutant : « Dieu te guérisse par sa toute-puissance ! Ainsi soit-il. »

*
* *

Il n'y a pas que l'oraison à sainte Appoline qui guérisse les dents malades ou assure leur conservation ; d'autres moyens sont tout aussi vantés, et il n'est pas sans utilité de les connaître.

Pour que les dents d'un enfant sortent sans douleur, il faut lui frotter les gencives, de temps en temps, avec de la cervelle de lièvre.

Dès que la première dent est apparente, on remplace la cervelle de lièvre par du vin. De là le dicton de Rupt : « Quand un enfant fait ses dents, la mère doit vendre sa chemise pour lui acheter du vin. » Il est cependant quelque chose de meilleur encore, c'est de lui frotter les gencives avec une crête de coq saignante.

Une dentition prématurée est l'indice de maladies prochaines auxquelles l'enfant aura de la peine à résister.

Quand un enfant a des dents de bonne heure, c'est qu'il réclame un frère ou une sœur. Dès

qu'il commence à parler, s'il dit *papa* avant de dire *maman,* il aura un frère sans tarder; dans le cas contraire, ce sera une sœur.

En prenant la précaution de suspendre au cou d'un enfant — de préférence pendant la semaine sainte — une dent provenant de l'un de ses grands parents morts, on lui assure des dents de lait superbes, et celles qui les remplaceront ne se gâteront jamais.

Quand un enfant perd une de ses dents de lait, il doit se hâter d'aller la déposer dans un trou de muraille, en disant : « Petite souris, je t'apporte une de mes dents, donne-m'en une autre ! »

A l'enfant qui reprend ce qu'il a donné, il poussera de longues dents.

Ne prenez pour valet ou pour ouvrier ni un homme à longues dents, — il aimerait trop ses aises; — ni un homme à dents de fouine (pointues), — il vous jouerait quelque méchant tour; — arrêtez votre choix sur un homme aux dents courtes et carrées, celui-là sera diligent, vaillant et fort.

Si, le jour où l'on ressent pour la première fois le mal de dents, on avait la chance de se procurer une dent de mort, on pourrait tenir pour certain, à la condition de la porter toujours sur soi et de ne pas s'en séparer, que l'on n'aurait plus jamais à se plaindre de cette horrible souffrance.

Quand les dents se déchaussent, il faut, pour les raffermir, frotter les gencives avec un onguent composé de miel et de corne de pied de bœuf brûlée.

Prendre l'habitude de ne se couper les ongles des pieds et des mains que l'un des jours de la semaine dans le nom desquels n'entre pas la lettre *R*, est un bon moyen pour se défendre du mal de dents, mais, si l'on veut être sûr d'y échapper tout à fait, on doit choisir exclusivement le lundi.

Il est encore recommandé, dans le même but, de se baigner au mois d'août, entre neuf et dix heures du soir, mais alors seulement que le brouillard s'élève des rivières et que la lune est dans son premier quartier.

Une jeune fille accepte-t-elle des noisettes de son amoureux, qu'elle ne s'avise pas de les casser avec ses dents, pendant la semaine qui précède la Toussaint : autrement, toutes ses dents seraient gâtées pour Noël et tombées pour Pâques.

Parmi les nombreux moyens recommandés pour combattre le mal de dents, les plus en vogue sont ceux que l'on trouvera ci-dessous :

A) Dire trois *Pater* en tenant les yeux fixés sur le cercueil d'une personne que l'on vient de descendre dans la fosse, et, si le mal persiste, réciter la même prière, à minuit, sur une tombe

fraîchement fermée, dans un cimetière où l'on se sera rendu seul.

B) Presser la dent douloureuse entre les deux premiers doigts de la main gauche et dire : « Dent, je te conjure, de la part du grand Dieu vivant, de ne faire non plus de tort à la créature N... *(nom et prénoms du patient)*, que la lance n'en a fait au sacré côté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Faire ensuite trois signes de croix sur la dent et dire trois *Pater* et trois *Ave*, en l'honneur de la Sainte-Trinité.

C) Écrire ces mots « *Stragiles* (1) *falcesque dentatæ, dentium dolorem persanate* » sur un morceau de parchemin, et porter ce talisman suspendu au cou, jusqu'à ce que la dent soit radicalement guérie. Ce moment venu, se hâter de jeter la conjuration au feu.

D) Appliquer sous forme de cataplasme, du côté du mal, au-dessus ou au-dessous de l'oreille, suivant que la dent dont on souffre appartient à la mâchoire supérieure ou à la mâchoire inférieure, une gousse d'ail pilée, réduite à l'état de pâte, et fortement additionnée de sel.

E) Faire saigner les gencives avec un clou provenant d'un vieux fer à cheval, et enfouir ensuite ce clou dans un trou assez profond, pour

(1) Lege : *Strigiles.*

que ni les rayons du soleil ni les rayons de la lune ne puissent arriver jusqu'à lui. Tant que le clou restera à l'abri de la lumière, la personne qui l'aura enterré sera exempte du mal de dents.

F) Faire, avec la pointe de n'importe quel clou, le tour de la dent malade, en invoquant les saints, enfoncer ensuite ce clou dans le tronc d'un arbre, avec la ferme volonté de clouer le mal à cette même place. Le résultat cherché ne se fera pas attendre, mais malheur à l'imprudent étranger qui s'aviserait d'arracher le fer de l'arbre! Le mal de dents s'emparerait aussitôt de lui.

Ce mode de transmission du mal rencontre quelquefois des incrédules, et c'est à l'un d'eux, sans doute, qu'est dû l'irrévérencieux récit que l'on va lire :

« Un homme de la montagne avait pour habitude d'enfoncer dans le tronc d'un même sapin tous les clous qui lui servaient à se guérir du mal de dents. Un beau jour, l'arbre fut abattu et porté à la scierie. Le *sagar,* qui ne se doutait mie de la présence de tous ces clous, endommagea si fort sa scie, quand celle-ci vint à les rencontrer, qu'il se vit dans la nécessité de suspendre son travail et de jeter son outil au rebut. Ceci prouve, clair comme le jour, aux ignorants, que quiconque s'attaque aux clous guérisseurs attire sur lui le mal qu'ils retiennent prisonnier. La scie

dont il vient d'être parlé l'apprit chèrement à ses dépens, puisque, pour avoir serré les clous de trop près, elle fut si bien prise du mal de dents qu'elle les eut toutes brisées du même coup. »

L'esprit facétieux des paysans vosgiens se révèle encore dans les deux formules que voici :

« S'il vous arrive d'avoir une rage de dents, remplissez-vous la bouche d'eau, et asseyez-vous sur un fourneau bien chaud : quand l'eau sera bouillante, le mal de dents sera passé.

« Si vous le préférez, tenez par la queue une pomme entre vos dents et tournez le dos au feu : quand la pomme sera cuite, vous serez guéri. »

Il est d'usage, en vue d'échapper à un certain nombre de maléfices, de jeter au feu toute dent tombée ou arrachée. Quelques personnes pourtant conservent précieusement les leurs dans une boîte ou dans un coffret : c'est pour avoir, paraît-il, la satisfaction de dire sans mensonge qu'elles ont encore toutes leurs dents. D'autres, enfin, les enterrent secrètement, en prenant bien garde au lieu où elles les mettent, afin de pouvoir les retrouver sans difficulté le jour de la résurrection des corps.

Ajoutons, pour finir, qu'il serait de la dernière imprudence de se faire arracher des dents un jour de Vigile ou de Quatre-Temps, un jour impair

des six premiers mois, un jour pair des six derniers.

*
* *

Saint Valentin (le 14) est le patron des amoureux.

Une très ancienne coutume conservée dans quelques localités des Vosges, et qui, dans l'origine, se rattachait étroitement à la fête de ce bienheureux, est celle de donner les Valentins, c'est-à-dire d'assigner d'office, en public, un galant, propre à faire un mari, à toute fille ou femme en état d'entrer en ménage. Voici comment on l'observe encore de nos jours à Corcieux :

Le dimanche-gras, à l'issue des vêpres, le gros de la population se porte sur la place de l'église. Accourus des premiers, les conscrits de l'année vont d'un groupe à l'autre, graves, affairés, interrogeant du regard les jeunes filles et feignant de recevoir d'elles de mystérieuses confidences. Après ce prélude, ils se rassemblent autour des chefs qu'ils se sont donnés pour la circonstance, se partagent en deux bandes et envahissent, les uns à droite, les autres à gauche, deux maisons situées vis-à-vis l'une de l'autre, à l'entrée de la rue voisine. Presque aussitôt on entend s'ouvrir dans chacune de ces maisons les fenêtres du pre-

mier étage, et, à travers les persiennes closes, s'établit le dialogue suivant :

— Donne qui donne !

— Donne qui donne !

— Je donne Pierre A... à Louise B...

— Je donne Léonard X... à Célestine Z...

— Je donne, etc.

Et les chefs des deux bandes s'envoient ainsi la réplique, jusqu'à ce que toutes les personnes de la commune, en âge et en situation de contracter mariage, y aient passé.

Cette énumération qu'assaisonne, de temps à autre, un grain de malice, n'est point abandonnée au caprice ou au hasard de l'inspiration, elle suppose une étude approfondie des faits et gestes des personnages, de leurs habitudes, de leurs inclinations. Aussi la liste des Valentins et des Valentines est-elle préparée de longue main. Mais tout le monde — il y a partout des timides et des gens à l'imagination lente — ne songe pas au mariage. Pourquoi ne viendrait-on pas en aide à ceux qui sont vraiment incapables de prendre une décision aussi importante de leur propre mouvement ? L'essai n'en coûte rien,... on le tente bravement. Et c'est ainsi, souvent, que d'un mariage pour rire sort un mariage sérieux, lequel ne tarde pas à être solidement noué par M. le maire et M. le curé.

Cependant, de recueillie et de silencieuse qu'elle se montrait au début, la foule est devenue peu à peu bruyante et agitée. De plaisants commentaires accompagnent les derniers appels de noms, les lazzi se croisent, les traits mordants, les bons mots se succèdent sans interruption. On n'en garde pas moins une réserve relative, une attitude suffisamment digne et décente, et quand, la liste des épouseurs épuisée, les curieux songent à regagner leurs demeures, ils le peuvent faire sans échange de horions.

Tout n'est pas terminé, cependant. L'heure va sonner bientôt pour les Valentins d'entrer à leur tour en scène, et de faire connaître leurs bonnes ou mauvaises dispositions. Celui qui est satisfait de son lot se met immédiatement en quête de la bouteille de vin ou de liqueur qui, le soir venu, devra gonfler sa pochette, quand il se rendra chez la compagne qui lui est échue. Ce tribut est strictement dû; c'est ce que l'on appelle racheter sa *fehhnotte,* c'est-à-dire sa fiancée de carnaval. Celle-ci, qui s'attend à la visite du galant, a déjà dressé sur la table, pour le recevoir, d'appétissantes galettes. On s'assied, on mange, on boit, on trinque, et, après avoir devisé joyeusement, on va finir la soirée ensemble au bal public. Pour peu que l'accueil des parents ait été gracieux, le jeune homme se considère comme

ayant de droit, à partir de ce moment, l'entrée de la maison, et il ne tient plus qu'à lui de tirer parti de la situation.

Si le Valentin, au contraire, est mécontent du partage, il ne se gêne nullement pour aller chercher des distractions ailleurs que chez sa Valentine. La pauvre fille restera donc au logis, seule, ou à peu près seule, ce soir-là, car si quelque voisin indiscret lui apporte de banales consolations, elle sait ce qu'en vaut l'aune et ne les écoute guère. A quoi bon, d'ailleurs, s'arrêter à de pareilles taquineries ? Ne tient-elle pas sa vengeance en main ? Huit jours d'attente, pas plus, et rira bien qui rira le dernier.

Dans la soirée du dimanche suivant, le premier du carême, celui que dans le pays on appelle le jour des *Bures*, il est d'usage d'allumer de grands feux au milieu du village. Or, depuis un temps immémorial, ce sont les Valentines dédaignées, elles seules, qui entendent se charger de ce soin. Soyez assurés qu'aucune n'y manquera ; la plus vieille, comme la plus jeune, aura son feu à elle, et ce ne sera pas un vulgaire feu de joie que chacune de ces pauvres filles dressera et allumera de sa main, non ! mais un véritable bûcher, un bûcher tel que la justice implacable en réservait autrefois au châtiment des grands coupables. Tant pis pour l'homme qui lui a fait

affront ! Il est voué aux flammes vengeresses, et, s'il n'est pas rôti en réalité, — qu'il en rende grâce au ciel ! — il sera brûlé, du moins, en effigie, sous la forme d'un affreux bonhomme de paille et d'osier. Quelle joie pour toute *fèhhnotte* de préparer le supplice de l'ingrat, de jeter son ennemi dans le brasier, de l'y voir se tordre et de pouvoir lui dire, à ce moment, suivant la formule consacrée : « *Mahhe pèce, t'ès préféré in aute qué mi qui sos tè fèhhnotte? Eh bé, mi, je m'fous de ti. Breûle, breûle donc, jusqué le derrère brin ! Qué j'te voisse plus dau mes eux; qué j' poïesse donner mé main à in aute sans regret !* » — Traduction : « Mauvaise pièce, tu as préféré une autre (femme) à moi qui suis ta fiancée ? Eh bien, moi, je me f... de toi. Brûle, brûle donc, jusqu'au dernier brin ! que je (ne) te voie plus devant mes yeux ; que je puisse donner ma main à un autre sans regret ! »

Une autre acception plus étendue du nom de Valentin est la suivante : dans les bals, dans les mariages, le cavalier qui rend des soins à une femme ou à une jeune fille, en d'autres termes, qui lui sert de cavalier, est dit son Valentin, et il appelle celle-ci sa Valentine.

Saint Valentin n'est pas seulement en honneur auprès des amoureux, ni des couples graves ou joyeux qui réclament son parrainage, les labou-

reurs le tiennent aussi en grande vénération et le regardent comme l'un des plus puissants protecteurs du bétail. L'anecdote suivante, très populaire à Gerbamont, en donnera la preuve.

« Un homme du haut du Ban-de-Sapt, auquel on disait (que l'on nommait) Jean Claude, voyait ses bêtes dépérir, depuis quelque temps, sans pouvoir en découvrir la cause. Soupçonnant là-dessous quelque diablerie, il consulta deux ou trois sorciers. Peines perdues ! leurs *agioles* (simagrées) ne servirent à rien. L'idée lui vint alors de faire dire une messe à saint Valentin, et il donna l'ordre à sa femme de se rendre au presbytère : — Surtout, retiens bien le nom, fit-il, c'est à saint Valentin, et non à un autre, que le curé devra s'adresser en disant sa messe.

— Compris.

— Va donc, et par la même occasion, rapporte-moi du village un paquet de tabac et une bouteille d'eau-de-vie. S'il te reste quelques sous, tu pourras acheter aussi du sel.

La femme s'éloigne, mais, comme rien ne la presse, elle s'arrête ci, elle s'arrête là, et bavarde si bien tout le long du chemin qu'elle arrive à la porte du prêtre sans avoir eu le temps seulement de songer à sa commission. Pourvu qu'elle se souvienne maintenant du saint dont lui a parlé son homme ! Mais, non, est-ce bien possible ? Ce

nom ne lui revient plus à cette heure, et la voilà toute marrie. Que faire ?

— Ma foi, tant pis ! — pense-t-elle, — je vais conter à M. le curé mon embarras.

Après l'avoir écoutée avec bonté, le curé lui dit :

— Ma bonne femme, nous allons passer en revue les noms des principaux saints invoqués comme protecteurs du bétail et des biens de la terre. Vous reconnaîtrez sans doute parmi eux le saint dont le nom vous échappe. Voyons ! est-ce saint Blaise ?

— Nenni.

— Saint Marc ?

— Nenni.

— Saint Guérin ?

— Nenni.

— Saint Benoit ?

— Pas davantage.

— Saint Valentin, peut-être ?

— Ce n'est pas encore celui-là.

Le curé lui nomma d'autres saints, d'autres encore, mais ce fut en vain et la pauvre Ban-de-Sotte dut renoncer à l'espoir de réparer son regrettable oubli.

— Puisque vous ne pouvez vous rappeler ce nom, — dit le curé, — j'offrirai le saint sacrifice en l'honneur de tous les saints protecteurs du

bétail, et, de cette façon, celui dans lequel votre mari a le plus de confiance saura ce que vous demandez.

La femme Jean Claude trouva que le curé avait raison et se retira tranquillisée.

Quand elle fut de retour chez elle, son homme lui dit :

— Eh bien ! que t'a répondu le curé ?

— Mon pauvre homme, j'ai été bien fâchée contre moi, en m'apercevant, quand je suis entrée au presbytère, que le nom du saint dont tu m'avais parlé m'était sorti de la tête.

— Comment ! tu as pu l'oublier ?

— Hélas ! oui.

— Sur ma foi, c'est être par trop bête ! Comment ! tu ne te rappelles pas que c'était saint Valentin ?

M'as-tu rapporté du tabac, au moins ?

— Oui, le voilà.

— Et de l'eau-de-vie ?

— Oui, et aussi du sel ; tu vois bien que je n'ai pas tout oublié.

— Et à qui, maintenant, le curé va-t-il dire sa messe ?

— Il m'a promis de la dire à tous les saints.

— A tous les saints ? à tous les saints ? Eh bien ! voilà ce que l'on peut appeler une messe manquée ; tu verras que tous les saints se déchar-

geront les uns sur les autres, et que pas un ne s'occupera de nous. »

*
* *

Si, le 14 février, dans un ciel pur et dégagé de tout nuage, le soleil se montre brillant, l'automne nous donnera plénitude de biens. S'il vente, et si le ciel est couvert, la guerre ne sera pas loin. S'il neige ou s'il pleut, les terres en culture seront de bon rapport. Si des brouillards épais montent des rivières, le médecin aura le cœur joyeux.

*
* *

Le carnaval dans les Vosges ne présente rien de particulier. Peu ou point de masques; deux jours de franche lippée, le dimanche et le mardi-gras, comme ailleurs; du lard à profusion et sous toutes les formes, des montagnes de beignets, du vin coulant à flots, de l'eau-de-vie aussi, et c'est tout.

*
* *

Si l'on veut avoir de beaux choux, il faut les semer le jour du mardi-gras et les transplanter le jour de la Saint-Jean.

Le soir du mardi-gras, il ne faut pas filer, autrement les souris mangeront le fil.

Quand Mardi-Gras est de vert vêtu, Pâques met des habits blancs.

*
* *

Le mercredi des cendres, on attire le malheur sur sa tête si l'on attèle les bêtes de somme avant l'office du matin.

Il importe de remarquer la personne qui se rend la dernière à l'offrande, à la messe du mercredi des cendres. Si elle est de haute taille, le chanvre sera haut sur pied ; si elle est petite, le chanvre sera court aussi.

*
* *

Saint Mathias (le 24), — s'il trouve de la glace, la casse, — s'il n'en trouve point, il en fait.

Autant de jours l'alouette chante avant la saint Mathias, autant de jours elle se tait après.

*
* *

Il est rare que le temps soit assez clément à la fin de février pour qu'on puisse lâcher les vaches au pâturage. Il ne faut pas trop s'en plaindre, car, suivant l'époque où on leur rend la liberté pour la première fois, elles se comportent bien ou mal pendant le reste de l'année.

Si on les met au pré en février, c'est-à-dire sous le signe des *Poissons,* on ne sait quel diable toujours les pique; elles sont vives, folâtres, et courent comme des dératées.

Le mois de mars est le plus favorable, car, sous le signe du *Bélier,* elles prennent la douceur des moutons.

En avril, rien de bon à attendre d'elles, à cause du signe du *Taureau.* Elles ne peuvent se rencontrer sans jouer des cornes, et, toute l'année, elles demandent le mâle.

Mai est propice. Les *Gémeaux* les rendent d'humeur facile; on en fait ce que l'on veut.

Juin ne vaut rien. Quand elles sortent, pour la première fois, sous le signe de l'*Écrevisse,* elles ne savent plus marcher droit, et reculent, quand on leur dit d'avancer.

Le signe du *Lion* est de tous le plus pernicieux pour elles; aussi vaudrait-il peut-être mieux les garder toute l'année dans l'étable que de les lâcher seulement en juillet, pour la première fois; car, alors, elles prennent la mouche pour rien, et se montrent en furie jusqu'au commencement de l'arrière-saison. Aucun moyen de les calmer.

*
* *

Tonnerre en février attire sur les riches grande mortalité.

*
* *

Février de tous les mois
Le plus court, le moins courtois.

*
* *

Quand février ne févriolle (n'est pas rude), mars s'en réjouit.

*
* *

Pluie de février
Vaut du fumier.

*
* *

Jamais ne passe février
Sans voir feuiller le groseillier.

*
* *

Le mois de février a trois jours fastes : le 7, le 8 et le 18; quatre jours néfastes : le 2, le 10, le 17 et le 22.

IV

LE MOIS DE MARS

Faites attention au vent qui soufflera pendant chaque période de Quatre-Temps, et, s'il ne vient pas à changer avant le samedi soir, attendez-vous à voir ce vent dominer pendant les trois mois suivants.

*
* *

Le quatrième, le septième et le vingt-huitième jour de mars sont les plus mauvais jours de l'année pour ensemencer la terre. Le dernier est sans contredit le pire de tous; aussi dit-on à Vecoux : « Ensemencez ce jour-là, vous ne récolterez pas. »

*
* *

Le dimanche des Bures ou des *Brandons,* qui est le premier du carême, est le jour où les habitants de Remiremont font leur première sortie de l'hiver. Qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente, on les voit tous prendre le même chemin et se diriger lentement, à pas comptés, vers les ruines d'une ancienne maladrerie située à quinze ou vingt minutes de la ville. Autour de la pauvre chapelle qui perpétue le souvenir de cet asile de la souffrance, et porte le nom de la Madeleine, se dressent ce jour-là de nombreuses boutiques de jouets et de friandises. C'est fête, en effet, pour les enfants, comme c'était fête, sans doute, à pareil jour, il y a trois ou quatre siècles, pour les lépreux de Remiremont. Quand, à côté des vêtements destinés aux malheureux parias par les bourgeois de la ville, la main compatissante d'un enfant glissait quelque appétissant petit pain à la croûte dorée, une tarte, des gâteaux, elle s'aidait, pour faire parvenir toutes ces bonnes choses à leur adresse, d'une longue baguette de saule ou de coudrier. Et il était prudent d'agir ainsi, en présence d'un mal terrible, sans remèdes, et qui se propageait par le seul contact. Le mal a disparu, le souvenir s'en est éteint, mais la coutume reste. C'est encore au bout de baguettes toutes

semblables que les enfants, ces conservateurs par excellence de la tradition, ont l'habitude, aujourd'hui, de rapporter triomphalement en ville les petites brioches achetées à la Madeleine qu'ils n'ont pu consommer sur place. Les plus pauvres, d'ailleurs, mettent ce jour-là de l'amour-propre à ne pas rentrer les mains vides.

Dans la soirée du dimanche des Bures, il est d'usage d'allumer de grands feux sur les hauteurs et autour des villages. Le soin d'embraser les *chavandes* — c'est le nom que l'on donne à ces feux dans le pays — appartient de droit, d'après la coutume de Rupt et de quelques autres communes, aux derniers mariés. Des danses, accompagnées de chants, de *iouhhihhi* joyeux, se forment autour des bûchers, pour ne prendre fin qu'à leur extinction complète. A ce moment, chaque maître de feu — ainsi appelle-t-on celui qui a eu l'honneur de l'allumer — invite les personnes qui ont contribué à l'érection de la chavande à le suivre chez lui ou au cabaret le plus voisin, où de copieux rafraîchissements leur sont servis.

Au dire des gens de Dommartin, si l'on veut avoir du chanvre haut, il est indispensable que les femmes se soûlent le soir du feu de *Couarmantra* (carnaval), autrement dit le soir des Brandons.

Dans la partie des Hautes-Vosges qui dépend

de l'arrondissement de Remiremont, la saison des veillées prend fin, d'ordinaire, à cette époque de l'année. Naguère encore, cet heureux moment était annoncé par des cris joyeux, des chants, dans lesquels on se félicitait de voir approcher Pâques, — « un grand bien, — pour les chats et les chiens, — et les gens tout aussi bien. »

A Remiremont, le soir de ce jour, les jeunes garçons contribuaient à l'embellissement de la fête, en lançant, sur les ruisseaux qui arrosent la ville, mille capricieux esquifs composés de coquilles de noix, sur lesquelles on plaçait de petites bougies allumées en guise de mâts.

Cet usage a disparu depuis une vingtaine d'années.

*
* *

Le jour des quarante martyrs (le 11), si le temps est mauvais, il faut se résoudre à le supporter tel pendant six semaines.

*
* *

Dans les cantons de Fraize et de Gérardmer, qui appartiennent l'un et l'autre à l'arrondissement de Saint-Dié, la clôture des veillées arrive le 12 mars, jour de la fête de saint Grégoire-le-

Grand. Autrefois, on disait en forme de proverbe : *« Saint Gueurgôle nãe eune fusãe »*, ce qui signifiait, à une époque où les femmes ne connaissaient d'autre instrument pour filer que le fuseau : « Quand la Saint-Grégoire est venue, le travail du soir de chaque fileuse d'une fusée diminue. »

Il y a quelque soixante ans, un passe-temps très-apprécié de la jeunesse avait lieu la veille de ce jour, dans la même région. On l'appelait la noyade des lampes, et voici en quoi il consistait : — A la fin de la dernière veillée de la saison, l'usage voulait que toute fontaine fût surmontée d'une lampe. Les jeunes gens, garçons et filles, que des besoins communs rassemblaient, deux ou trois fois le jour, autour d'une même fontaine, n'avaient garde d'oublier de s'entendre, en temps utile, à l'effet de pourvoir à son illumination. La chose était facile et peu coûteuse d'ailleurs : on prenait un navet, le plus gros possible, on lui donnait la forme d'une tête de mort, et, avec un peu d'huile et une mèche, on en faisait une lampe irréprochable. Celle-ci, tout passant qui n'avait pas le cœur aux talons devait faire en sorte de l'enlever ou de l'éteindre. Pour y réussir, par exemple, il ne fallait pas redouter une aspersion d'eau glacée. Bien que nulle lampe, en effet, ne parût surveillée, chacune d'elles avait pour la défendre un intrépide gardien dissimulé

dans l'ombre et armé d'un plein seau d'eau. De temps en temps, comme une provocation, le cri de *« I naë, i naë »* (elle se noie, elle se noie) s'échappait des lèvres de ce champion invisible, et, chaque fois que le défi était relevé, il y avait beau jeu. L'assaillant, presque toujours, avait affaire à forte partie : tant pis pour lui si, après avoir été arrosé des pieds à la tête, sans avoir mené son entreprise à bonne fin, il revenait à la charge ! car, alors, il lui fallait engager une lutte corps à corps avec son adversaire, et celui-ci ne manquait guère de lui faire prendre un bain complet dans l'auge de la fontaine.

*
* *

Quand les *lourres* (veillées) sont closes, — les lourres où l'on raconte encore de si merveilleuses histoires, où l'on chante aussi de si belles chansons, — le temps des *couaraiges* est venu. On donne le nom de couaraiges à des visites prolongées qui sont dans le jour, entre le diner et le souper, ce que sont, à peu de chose près, les veillées après le repas du soir (1). Dans les coua-

(1) Les *couaraiges* et les *lourres* peuvent exister simultanément pendant l'hiver, mais les réunions du jour n'acquièrent d'importance et ne présentent de véritable attrait qu'au retour de la belle saison.

raiges, on ne dit pas de *fiauves* (contes), on chante peu, on ne danse guère, c'est vrai, mais on se dégourdit bellement la langue à parler de mille choses intéressantes, telles que sorcelleries, diableries, finesses, méchants tours, sans oublier les curiosités de la dernière foire, les nouvelles fraîchement arrivées du chef-lieu, la tournée du colporteur, etc. Quand tous ces sujets sont épuisés, on s'en prend à l'occasion au voisin, et l'on ne se fait faute de déprécier sa femme, son cochon et son âne. Ah! le voisin, quel plaisir de compter ses verrues, de faire l'inventaire de ses chemises! Et comme le montagnard vosgien s'entend à *blasonner* — un mot pourtant qui n'est pas dans son vocabulaire — non seulement les gens qui lui déplaisent, mais encore, et surtout, les pays dont ils sont sortis.

Nous ne dirons mot ici des sobriquets personnels, si heureux et si bien tournés qu'ils puissent être, mais comment résister à la tentation de citer quelques-uns des dictons qui se rapportent aux villes, aux villages, et qui, frappant tout le monde, n'endommagent sérieusement personne? Le caractère national ne s'affirme nulle part davantage que dans ces jeux d'esprit, où l'exagération du trait nuit rarement à la ressemblance des portraits. Jugez-en plutôt.

Dans la ville de Remiremont,
On aime à se donner du renom.

*
* *

Les gens de Remiremont sont communément appelés les *Foiroux,* c'est-à-dire les coureurs de foires. Ils n'ont pas volé ce nom. Partent-ils, chargés de marchandises, pour une destination quelconque, leurs concurrents, d'après eux, n'ont qu'à leur céder la place, et promptement, s'ils ne veulent mourir de faim. Se mettent-ils en route les mains vides, ils ont de gros approvisionnements à faire, et nettoieront de fond en comble tous les marchés sur leur passage. Va-t'en voir s'ils viennent, Jean! Au retour, c'est une autre antienne : les vendeurs n'ont rien vendu, les acheteurs n'ont rien acheté.

*
* *

Vaurien
Comme un Spinalien (1),
Grossier
Comme au val de Saint-Dié,
Poltron
Comme à Remiremont,
Au rebours
Comme à Mirecourt.

(1) Habitant d'Épinal.

*
* *

« Être de Ravon » (Raon-aux-Bois), « venir de Ravon », c'est être niais, paraître stupide. Les Ravonnais sont des gens simples d'esprit, ou du moins passent pour tels. On leur prête un nombre incalculable de naïvetés, de drôleries, d'extravagances.

La sagesse des nations enseigne, depuis longtemps, qu'il y a loin de la coupe aux lèvres. Qu'ils aient ou non médité cette vérité, les gens de Ravon ont trouvé le moyen d'abréger la distance en donnant à leurs tables un bon pied d'élévation de plus que partout ailleurs. C'est de là que l'on dit :

A la mode de Ravon,
A table jusqu'au menton.

*
* *

Les « vantards d'Éloyes » sont fameux à sept lieues à la ronde. Tous veulent faire les riches, les importants, et pourtant, pour célébrer dignement, au bruit des verres et des plats, la fête de leur paroisse, laquelle tombe le jour de l'Assomption, les moins pelés d'entre eux, personne ne l'ignore, doivent vendre leur fumier, et faire

des tables avec les planches destinées, dans le principe, à porter ce fumier aux champs.

*
* *

Vantards aussi, glorieux surtout, les hommes de Dommartin-lès-Remiremont, autrement appelés les *Picosés*. Qui leur a donné ce nom, nul ne saurait le dire, — ce qu'il signifie, pas davantage. Rien d'étonnant à cela, les Picosés viennent de loin; leur noblesse se perd dans la nuit des temps. Et d'ailleurs, tout le monde vous l'affirmera, n'est pas Picosé qui veut, même à Dommartin : « Pour en faire un vrai, il faut avoir 40,000 fr. de biens au soleil ou 60,000 fr. de dettes. »

Rien ne se fait à demi chez eux : les hommes sont grands, grandes aussi les choses qu'ils accomplissent. Un trait entre mille :

« Un jour, un homme du pays, véritable géant, est surpris par un garde forestier, au moment où il charge sur son épaule un énorme sapin qu'il vient d'abattre. — Arrête! lui crie le forestier. — Qu'est-ce à dire, pivert enrhumé ? répond le Picosé. Prétendrais-tu me faire peur ? Regarde un peu cette hallebarde que je tiens, cette hache qui se balance à mon flanc droit, ce crochet suspendu à mon flanc gauche. Si tu fais

un pas, je t'embroche ; — si tu recules, je t'accroche ; — si tu vas de travers, je te tue.

Le garde, assez mal à l'aise, lui demande : Que faut-il faire ? — Te taire et devenir invisible. »

Les envieux — il y en partout — appellent parfois les gens de Dommartin : *« Picosés, crevâs d'pesés »* ce qui semble vouloir dire que les pois seuls leur donnent des indigestions. C'est une façon de prétendre que les bombances qu'ils se vantent de faire ne leur coûtent pas gros.

*
* *

Les habitants de Gérardmer ne passent pas, non plus, pour être d'une humilité édifiante. Tout le monde connaît le dicton qu'ils ont sans cesse sur les lèvres : *« Se c' nir' de Giromouè eco ïn tant si peu d'Nanceye, quos-ce que ce s'ro d'lè Lorraine ? »*

Traduction : — « Si ce n'était Gérardmer et aussi un peu Nancy, qu'est-ce que ce serait de la Lorraine ? »

Leurs voisins du Valtin leur répondent en modifiant légèrement la formule :

« Se c' n'tait des Gérômés qu'os-ce que ce s'ro des pribhos d' Saint-Dié ? » — Traduction : « N'étaient les gens de Gérardmer, que serait-ce des prisons de Saint-Dié ? »

*
* *

On reconnaîtrait entre mille autres, disent les Valtinaises, une fille de Gérardmer. Au sortir de la messe, tous les dimanches, il faut à celle-ci sa petite goutte et son petit pain. La *beyesse* (jeune fille) ouvre le petit pain, y verse délicatement l'eau-de-vie et dit : « Eh bien ! puisqu'il a tout bu, le gourmand, j'en boirai bien une goutte aussi, moi. Par ici, la cabaretière ! »

*
* *

D'après les mêmes, à Gérardmer, on ne compte pas les sorciers, tant il y en a. Le vendredi soir, entre onze heures et minuit, chacun d'eux se rend sur la montagne de la Beheuille, pour filer le chanvre destiné à faire la corde qui le pendra.

*
* *

— Au lieu de dire des sottises, répliquent les belles de Gérardmer, les filles du Valtin feraient mieux d'aller à la recherche de leurs cloches qui sont perdues dans les orties.

— A quoi bon, puisque vous les avez retrouvées, en venant cueillir nos orties, pour avoir à manger ?

— Perdues ou retrouvées, elles sonnent drôlement vos cloches du Valtin :

Bimban! bimban!
Dos p'tits ribans,
Dos roges, dos biancs.

Et allez donc, les poupées, allez donc vous attifer !

— Entendez, à votre tour, les vôtres qui vous appellent :

Bande de gueux,
Bande de gueux !

*
* *

Ah ! c'est qu'elles parlent, toutes, les cloches des églises des Vosges :

Crève de faim,
Crève de faim !

crient rageusement celles de Plainfaing.

Dgens d'Anus
Bin guiorus,
E Sclefsei
C'â co pé,
Et pé Frèze,
C'â co d'lé même rèze.

— Traduction : « Gens d'Anould — bien glo-

rieux, — à Clefcy, c'est encore pis, — et puis Fraize, — c'est encore de la même race, » — soupirent tristement les cloches d'Anould.

Celles de Ventron semblent en colère, quand elles disent :

Pinte et godats !
Las Véternâs
Ont tos coués sa,
Et las Counhhais
S'o reseltent ca.

— Traduction : « Pinte et verres ! — les gens de Ventron — ont toujours soif, — et ceux de Cornimont — s'en ressentent aussi. »

A Saulxures, même chanson, mais en forçant la note :

Pinte et gallons !
Las Saulxurons
Sont des soûlons.

Les cloches d'Épinal, elles, sont franchement insolentes :

Si tertins tortus les cocus d'Pinau
Evint chaquïn în ma d'vo chiz ôs (1),
Pinau n's'ro pus qu'în grand bôs.

— Traduction : « Si, tous tant qu'ils sont, les

(1) Var. *Evint chaquïn zut cônes sus zut tôts* : « Avaient chacun leurs cornes sur leurs toits. »

cocus d'Épinal — avaient chacun un mai devant chez eux, — Épinal ne serait plus qu'un grand bois. »

*
* *

Les gens de Bussang, les Bussenets, comme on les appelle, ne sont pas riches, mais ils ont la manie de vouloir passer pour l'être; aussi dit-on qu'ils achètent toujours le licol avant le cheval. Ils ont trois cloches, ajoutent les autres, mais pas d'argent.

*
* *

Pour les habitants de la vallée de la Moselotte, leurs voisins de la vallée de la Moselle, qu'ils appellent les *Vaudés,* ne sont pas seulement des glorieux : « *Las Vaudès* — disent-ils — *sont tertus* (1) *das boudous* (2), *das ehhtronfious* (3), et *finolemot* (4) *das vouodieux* (5). »

*
* *

Gros fumier chez Vaudé,
Riche fille à marier.

Ce n'est pas là, seulement, que pareille enseigne

(1) Tous. — (2) Menteurs. — (3) Fanfarons. — (4) Finalement. — (5) Propres à rien.

désigne les bons coins aux jeunes gens en quête de femmes.

*
* *

Toute foire du Thillot où l'on ne voit pas un Bussenet, une oie et un Comtois, est une foire manquée ; il faut la *récrier*. — A vrai dire, assure-t-on sous forme d'obligeant commentaire, les trois suffiraient pour faire une foire complète, tant beau vacarme ils mènent. Le Bussenet est, sans contredit, le plus bruyant de la bande. Vainement il chercherait à se mettre au diapason de ses voisins : s'il veut parler, il crie ; s'il veut crier, il pousse des hurlements. Voilà pourquoi l'on n'entend guère à Bussang que des voix rauques, éraillées, même parmi les jeunes gens.

*
* *

Les Bressauds (1), assure-t-on, sont les derniers animaux que le bon Dieu a créés. S'ils ne marchent pas sur quatre pattes, c'est qu'il ne restait pas de matière assez pour les achever. Leur langage est le dernier, le tout dernier de ceux que l'on parle en ce monde ; s'ils n'avaient pas fin par le trouver, ils auraient été forcés d'aboyer.

(1) Habitants de la Bresse.

*
* *

A la fête patronale de La Bresse, on ne mange, en fait de pâtisserie, que de la tarte de *brimbelles* (myrtilles). C'est pendant cette semaine que les Saulxurons vont chercher à la Moselotte leur provision d'encre pour l'année.

Autant dire que les Bressauds se donnent de si belles indigestions, ce jour-là, que la Moselotte, longtemps après être sortie de chez eux, en est encore toute noire.

*
* *

La manière dont les Bressauds invitent leurs amis à venir les voir pour cette grande solennité mérite d'être notée : — « *C'â diémoche lai fête dè note drôle. Nôs vôs y heuchos d'in mio cœur què nôs n' vôs y vouoros. Nôs sos das pôres geôs, mâs sè vos dattes tète biè pouoées, vôs y srènes voua pus rèches què nôs.* » — Traduction : « C'est dimanche la fête de notre drôle (saint Laurent). Nous vous y invitons d'un meilleur cœur que nous ne vous y verrons. Nous sommes des pauvres gens, mais si vos dettes étaient bien payées, vous ne seriez guère plus riches que nous. »

*
* *

Aller à la Justice-de-Paix de Saulxures, se dit « aller à la messe des Bressauds ».

*
* *

Devant l'église de Cornimont se dressent deux statues de bronze représentant l'une saint Pierre, l'autre saint Paul. Elles sont placées là, disent les gens du lieu, pour compter les Bressauds qui se rendent à la Justice-de-Paix de Saulxures; saint Pierre lève le doigt pour les compter; saint Paul les inscrit sur un registre qu'il tient à la main.

*
* *

Le lac des Corbeaux
Ne fournit que des crapauds
Pour nourrir les Bressauds.

*
* *

Les gens des autres pays ne sont pas plus épargnés :

Aussi gueux
Qu'un courtier de Pouxeux;
Aussi ficelle
Qu'un papetier de Docelles.

*
* *

Zainvillers (1),
Ville dépravée :
Plus de polissons
Que de maisons.

*
* *

A la Grande-Roche (2), — la même chose se dit de plusieurs villages, — quand on crie au voleur, tout le monde f... le camp.

*
* *

Pour s'aventurer à passer le soir sur le pont de Granges, il faut avoir dans sa poche trois couteaux, ou tout au moins un couteau à trois lames.

Dans ce pays-là, on dirait que tous les oiseaux s'entendent, pour ne proférer qu'un cri : *« Tû-lo ! tû-lô !* — Tue-le ! tue-le ! »

*
* *

A Rochesson, les oiseaux, mieux stylés, ne manquent jamais de crier à la fille qu'un garçon

(1) Section de Vagney.
(2) Section de Barbey-Seroux.

pourrait bien ne pas la rencontrer, si elle ne hâtait le pas : « *Vena vitt ! vena vitt !* » — « Viens vite ! viens vite ! »

*
* *

Le nom de *Rochechenas merdeux* donné aux gens de cette dernière localité rappelle un voyage de Garguantua dans les Vosges. « Le géant venait de quitter Sapois, où il avait passablement dîné, lui et sa bande. Tout un troupeau de moutons y avait passé, dit-on. Gargantua, qui, pour sa part, en avait avalé plus de la moitié, ne tarda pas à éprouver le besoin de déboucler sa ceinture. Un pied sur Urbainroche, l'autre sur Cuttin, deux montagnes qui se font face, il se mit donc en position et besogna si copieusement qu'il faillit combler la vallée dont Rochesson fait, aujourd'hui, le plus bel ornement. On n'avait vu dans ce lieu, jusqu'alors, que des roches pelées ; il y pousse, depuis ce moment, de l'herbe et des hommes, ou quelque chose d'approchant. »

*
* *

Les gens de Clefcy et de Ban-sur-Meurthe sont appelés les *Buhons* (les buses). Privés de routes, jusque dans ces derniers temps, ils ont vécu dans leur colline, séparés, en quelque sorte,

du reste du monde, et leur rudesse explique, sans la justifier, la dénomination sous laquelle ils sont connus.

La lune de Clefcy est légendaire. C'est ainsi que l'on dit dans les cantons de Corcieux, de Fraize et de Gérardmer, quand la lune est à son premier ou à son dernier quartier : « *Nôs os cô lai line do Sclefsaille.* — Nous avons encore la lune de Clefcy. » Voici l'origine de ce dicton :

« Un homme de Clefcy n'avait jamais vu la lune dans son plein. La première fois que l'occasion lui fut donnée de contempler ce spectacle, il se trouvait dans une localité voisine où il s'était attardé pour affaires : « Oh ! oh ! — s'écria-t-il avec conviction, en attirant l'attention des passants, — ce n'est pas la même lune que chez nous, celle-ci est bien plus grosse. »

*
* *

Il n'y a pas que les villes et les villages qui aient des sobriquets curieux, plusieurs corps de métiers ont aussi le leur. Mais cette recherche nous mènerait trop loin, et nous nous contenterons de citer, comme spécimens de ces appellations satiriques, les noms de *Permettez* et de *Pique-Prune* donnés aux tailleurs.

Le premier leur vient, dit-on, mais la chose est

peu certaine, de ce que, versés dans la science du beau langage et des convenances, ils abusent du mot « Permettez », lequel est pour eux la plus haute expression de la politesse française, et leur sert aussi bien d'entrée en matière que de transition, ou d'essai timide de contradiction.

Quant au sobriquet de « Pique-Prune », on l'explique ainsi :

« Trois tailleurs, gens peu habitués à la fatigue, comme chacun le sait, conçurent un jour le projet ambitieux de rouler une prune sur un toit. Une gageure, sans doute.

— Nous n'y arriverons pas sans levier, dit le premier.

— Ces outils-là sont trop lourds pour nos bras, répondit le second.

— Nous en fabriquerons avec des queues de cerises, fit le troisième.

L'avis sembla bon et fut adopté. Quand le premier levier fut terminé, le plus hardi de la bande s'en empara, et, jaloux de montrer sa force et sa vaillance, dit à ses camarades :

— Sans me flatter, je me crois de taille à faire la besogne tout seul; écartez-vous un peu, je vous prie, de crainte d'accident.

Les deux compagnons s'éloignent, et le brave se met résolûment à l'œuvre. Vains efforts ! Il

va, vient, vire, dévire, sue, ahanne, sans arriver à changer la prune de place.

— Je l'ai pourtant piquée, piquée, se disait-il ; comment se fait-il qu'elle ne bouge ?

Tout à coup l'haleine lui manque et il va avouer son impuissance, quand, malheur ! la prune, se mettant à rouler toute seule, dégringole, l'entraîne dans sa chute et l'écrase. »

*
* *

Auprès du sobriquet « bon enfant », de l'historiette joyeuse, il y aussi l'épigramme à double tranchant, le dicton terrible qui emporte le morceau. Tel est dans sa rudesse toute naturaliste le vieux dire des gens du Valtin : « Il faut se méfier du derrière d'un âne, du devant d'une femme et d'un notaire de tous les côtés. »

Cette veine est très-riche, comme nous pourrions le montrer, mais nous nous sommes déjà trop éloigné de notre sujet, et nous nous hâtons de clore la série par quelques exemples d'étymologie populaire.

Les habitants du Tholy ne sont guère connus que sous le nom de *Cafrancs*. Si vous voulez savoir pourquoi, choisissez entre l'une ou l'autre des deux explications que vous trouverez ci-après.

*
* *

« Les gens du Tholy ont été, de tout temps, batailleurs en diable. Pour un rien, ils prennent la mouche et se retroussent les manches. Il n'est belle fête pour eux, foire ou marché qui compte, s'ils n'en rapportent plaie ou bosse. Mais aussi, pour un coup de reçu, combien ils en distribuent de douzaines! Il est sage de ne pas se frotter à de pareils enragés, même quand ils sont pris de boisson à tomber sous les tables. C'est pourtant ce que firent des écervelés de Saint-Amé, un jour qu'une dizaine de leurs voisins étaient venus leur rendre visite. Mal en prit aux assaillants, bien qu'ils fussent deux fois plus nombreux. Le premier choc eut beau être rude, les gars du Tholy se retrouvèrent vite. Terrassés par surprise, ils se relevèrent terribles. Oh! il y eut une belle bataille ce jour-là, des fronts meurtris, des yeux pochés, des dents cassées, surtout des vêtements mis en pièces. La victoire, comme toujours, resta aux combattants du Tholy. En un instant, ils eurent nettoyé la place, et, comme si rien ne devait manquer à leur triomphe, ils purent entendre les femmes de Saint-Amé s'écrier, en les voyant si braves, si solides, si résolus : *« Eis sont ca francs. »* — « Ils sont encore francs, » comme qui

dirait : « Ils sont, quand même, francs du collier ; rien ne les dompte, rien ne leur résiste. »

*
* *

Cette explication du nom de Cafrancs est celle que l'on donne au Tholy. Il va de soi que les gens de Saint-Amé, lesquels s'y trouvent fort maltraités de plus d'une manière, se refusent à l'admettre pour valable. Et tous, d'un commun accord, y substituent la suivante :

*
* *

« Les habitants du Tholy s'appellent Cafrancs, à cause de leur parler qui est franc *(qu'â franc)*. Franchement grossier, franchement brutal, comme celui d'un gros taureau qui beuglait dans la colline *« Beuhh ! beuhh ! »* et qui fut, paraît-il, aux temps anciens, leur premier maître de langue. Il faut avouer qu'ils ont joliment profité de ses leçons. Est-il d'un homme ou d'une bête, cet échantillon de beau langage détaché de leurs intéressantes conversations : — *Vosquè t'ais pessé po v'ni toci ? T'ais pessé po lo beu ? — Eh ! beu ?* Traduction : Où as-tu passé pour venir ici ? Tu as passé par le bois ? — Eh ! oui. »

*
* *

Les mêmes gens de Saint-Amé racontent ainsi pourquoi et comment le nom de *Potarlacas* leur a été donné, à eux :

« Au temps jadis, vivaient à Saint-Amé deux bonnes gens, mari et femme. Ils n'étaient point riches, buvaient moins de vin que d'eau claire, et ne se nourrissaient guère que de bouillie de millet. Cela ne les empêchait point d'être gourmands l'un et l'autre, et de se disputer souvent à propos du gratin, c'est-à-dire sur la question de savoir qui râclerait le pot. La femme parla un jour de s'en rapporter à saint Amé. — « Va-t'en le trouver, de suite », cria l'homme impatienté.

« La femme ne se le fit pas répéter. Le temps de mettre un tablier propre et un bonnet blanc, et la voilà de courir à l'église. Dès qu'elle se fut agenouillée : — « Grand saint Amé, dit-elle, je viens vous prier pour savoir lequel, de mon homme ou de moi, doit râcler le pot *(le pot dat relâca)*. » — « C'est l'homme » répondit une voix fluette, qui semblait sortir de derrière l'autel.

« La femme, croyant entendre un enfant, sans doute l'enfant Jésus, répliqua vivement : — « Taisez-vous, petiot, laissez parler les grands. »

« Et elle renouvela sa question.

« — C'est l'homme », répondit la même voix, mais plus nette, plus assurée.

« Alors la femme se fâcha : — « Eh bien ! puisque c'est l'homme, je ferai la bouillie si claire, si clairette, qu'il n'y aura rien à râcler. »

« Et elle s'en alla, furieuse, pendant que son mari, pris de fou rire, était sur le point d'étouffer dans la cachette où il s'était blotti aux pieds de saint Amé. »

*
* *

Mais revenons à des sujets plus graves.

Saint Joseph (le 19) est le patron des menuisiers, des chaisiers et des charpentiers. Dieu lui a accordé le don de faire les bons mariages. Les jeunes gens qui veulent se le rendre propice lui adressent cette prière : — « Grand saint Joseph, puisque les bons mariages se font au ciel, je vous conjure, par le bonheur incomparable que vous reçûtes, lorsque vous fûtes fait le vrai légitime époux de Marie, de m'aider à trouver un parti favorable, une compagnie fidèle, avec la grâce que je puisse aimer et servir Dieu à jamais. »

Lorsqu'un jeune homme a arrêté son choix sur une fille et veut lui inspirer de l'amour, il ne lui suffit pas toujours, pour réussir dans cette entreprise, de se recommander à saint Joseph : un

trèfle à quatre feuilles fait plus sûrement son affaire. Heureux celui qui découvre ce trèfle sans peine et parvient, sans être aperçu, à le glisser entre la nappe et la pierre de l'autel de sa paroisse ! Aussitôt qu'une messe aura été dite sur ce brin d'herbe, l'auteur du charme n'aura qu'à le placer au milieu d'un bouquet dont il fera respirer le parfum à la femme qu'il désire, en disant : *« Gabriel, illa sunt »*, pour que celle-ci se sente, au même moment, follement éprise de lui.

*
* *

Le trèfle à quatre feuilles a d'autres vertus : il porte bonheur et fait gagner à tous coups au jeu. Dans ce dernier cas, cependant, on assure qu'il ne commande à la fortune qu'autant qu'il a été cueilli sans avoir été cherché, et que le joueur le porte sur lui sans le savoir.

Le trèfle à quatre feuilles, qui a la forme d'une croix, préserve de tous les enchantements.

*
* *

Des anciennes coutumes relatives au mariage il ne reste plus guère, dans les villages des Vosges, qu'un souvenir vague et confus. C'est la ville qui donne le ton, fait la mode, impose le cérémonial.

Çà et là, cependant, quelques intéressants vestiges du passé retiennent l'attention. C'est ainsi que nous croyons devoir nous arrêter un instant à la façon tout originale dont les filles d'Étival et de La Voivre donnent ou refusent, encore aujourd'hui, leur acquiescement, quand elles sont demandées en mariage.

Un jeune homme a-t-il fait choix d'une femme, il dépêche son père ou son parrain près des parents de celle-ci. La jeune belle dont la main est sollicitée assiste à l'entrevue, mais discrètement, en ayant soin de se tenir dans le coin le plus sombre de la pièce où le visiteur a été reçu. Modeste, les yeux baissés, sans se mêler à l'entretien, elle plisse et replisse d'une main fébrile le bas de son tablier. Quand, une fois l'affaire exposée, elle est requise de faire connaître son sentiment, elle continue de garder le silence, mais, si le parti lui convient, elle défait précipitamment son ouvrage. Si le galant, au contraire, n'est pas de son goût, elle serre avec force les plis qu'elle vient de faire, les étale en éventail, et ce langage muet équivaut à un refus irrévocable.

Dans la vallée de la Moselotte, les choses se passent plus bruyamment. Le jour d'une demande en mariage, les deux parties intéressées, garçon et fille, assistent et se mêlent à la conversation qui doit décider de leur sort. Si le jeune homme

est agréé par la fille, il lui touche la main et l'embrasse sur les deux joues. A partir de ce moment, on les regarde comme fiancés l'un à l'autre, mais ils ne le sont en réalité que lorsque la promise, ce qui ne tarde guère, il est vrai, a reçu de son promis un gage plus ou moins riche, épingle, chaînette ou anneau, et lui a offert, en retour, ainsi qu'à ceux de ses parents qui l'accompagnent, un dîner pour la confection duquel elle déploie toutes ses qualités de bonne et vaillante ménagère.

Dîner et gage d'accordailles ne se donnent et ne s'acceptent à la légère. Quand on a partagé le pain et le sel, en pareille circonstance, on ne fait plus qu'une famille; quand une fille a accepté un gage de fiançailles, elle s'est aussi solidement liée que si le prêtre lui-même avait fait le nœud. Aussi, malheur à elle, si elle l'oublie! Elle aura beau renvoyer au jeune homme le souvenir qu'elle tient de lui, elle n'arrivera point à briser la chaîne qu'elle a serrée elle-même. Dieu la punira, dit-on, et elle portera, dès ce monde, la peine de son parjure.

Il est rare, d'ailleurs, qu'un jeune homme ait l'âme assez basse pour reprendre le gage qu'il a donné. Plus d'une fois, le refus énergique de descendre à de telles complaisances a fait rentrer en elles-mêmes de belles inconstantes, et l'on pour-

rait citer des mariages qui, sans cette protestation d'une conscience indignée, n'auraient jamais été conclus.

Autrefois, — cet usage semble avoir disparu depuis une trentaine d'années — la demande de mariage devait être renouvelée, le jour de la noce, en présence des invités. Quand le futur mari arrivait avec son escorte en face de la demeure de sa promise, il dépêchait son père, ou, si celui-ci était mort, son parrain, son oncle, quelqu'un enfin de ses plus proches parents, vers le père de la jeune fille, lequel, en cas de décès, était représenté de la même manière. Les deux hommes se rencontraient à quelques pas de l'habitation, et, après s'être donné le bonjour, engageaient une véritable lutte d'éloquence. Ce n'était pas le tout de bien dire, il fallait dire vite et haut. Si le thème était banal, invariablement le même, il n'en était point ainsi des détails et des développements dans lesquels entraient les orateurs. Il y en avait pour tous les goûts, de très-curieux, de très-inattendus, où le plaisant se mêlait au sévère, l'à-propos au hors-d'œuvre, la note triste à la note joyeuse. Il faut entendre les vieillards parler avec enthousiasme de cette coutume d'antan. Nous allons essayer de reconstituer la scène d'après les souvenirs d'un certain nombre d'entre eux.

*
* *

Une maison de ferme entre cour et jardin. Dans la cour, grandes allées et venues de paysans en vêtements de travail. Le père de la fiancée sort du fumier de l'écurie ; — la mère de la même est en train — en parlant par respect — de débarbouiller un cochon ; — celle-ci, la belle des belles, l'héroïne de la journée, est assise devant la porte et file avec ardeur, en vaillante ouvrière qu'elle est. Lorsque le fiancé arrive avec ses gens en vue de la ferme, les parents de la jeune fille et la jeune fille elle-même feignent d'éprouver une vive surprise. D'où sort tout ce monde et que vient-il faire ici ?

— Va voir, mon homme.

— Va voir, mon père.

Et les deux pères ou leurs représentants, comme nous l'avons dit plus haut, marchent au-devant l'un de l'autre. C'est le père du fiancé qui engage la partie après l'échange de salutations.

— Que faites-vous là de bon, l'ami ?

— Mais, comme vous le voyez, le petit travail quotidien. Si nous avions été débarrassés de bonne heure, j'aurais été à la foire, mais il est trop tard présentement. Et vous donc, où allez-vous de ce pas ? Si vous n'étiez si beau, je croirais que, vous aussi, la foire vous appelle, et que vous vous y rendez.

— Point du tout, je viens, ou plutôt nous venons vous faire visite. Je comprends votre sur-

prise; j'aurais voulu vous annoncer notre arrivée, mais je n'en ai pas eu le temps.

— Sans vous commander... j'aurais préféré un autre jour. Tout est chez nous sens dessus dessous, et vous nous trouvez dans un négligé...

— Un autre jour nous eût été égal, assurément, mais, puisque nous voilà, recevez-nous quand même, si vous le pouvez. Rien ne nous empêchera, pour peu que notre visite vous fasse plaisir, de revenir vous voir une autre fois. Aujourd'hui, nous ne nous arrêterons guère chez vous, du reste. Nous avons, en effet, une réunion de famille, et le seul but de notre visite est de vous prier de vous joindre à nous, vous et tous les vôtres.

— Impossible, à mon grand regret! Nous n'avons rien de prêt, pas de linge à mettre, à cause de la lessive que nous n'avons pu faire la semaine dernière. Remettons la partie à plus tard.

— Vous m'excuserez si je reviens à la charge, et si je vous ennuie avec mes redites, mais nous tenons à vous emmener, et c'est pour être sûrs d'y réussir que nous sommes venus vous chercher nous-mêmes.

— Je ne peux rien vous promettre sans avoir consulté ma femme.

— Faites-lui donc part, je vous prie, de notre invitation.

— Je le veux bien, mais entrez d'abord avec votre compagnie.

Il appelle sa femme; celle-ci accourt et fait signe à sa fille de la suivre.

— De grand cœur.

Les deux hommes entrent, accompagnés des invités du fiancé. Ceux de la jeune fille sont déjà dans la maison ou dans le jardin et accourent de tous les côtés. Grand remue-ménage. Le père et la mère de la jeune fille vont, viennent, se perdent, se retrouvent et entrent enfin en grande discussion. Le représentant du fiancé s'approche d'eux à ce moment et reprend ainsi le fil de la conversation :

— Eh bien, c'est convenu, vous venez avec nous ?

— Mais dites-moi au moins, pour que ma femme le sache, où vous voulez nous conduire !

— Pas plus loin que chez nous, vous et toute votre famille.

— Oh ! oh ! trop de monde, beaucoup trop de monde ! Moi et ma femme, je ne dis pas non, mais les enfants garderont la maison... Nous ne pouvons, vous le comprenez, partir tous ensemble et laisser la maison seule.

— Nous vous invitons tous; vous viendrez tous sans exception. Du reste, soyez sans souci, voici une demoiselle *(il désigne une des filles*

d'honneur) qui a tous les titres à votre confiance et qui est disposée à veiller sur vos biens pendant votre courte absence.

— Elle ne serait mie à son affaire. La maison n'est pas grande, c'est vrai, mais il faut la connaître, savoir où les choses posent. Il y a aussi le bétail à soigner. Enfin, me direz-vous pourquoi tant d'insistance ?

— Avec votre permission, je vous le dirai tout net. J'ai un fils, vous avez une fille. Mon fils aime votre fille, votre fille aime mon fils. Les deux chers enfants se sont promis le mariage. Je viens vous demander, à vous le père, à vous la mère, de consentir à leur union. Je viens vous prier également de nous accompagner chez nous, afin de prendre part avec eux, avec nous, à leur inestimable bonheur.

— Mais je serais moins surpris de voir tomber le ciel étoilé sur nos têtes que je ne le suis d'entendre pareille requête. Suis-je éveillé ? Ne le suis-je pas ? Je ne savais pas même que ces deux jeunes gens se fussent jamais vus, se fussent jamais adressé la parole, et voilà qu'ils s'aiment maintenant, me dites-vous, et ne peuvent vivre l'un sans l'autre ? J'en suis tout émerveillé, vraiment ! Mais vous parlez si bien qu'il est malaisé de ne pas vous croire. Vous avez aussi des raisons auxquelles on est forcé de se rendre. Donc, à ce

que vous me demandez, je ne dis pas non; mais avant d'aller plus loin, laissez-moi, je vous prie, vous poser quelques questions. Si ma fille doit quitter, aujourd'hui, la maison paternelle, qu'elle fasse bien ses réflexions! Que votre fils, à son tour, veuille avoir la complaisance de m'écouter!

— Mon fils vous écoute et je suis à vos ordres.

— Comment nos enfants commenceront-ils leur ménage ?

— Par le signe de la croix.

— Que donnerez-vous à ma fille à manger ?

— Ce qu'elle désirera, s'il est en notre pouvoir de le lui donner.

— Comment l'habillerez-vous ?

— A la mode du jour, suivant ses goûts, sa fantaisie et la mesure de nos moyens.

— Avec quel bois la chaufferez-vous ?

— Avec du bois de sagesse.

— Comment la traiterez-vous ?

— Avec douceur et affection.

— Avec quel esprit la conduirez-vous ?

— Avec un esprit de tendresse, de prudence et d'intelligence.

— Que lui ferez-vous faire journellement ?

— Ce qu'elle pourra, selon ses forces et sa volonté.

— Qui dirigera le ménage ?

— Le mari, mais après entente avec sa femme.

— Comment travailleront-ils ?

— Courageusement, afin de faire honneur à leurs affaires et de vivre en paix.

— Du moment où il en est ainsi, je crois, honorable compagnie ici présente, qu'il y aurait cruauté à mettre obstacle aux projets de deux jeunes gens qui se recherchent, s'aiment, s'entendent et se conviennent sous tous les rapports. Qu'en pensez-vous ?

Ici chacun place son mot ; c'est à qui fera l'éloge du fiancé, un travailleur comme pas un, le cœur sur la main, point ivrogne ; — et la fiancée donc ! la plus belle fille du pays, sage, laborieuse, économe, enjouée, toujours contente. Quel couple assorti ! Ils sont réellement faits l'un pour l'autre, et, ce qui ne gâte rien, ils n'entreront point en ménage les mains vides, sans compter la poire pour la soif qu'ils trouveront plus tard, quand les anciens ne seront plus là, etc.

Et le père de la future reprend :

— Je donne ma fille à N..., ici présent. Il n'aura qu'à continuer de vivre comme il l'a fait jusqu'à ce jour, fidèle aux promesses que nous venons d'entendre par la bouche de son père. Ma fille lui devra respect, obéissance, fidélité, et ne se séparera de lui qu'à la mort. *Amen.*

Ceci dit, il va prendre par la main l'une des plus jeunes filles invitées à la noce, la présente à son futur gendre et lui demande :

— Est-ce celle-ci que votre cœur désire ?

— La belle fille que vous me présentez a déjà tout ce qu'il faut pour plaire et charmer, mais ce n'est point elle que j'ai choisie.

— Que lui manque-t-il ?

— Des souliers.

— Mais elle en a, regardez !

— Ils sont trop bas.

— On leur fera des talons hauts.

— Ils sont trop courts.

— On les allongera.

— Cela demandera trop de temps.

— Et cette autre *(il lui montre une jeune femme)*, vous plaira-t-elle ?

— Elle me plairait assez, mais il lui manque quelque chose.

— Que lui manque-t-il ?

— La liberté de disposer de son cœur.

Le père de la fiancée va chercher alors sa fille dans une pièce voisine où l'on achève sa toilette, la ramène triomphalement et dit en la montrant au jeune homme :

— Vous êtes difficile à contenter. Je n'ai plus que celle-ci à vous offrir ; si elle vous convient, donnez-lui la main.

— Avec reconnaissance, mais il lui manque aussi quelque chose.

— Que lui manque-t-il ?

— Une marque particulière.

— Quelle marque ?

— Une jolie ceinture toute dorée d'amour.

Deux jeunes filles apportent en ce moment la ceinture de noces, et en parent la mariée. Le père de celle-ci la conduit aussitôt au père de son futur gendre, lequel la reçoit de la main droite et la remet avec le même cérémonial à son fils, en appelant sur les deux jeunes gens la bénédiction du ciel.

Après de nouveaux échanges de remerciements, d'éloges, de félicitations, le silence se fait. C'est l'instant solennel. Toute l'assemblée s'est mise à genoux, à l'exception du père de la mariée, qui, grave, imposant, pénétré des hautes fonctions qu'il remplit en ce moment, s'avance vers son gendre et sa fille et leur présente l'eau bénite, en commençant par le jeune homme. Aussitôt que les deux époux se sont signés, il étend les bras sur eux et dit :

— Soyez bénis, comme Dieu a béni les enfants d'Israël. Soyez unis, comme les trois personnes divines. Soyez doux, et sages, et patients dans vos afflictions, comme Joseph en Égypte dans les prisons de Pharaon. Aimez-vous d'un amour inébranlable, afin que Dieu vous bénisse, vous protège toute votre vie et vous conduise au bonheur sans fin où vous retrouverez vos parents, vos ancêtres. *Amen.*

A défaut d'émotion vraie, la politesse exigeait ici quelques larmes; plus on en versait, plus la cérémonie était belle, plus il en était parlé. Une fois ce tribut payé, chacun se relevait et le cortège prenait la route de la mairie.

*
* *

Il y a peu de chose à dire des *livrées,* rubans multicolores, qui se portent à la boutonnière ou au bras, — des *mais* enguirlandés qui pavoisent les voitures, — des coups de feu qui accompagnent la noce en signe de réjouissance, tant à l'aller qu'au retour. Ces usages sont de tous les pays.

Le droit prélevé sur le nouveau marié qui emmène sa femme hors de la paroisse où elle a vécu jusqu'alors, pour la conduire dans le pays qui est le sien à lui et qu'elle devra habiter désormais, n'est pas non plus particulier aux Vosges. Cet impôt se perçoit ainsi à Rupt : lorsque le cortège approche de l'extrême limite de la commune, il trouve tout à coup la route barrée à l'aide d'un large ruban. Auprès de l'obstacle se dresse une table chargée de vins et de liqueurs. Aussitôt une troupe de jeunes garçons s'avance vers les gens de la noce, et les invite à porter une santé à la très-belle, à la très-chère qui va leur être ravie pour toujours. Les libations terminées, le chef de la troupe se dirige vers le marié et lui dit :

La belle fille que nous vous vendons,
Pour peu d'argent nous vous la donnons ;
Nous lui souhaitons de bienheureux jours,
De beaux enfants et d'être aimée toujours.

Le marié distribue quelques pièces d'argent aux

vendeurs, la barrière s'abaisse, et, après force poignées de main échangées, les gens de la noce continuent leur voyage.

Les toilettes des invités, tant hommes que femmes, sont une imitation plus ou moins réussie de celles que l'on exhibe à la ville les jours de gala. Seule, la toilette de la mariée en diffère, au moins sur un point : au lieu d'être blanche, la robe qu'elle porte est noire, toute noire ; une robe de soie ou de satin, ou d'étoffe de laine, à longue traîne, qui, vue à travers les transparences laiteuses d'un voile blanc très-ample et très-long, ne laisse pas que de produire une impression assez étrange. Cette toilette a-t-elle quelque chose de symbolique ? Libre aux gens à imagination de chercher à résoudre ce problème. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'elle est de date peu ancienne, et que les montagnards vosgiens n'y voient rien autre chose que du blanc sur du noir et du noir sous du blanc.

Il y a quelque vingt ou trente ans, les garçons d'honneur tenaient un drap (le poêle) étendu sur la tête des jeunes époux, pendant que le prêtre donnait à ceux-ci la bénédiction nuptiale. A l'époque où cet usage était en faveur, les invités ne manquaient pas de remarquer lequel des mariés se débarrassait le premier de ce voile maussade, car celui-ci, pensaient-ils, devait

être celui qui se lèverait le premier chaque matin pour allumer le feu et préparer le déjeûner.

Une tradition assez répandue, mais qui n'est peut-être qu'une altération de la précédente, avec laquelle elle semble en désaccord, veut que celui des époux qui se lève le premier, après avoir reçu la bénédiction nuptiale, soit le maître dans son ménage.

Pendant le dîner des noces, un des plus jeunes invités se glisse sans bruit sous la table et va détacher la jarretière de la mariée. Comme on le pense bien, il a son heure de triomphe, l'heureux gaillard, quand, après avoir fait flotter devant les yeux charmés de l'assemblée l'interminable ruban dont il s'est emparé, il y taille une multitude de décorations qu'il distribue généreusement à tous les convives.

Dans quelques villages, il est aussi d'usage que, s'il se trouve dans le nombre des invitées une femme enceinte, celle-ci vienne offrir à la mariée, au commencement du repas, un morceau de pain qu'elle sanctifie par un signe de croix, et lui présente en disant : « Puisse-t-il vous faire autant de profit qu'à moi ! » A ce propos, une remarque importante : il n'est pas bon qu'il y ait trop de femmes enceintes à une noce ; c'est signe que les jeunes mariés auront beaucoup d'enfants et connaîtront la misère.

Point de beau mariage sans bal, et celui-ci se prolonge jusqu'au jour. Les jeunes époux sont soumis, cette nuit-là, à de rudes épreuves. C'est à qui travaillera à les éloigner l'un de l'autre, à les empêcher de se rapprocher, à contrecarrer leurs projets d'évasion. On suit le moindre de leurs mouvements, on épie la direction de leurs regards, on s'attache à chacun de leurs pas. S'ils parviennent à déjouer la surveillance, ils ne se réunissent un instant que pour être aussitôt séparés. Quand, après mille et mille péripéties, les portes de la chambre nuptiale se sont refermées sur eux, qu'ils ne se flattent pas d'en avoir fini avec leurs tribulations; les persécutions auxquelles ils viennent d'échapper ne sont que jeux d'enfant auprès de celles qui les attendent. A peine ont-ils eu le temps de se mettre au lit que, patatras! tout s'effondre, chaque pièce du meuble ayant été déboulonnée à dessein. Et quel bruit! La paillasse est mise en communication, à l'aide de ficelles, avec une douzaine de sonnettes. Pas un mouvement qui ne soit le signal d'un carillon assourdissant. Pour comble de misère, le lit semble habité par des milliers d'insectes. Il n'en est rien, en réalité, mais un mauvais plaisant a eu la déplorable idée de glisser entre les draps du poil à gratter. Ce n'est pas tout : si la porte a été bien fermée et peut résister à un assaut, il n'en

est point ainsi de la fenêtre. Elle cède à une poussée du dehors, et des projectiles de toute sorte pleuvent au milieu de la chambre. Bientôt même elle s'ouvre toute grande et une douzaine de drôles font irruption dans la place, sous le fallacieux prétexte d'apporter du vin chaud aux nouveaux mariés. Et quel vin chaud ! Il brûle la bouche, il râpe la gorge, il est détestable.

On comprend que, pour éviter de pareils désagréments, certains jeunes mariés soient disposés à tenter l'impossible. Aussi n'est-il pas rare qu'une voiture les attende, dès minuit, dans quelque carrefour voisin, prête à protéger leur fuite. Mais le moyen d'arriver jusque-là sans encombre ? On est souvent dans ce monde trahi par les siens, et, si le secret est éventé, si le cri de « complet » retentit à l'oreille des trop confiants époux, lorsqu'ils s'apprêtent à prendre possession du léger véhicule, on devine leur confusion, leur embarras, et aussi les lazzi qui saluent leur rentrée dans la salle de bal. Le mieux est presque toujours d'accepter l'épreuve telle que les anciens nous l'ont livrée, et de faire contre fortune bon cœur.

A l'idée de mariage se rattachent directement ou indirectement un grand nombre de croyances ou de pratiques superstitieuses :

Si le jour d'un mariage coïncide avec celui

d'un enterrement, il serait du plus mauvais augure, pour le jeune ménage, que les deux cortèges vinssent à se croiser. C'est pour éviter cette fâcheuse rencontre que certains mariages ont lieu de grand matin, souvent même avant le jour.

De la pluie un jour de noces, signe favorable : de beaux enfants, et pour chacun fortune et réussite assurées. S'il fait beau, le contraire se produira infailliblement. (RUPT.)

La jeune fille qui met la première épingle à la toilette d'une mariée est certaine de se marier elle-même dans l'année.

A Ventron, une jeune fille qui se marie avant ses sœurs aînées doit leur donner à chacune, le jour de ses noces, une chèvre blanche. Cette chèvre est rarement en chair et en os, elle est le plus souvent en bois, en carton, un simple jouet d'enfant, à moins qu'elle ne soit, ce qui est moins coûteux encore, taillée en plein navet.

Un veuf qui se remarie doit, le jour de ses noces, faire entrer chez lui sa femme à reculons et par une autre porte que celle qui a livré passage, pour la première fois, à la première épouse. En prenant cette précaution sage, il met à l'abri de tout sort et enchantement sa nouvelle compagne. (VENTRON.)

L'usage de donner un charivari aux veufs et aux veuves qui se remarient est toujours en

vigueur, même dans les villes, où nul ne songe à invoquer pour le faire cesser l'application des règlements de police. Quand les sonneurs, tambourinaires, timbaliers, sont las d'avoir fait un beau tapage à l'aide de tous les ustensiles de cuisine qui leur sont tombés sous la main, ils envoient une députation aux mariés pour réclamer le salaire auxquels ils ont droit. Il est rare que les mariés ne s'exécutent de bonne grâce, et n'accompagnent de paroles aimables les gros sous qu'ils versent dans la main des musiciens improvisés.

Le soir du mariage, celui des deux époux qui cède le premier au sommeil et aussi celui qui doit mourir le premier.

Une personne affligée d'un goître peut s'en débarrasser, si elle assiste pieusement à une messe de mariage en tenant son goître serré, à l'aide d'un ruban, pendant toute la cérémonie.

(Le Thillot.)

Autrefois, les femmes mariées conservaient leurs souliers de noces aussi longtemps que possible, persuadées que, le jour où elles ne les auraient plus, elles seraient battues par leurs maris. (Bussang.)

La perte de l'anneau de noces est un présage certain de malheur.

Dès qu'une femme reconnaît qu'elle est en-

ceinte, elle doit au plus vite retirer de son doigt l'anneau nuptial, sous peine d'étrangler le fruit qu'elle porte dans son sein.

Quand le pain commence à moisir dans une maison où il y a une fille, c'est signe qu'il tarde à celle-ci d'être mariée.

Quand les tresses du tablier d'une jeune fille se délient, son amoureux pense à elle, le jour de son mariage est proche.

Une fille qui marche sur la queue d'un chat est sûre de ne pas trouver d'épouseur de toute l'année.

Une jeune fille au lavoir se mouille-t-elle le devant du corps, mauvais signe : elle aura pour mari un ivrogne.

Une jeune fille ou un jeune garçon qui fait tomber une chaise verra sept ans s'écouler avant de se marier.

Autrefois, à Dommartin-lès-Remiremont, il n'était pas sans exemple qu'une jeune fille fût appelée à faire la preuve de sa virginité, soit comme condition d'un mariage projeté, soit parce qu'elle avait à se défendre d'une accusation portée contre son honneur. Il lui était alors enjoint de passer, en présence de ses parents et de témoins choisis parmi des personnes de son sexe, sous le grand christ de l'église et de rester agenouillée, pendant dix minutes environ, dans

l'ombre que la croix projetait sur les dalles. Si, au moment où elle se relevait, le flux menstruel n'apparaissait pas, alors même qu'elle en eût souffert la semaine précédente, elle était réputée impure et sa honte éclatait à tous les yeux.

Un fiancé, pas plus qu'un mari, ne doit faire cadeau d'un couteau à la femme qu'il aime : « Couteau donné coupe amour et amitié. »

Quand une femme perd sa jarretière, son mari lui est infidèle. Si c'est une fille, son amoureux est inconstant.

Une femme qui descend du lit, le dos le premier, est de mauvaise humeur toute la journée.

Une femme qui met son bonnet de travers n'indique rien de bon ; elle prépare quelque méchant tour à son mari, à moins, ce qui est pis, qu'elle ne soit une sorcière.

Le bienheureux époux de Marie n'unit pas seulement les garçons et les filles : « A la Saint-Joseph, les mariages des petits oiseaux. »

Une gracieuse croyance enfantine veut que ce dicton soit pris au pied de la lettre. Chapelles aériennes aux joyeuses sonneries, musiciens ailés faisant office de ménétriers, fiancés de toute taille, de toute couleur, de tout ramage, accompagnés de leurs parents et de leurs amis, toutes ces belles choses, les petits pâtres des Vosges les entendent, les voient, les admirent chaque année,

non en rêve, mais en réalité. Le même jour, presque tous se soumettent à un jeûne volontaire, dans la persuasion que, s'ils accomplissent cet acte méritoire, saint Joseph leur fera trouver des nids.

Aux titres divers qui le recommandent à la vénération des fidèles, saint Joseph joint celui d'être le patron de la bonne mort. Un malade est-il en danger, vite! une neuvaine pour prier le bienheureux de lui adoucir les amertumes de la dernière heure; — un autre fait-il le récalcitrant, c'est-à-dire ne se décide-t-il ni à trépasser, ni à se rétablir, toujours une neuvaine au même saint, pour qu'il le fasse tourner *d'un côté ou de l'autre*.

Quelquefois, on le presse aussi de rendre des oracles. C'est ainsi que dans la paroisse de La Bresse, au lieu dit le « Brabant », il possède une chapelle où les femmes des villages voisins vont l'interroger sur le sort de leurs parents malades. A cet effet, elles emportent une chemise du patient et la déposent, sans la nouer ou l'attacher, sur le dos du saint, en la drapant à la façon d'un camail. Reste-t-elle à cette place, pendant la durée d'un chapelet, le malade sortira de peine; — tombe-t-elle, le malade est perdu.

Ce mode de consultation n'est pas le seul; plusieurs clientes de la chapelle du Brabant préfèrent le suivant : elles allument trois chandelles devant le saint, en donnant à la première le nom de

saint *Vit,* à la seconde celui de saint *Languit,* à la dernière celui de saint *Mort.* La première chandelle qui vient à s'éteindre indique clairement le sort réservé au malade : si elle représente saint Vit, il vivra, — saint Languit, il languira, — saint Mort, il mourra.

En général, toute neuvaine faite à la chapelle du Brabant exige le concours de neuf personnes. Le malade pour lequel on va demander une prompte fin ou confort est-il un homme, la bande de pèlerins se compose de neuf hommes ; — est-ce une femme, de neuf femmes ; — un enfant, de neuf enfants de pareil sexe. Aucun souci vulgaire ne doit distraire les suppliants de leur pieuse occupation ; comme ils se rendent à la chapelle en disant le chapelet, c'est en le récitant encore qu'ils doivent en revenir. Pas de repos, pas d'interruption. De crainte que la tentation ne prenne à l'un d'eux d'adresser la parole à un passant ou de répondre à ses questions, on adjoint à la bande une dixième personne pour lui servir de guide et d'interprète.

Le jour de la Saint-Joseph est le meilleur de l'année pour semer les choux cabus.

*
* *

Saint Benoît (le 21) était encore, au commencement de ce siècle, l'un des saints auxquels les

Vosgiens avaient le plus fréquemment recours. Comment, de la place élevée qu'il occupait, il est descendu tout à coup, on ne saurait le dire. C'est à peine s'il reste de sa médaille, qui était alors dans toutes les mains, quelques rares exemplaires. Et pourtant, à en croire les anciens, elle réunissait les vertus les plus merveilleuses et les plus diverses. Elle guérissait du mal de côté, préservait de la peste, déjouait les maléfices du diable, dissolvait les ligatures appelées « aiguillettes », élevait une barrière entre celui qui la portait et les sorciers, écartait les tentations, fortifiait les faibles, rassurait les timides, consolait les affligés, relevait le courage des malheureux et défendait du désespoir. Avait-on une bête maléficiée par suite de sortilège, elle rendait celle-ci plus saine et plus vigoureuse que jamais. Un charme empêchait-il de faire le beurre, elle en conjurait l'effet. Au Val d'Ajol, où la médaille de saint Benoît était particulièrement en honneur, on assurait qu'elle constituait un remède souverain pour guérir toutes sortes de maladies, principalement la peste et la rage.

Sur l'une des faces de la médaille, on voyait l'image du saint, sur l'autre une croix autour de laquelle des lettres représentaient les initiales d'un certain nombre de mots dont la signification était, paraît-il, la suivante :

Je veux la croix pour m'éclairer,
Non le démon pour me guider ;
Retire-toi de moi, Satan !
Ne m'avance rien de méchant ;
Je ne veux pas goûter ton vin ;
Bois-le, ce n'est que du venin.

Ce sixain, peu de personnes seraient en état de le réciter aujourd'hui, mais il n'est pas rare de le rencontrer dans les cahiers de recettes merveilleuses, — quelques-uns vieux de deux cents ans, — que conservent encore pieusement un certain nombre de familles. C'est là que l'on trouvera aussi seulement la manière de se servir de la médaille de saint Benoît.

Toute personne qui voulait se garder de maléfice devait la porter sur soi ; si elle avait à se guérir d'un sort, il lui était recommandé de la plonger, en prononçant successivement chacune des lettres de son inscription, et en faisant le signe de la croix, dans la boisson et la nourriture qui composaient chacun de ses repas.

S'agissait-il d'un animal, il fallait, pour lui rendre la santé, jeter la médaille dans un seau d'eau en faisant le signe de la croix, lui donner à boire de cette eau, et lui en laver tout le corps, en s'arrêtant de préférence sur la tête, le dos et les côtes. Voulait-on simplement mettre le bétail à l'abri des molestations des sorciers, il suffisait

d'enterrer une médaille de saint Benoît sous le seuil de la porte de l'étable par laquelle les animaux avaient l'habitude d'entrer et de sortir.

*
* *

Le foin manquera et le lait sera rare s'il tonne avant la Notre-Dame de mars (l'Annonciation).

Tonnerre en mars : grands vents, peu de fruits, peu de froment, peu d'huile, peu de vin pour l'entretien du corps humain.

*
* *

Les carottes semées le 25 mars — quelques personnes disent le 24 — deviennent énormes, pourvu que ce travail soit entièrement terminé avant midi. En tout autre moment de l'année, le cultivateur qui tient à en avoir de belles doit, avant de les semer, faire le signe de la croix, s'empoigner la cuisse droite à deux mains, et dire : « Dieu veuille que les carottes que je sème soient aussi grosses, grosses, grosses, que ma cuisse ! »

Une chose importante, toutefois, est de se garder de les semer sous le signe de l'Écrevisse : elles seraient toutes rugueuses et fourchues. Pour les

avoir lisses et droites, il faut les semer sous le signe des Poissons.

*
* *

Février remplit les fossés, et mars les rend secs.

*
* *

Il ne faut rien semer pendant les trois derniers jours de mars et les trois premiers d'avril : les semences, à ce moment de l'année, sont vaines.

Ces jours appartiennent, en effet, à une vieille fée, tortue, bossue, aussi méchante que laide. Dans le principe, cette fée n'avait pouvoir que sur les trois derniers jours de Mars ; mais, comme ce délai ne lui suffisait pas pour terminer sa maudite besogne, elle en emprunta trois à Avril, qui n'osa les lui refuser. Alors, se frottant les mains, elle dit : — « Avec les trois que j'ai, et trois que me prête Avril, je gèlerai la mère (1) sur son nid. »

*
* *

Mars sec, avril mouillé, rosée en mai, remplissent le grenier.

(1) Var. : « le merle sur son nid. »

*
* *

Mars entre-t-il comme un mouton,
Il sortira comme un lion ;
S'il vient comme un lion,
Il s'en va comme un mouton.

*
* *

Le mois de mars compte quatre jours fastes : le 3, le 9, le 12 et le 14 ; quatre jours néfastes : le 13, le 19, le 23 et le 28.

V

LE MOIS D'AVRIL

Le premier jour d'avril est un jour de tribulations et d'épreuves pour les simples et les naïfs. Qui n'a rencontré sur sa route le valet gourmand se rendant en toute hâte chez le boulanger, pour y chercher le moule à pain? A-t-on assez ri de l'écolier mal appris que son maître envoie demander à l'épicier pour deux sous de civilité en bâton! Et le passant délicat, qui laisse tomber maladroitement son bonnet à terre, afin de pouvoir, sans se faire remarquer, ramasser, en même temps que lui, un rouleau qu'il soupçonne formé de pièces de vingt francs! S'est-on assez moqué de la figure, longue d'une aune, qu'on lui a vu prendre, quand il a reconnu que sa trouvaille consistait en une méchante cheville de fer hors d'usage! Chaque année, les mêmes attrapes réussissent auprès des mêmes nigauds. Mais passons.

*
* *

Si vous voulez avoir de belles pommes de terre, travaillez votre champ avant les Rameaux et mettez en terre pendant la semaine sainte.

Le dimanche des Palmes ou des Rameaux, on fait bénir de petites branches de buis, de laurier ou de saule marceau, qui ont la vertu de défendre de l'orage, du tonnerre et des maléfices.

Un orage éclate-t-il au-dessus de vos têtes, qu'il fasse jour, qu'il fasse nuit, allumez vite du feu, si vous n'en avez déjà, et jetez-y une palme bénite : aussitôt l'orage s'éloignera.

Avez-vous la précaution de porter l'une de ces palmes dans vos vêtements, vous pouvez marcher en tout lieu, sans avoir rien à craindre du tonnerre. Où que vous soyez, aux champs, aux bois, dans la plaine, dans la montagne ou sur l'eau, il aura beau gronder, menacer, éclater, il vous épargnera.

Suspendez une branche de buis bénit dans vos granges, dans vos étables, dans vos écuries, au-dessus des fontaines ; piquez-en une sur vos ruches, dans votre champ, dans votre jardin, les sorciers perdront pouvoir sur vos bêtes, sur vos récoltes, sur vos biens, et ne les endommageront

ni par le feu, ni par l'eau, ni par la grêle, ni autrement.

Pour préserver sûrement la volaille de la vermine, il faut faire passer coqs, poules, canards, toute la basse-cour en un mot, à travers une couronne composée de saule ou de laurier bénit le jour des Rameaux, et réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur de la sainte Vierge, de saint Jean, de saint Pierre et de saint Paul.

S'il fait froid le jour des Rameaux, il fera chaud à Pâques ; mais aussi, « chauds Rameaux, froides Pâques ».

Une personne qui a le poignet foulé peut se guérir sûrement et vite, en roulant simplement autour du siège du mal un ruban bénit le jour des Rameaux.

Entre ce dimanche et celui de Pâques, on doit se garder de faire la lessive, autrement on lessiverait aussi les fleurs, disent les gens de Bussang.

Selon ceux du Valtin, si on fait la lessive pendant la semaine sainte, on lave un drap qui servira prochainement de linceul à une personne de la maison.

Il importe de se rappeler exactement la place où l'on a déposé, au retour de la messe des Rameaux, les palmes bénites ; s'il nous arrive, dans l'année, de nous égarer, il nous suffira de marcher

dans la direction qu'on leur connaît pour retrouver aussitôt notre chemin.

*
* *

Veut-on que les arbres fassent leur devoir et donnent une abondante récolte de fruits, il ne faut pas manquer, dit-on au Thillot, de les secouer le jeudi saint, au moment où les cloches, sur le point de partir pour Rome, donnent le signal du *Gloria*. — A Rupt, c'est seulement au retour des cloches, c'est-à-dire le samedi saint, pendant le chant du même *Gloria*, que s'accomplit cette importante opération.

Tuer un animal quelconque, ou simplement faire couler le sang le jour du vendredi saint, porte malheur.

Un chasseur, qui se servirait de son arme ce jour-là, courrait grand risque de se tuer.

Il faut se garder également d'atteler des bêtes de somme avant midi. Fait-on travailler un cheval, on lui enlève le souffle, — un bœuf, on le met en péril de s'écorner ou de se casser la jambe.

Si l'on sème, on perd son temps et sa semence.

Dans l'après-midi du vendredi saint, au contraire, tous les travaux sont permis. Quelques-uns,

même, sont plus profitables qu'à tout autre moment de l'année.

> Pour garder de gelée le lin,
> Semez-le le vendredi saint,

disent les gens de Vecoux.

Il est bon aussi de nettoyer le coin réservé aux abeilles, et de placer sur les ruches une petite croix en cire bénite. C'est un moyen assuré de faire prospérer les diligentes ouvrières, et de les empêcher d'essaimer au loin.

Dans quelques villages, on donne de la viande à la volaille, le jour du vendredi saint, pour la préserver de la buse.

Les œufs pondus ce jour-là se conservent, d'une année à l'autre, aussi frais qu'au moment où ils sont sortis du cul de la poule. Cuits à Pâques et partagés entre tous les membres de chaque famille, ils éloignent de ceux qui les mangent toute maladie ou infirmité.

Si l'on en jette un par-dessus le toit d'une maison en flammes, l'incendie arrête ses ravages et s'éteint aussitôt.

Comme on n'a pas toujours sous la main un œuf du vendredi saint, il est utile d'apprendre à ceux qui ne le savent point que l'on peut également conjurer tout péril en disant : « *In te, Domine, speravi ; non confundar in æternum,* »

pourvu que l'on prenne soin, pendant que l'on prononce ces mots, de tracer trois croix sur le manteau de la cheminée, avec un charbon provenant de l'incendie que l'on veut étouffer.

Si vous préférez sagement l'art de prévenir les ravages du feu à l'art de les arrêter, imitez les gens avisés, qui ne manquent jamais d'avoir chez eux un morceau d'agate noire. Cette pierre précieuse a, en effet, pouvoir sur le feu, et l'empêche de malfaire.

Les œufs pondus le vendredi saint peuvent servir à faire découvrir les sorciers.

Soupçonnez-vous quelqu'un d'appartenir à cette engeance maudite, arrangez-vous de façon à vous glisser, le matin du vendredi saint, dans un poulailler, sans être vu, et prenez vos précautions pour en sortir de même, après vous être emparé d'un œuf encore chaud. Dirigez-vous alors, en toute hâte, et en vous dérobant aux regards des voisins, vers la demeure de la personne suspecte. Lorque vous serez arrivé à sa porte.., une, deux, — d'une main assurée, lancez votre œuf sous l'avant-toit, de telle sorte qu'il s'y écrase et y reste collé. Tout aussitôt, si vous avez deviné juste, le sorcier, en menant grand bruit, accourra pour enlever l'œuf et en faire disparaître les traces. Dès que vous l'aurez vu et reconnu, rentrez chez vous, sans plus attendre, et tenez-vous-

y renfermé pendant le reste du jour, car, si l'homme que vous avez démasqué parvenait à vous rejoindre, il vous ferait payer cher votre curiosité. Le lendemain, vous pouvez reprendre votre train habituel de vie, sans avoir rien à redouter désormais de son emportement.

Si parmi les poussins nés le vendredi saint se trouve un coq dont le plumage soit entièrement noir, tuez-le l'année suivante à pareil jour, et faites-le cuire entre onze heures et minuit. Cherchez alors le plus petit os de ce coq, et, lorsque vous aurez mis la main dessus, il dépendra de vous de faire merveille. Chaque fois, en effet, qu'il vous prendra fantaisie de l'introduire dans votre bouche, vous deviendrez aussitôt invisible.

(Rupt.)

Il est un autre moyen, tout aussi facile, d'obtenir le même résultat, le voici : volez un chat entièrement noir, tuez-le, faites-le cuire et dépouillez-le de sa chair avec vos dents. Lorsque les os auront été mis complètement à nu, prenez-les séparément, présentez-les l'un après l'autre devant un miroir, et quand vous en aurez rencontré un dont ce miroir ne vous renverra pas l'image, mettez-le de côté. Cet os, qui est unique, mais existe certainement dans tout chat noir, et que vous trouverez en le cherchant bien, donne, à la personne qui le tient entre les dents, le

pouvoir de tout voir sans être vue, d'entrer partout sans que l'on puisse soupçonner sa présence. (VAGNEY.)

Si le vol et le meurtre d'un chat vous inspirent quelques scrupules, apprenez que le chat est un animal plus dangereux qu'utile : « Pendant la nuit, le chien se réveille sept fois pour défendre son maître, et le chat sept fois pour sauter à la gorge du sien. »

Quelques personnes assurent pourtant que l'on court au-devant d'un chagrin si l'on maltraite un chat, — au-devant d'une mort certaine, si on le tue par méchanceté.

Le chat est un animal, d'ailleurs, dont il est prudent de ne pas trop s'occuper : moins on y fait attention, mieux on s'en trouve.

Vous arrive-t-il, le matin, de rencontrer sur votre chemin un loup, c'est de bon augure. La vue d'un homme, surtout s'il est jeune et n'est pas prêtre, est aussi présage favorable ; mais, si vous rencontrez une femme, tenez-vous sur vos gardes ! — un chat, tremblez ! Si ce chat traverse la route devant vous, vous êtes certainement menacé d'un malheur.

Les coqs et les poules provenant d'œufs pondus le vendredi saint changent de couleur tous les ans.

Les coqs qui naissent ce jour-là croissent plus

vite que les autres, sont plus vigilants, plus batailleurs et ont la voix plus haute.

S'il gèle le vendredi saint, il gèlera chaque mois, et les couvées d'oiseaux ne réussiront pas dans l'année.

Une personne qui meurt ce même jour va au paradis tout droit, parce que les portes de l'enfer sont fermées.

Faites bénir une croix de bois le samedi saint, posez-la, au retour de la messe, au-dessus de votre fontaine ; si, le lendemain, jour de Pâques, entre onze heures et minuit, vous avez soif, votre fontaine vous versera du vin, assurent les habitants de Vecoux.

S'il neige le samedi saint au moment où le prêtre entonne l'*Alleluia,* la paille d'avoine se vendra bien (il y aura peu de fourrages).

Si la neige tombe sur la feuille au printemps, en automne elle le fera aussi assurément. Printemps tardif, précoce hiver.

Le samedi saint, dans les maisons où il y a des enfants, l'habitude est de cacher des œufs. Quand les cloches annoncent leur retour de Rome, on appelle les marmots : « Voilà les belles, leur dit-on, qui vous rapportent des œufs de Pâques. Cherchez, et vous trouverez. » Alors, grand remue-ménage. De la cave au grenier, la maison est fouillée dans tous les sens, jusqu'à ce que les

beaux œufs, presque toujours teints de rouge, de vert ou de bleu, aient été découverts.

*
* *

Le jour de Pâques, tout jeune homme en situation de prendre femme doit une visite à la belle qui a ses préférences. S'il est entre eux question de prochain mariage, il reçoit des mains de la jeune fille une douzaine d'œufs aux vives couleurs ; si les choses sont moins avancées, il n'a droit qu'à la demi-douzaine ; si la fréquentation commence seulement, force lui sera de se contenter de trois œufs.

En toute circonstance, le don d'un œuf est un signe, une assurance de bienvenue. Au vieux temps, jamais une personne n'entrait pour la première fois dans une habitation sans réclamer, au moment de passer sous la maîtresse-poutre, un œuf au chef de la maison. Aussitôt le don fait, toute contrainte disparaissait, et l'étranger recevait le plus cordial accueil. Cette manière de mettre un hôte à l'aise, de lui faire *bénian,* — un mot du pays qui signifie « bienvenue », — n'est pas tombée complètement en désuétude, mais on n'en use plus guère qu'à l'égard des enfants, lors de leur première sortie sur les bras de leur mère.

Il y a quelques années, les jeunes gens, avant de se rendre à la messe le jour de Pâques, emplissaient leurs poches d'œufs durs. Quand deux camarades s'abordaient sur la place de l'église, ils se présentaient, chacun, l'un de ces œufs, et les choquaient l'un contre l'autre. Tout œuf brisé devenait la propriété du joueur qui l'avait mis en cet état, sans endommager le sien. A ce jeu, les malins se servaient exclusivement d'œufs pondus le jour de la Saint-Jean, le seul jour de l'année, paraît-il, où les poules pondent des œufs si solides, qu'ils peuvent résister à tout choc produit par d'autres œufs. Le jeu dont il s'agit trouve encore des partisans, mais le nombre en diminue chaque année. C'est à peine, même, si, dans certaines localités, on en a gardé le souvenir.

Les fragments de cire, et plus spécialement les boutons provenant du cierge pascal, sont la terreur des sorciers. Quiconque possède un bouton de ce cierge n'a rien à redouter, ni charme ni enchantement, tant qu'il le porte sur lui. Si, déjà, lorsqu'il veut s'en servir, l'œuvre maudite est commencée, le bouton miraculeux empêche les servants du diable de la pousser plus avant. Quelquefois même cet amulette est assez fort pour conjurer le mal et l'obliger à rebrousser chemin. Dans le cas où l'on rencontrerait une résistance visible, il est une oraison puis-

sante, infaillible, devant laquelle tout cède ; la voici :

« Que le Dieu qui s'est fait chair, qui a été attaché à la croix, qui est assis à la droite du Père pour écouter les prières des croyants, que ce Dieu, devant qui tout genou fléchit, qui vit et règne dans une union parfaite avec le Saint-Esprit, daigne me préserver des attaques des méchants et des démons, par son saint nom, par les mérites de la bienheureuse Vierge Marie, sa mère, ainsi que par le secours de tous les saints et saintes du paradis, car voici la Croix † de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans laquelle le salut, la vie et notre résurrection ont été renfermés, pour la confusion des méchants et des démons.

« Fuyez, puissances ennemies ! Oui, je vous conjure, démons de l'enfer, et vous, esprits malins, de quelque genre que vous soyez, présents ou absents, invoqués sous quelque prétexte que ce puisse être †, venus de vous-mêmes ou envoyés par des hommes méchants, pour habiter, inquiéter N..., laissez d'abord votre fraude diabolique †, par le Dieu vivant †, vrai †, saint †, Père †, Fils † et Saint-Esprit †, — principalement par celui qui a été immolé en Isaac †, vendu en Joseph †, tué en agneau †, crucifié en homme †, par le sang de celui en qui vous avez été tous vaincus †.

« Grand saint Michel, combattez-les, renversez-les, écrasez-les, remportez la victoire !

« Éloignez-vous de vous-mêmes, puissances diaboliques, en sorte qu'en aucune manière vous ne puissiez molester cette créature, ni dans le corps, ni hors du corps, ni par vision, ni par terreur, ni le jour, ni la nuit, ni en dormant, ni en veillant, ni en faisant quelque œuvre matérielle ou spirituelle que ce soit.

« Je vous charge † de toutes les malédictions, excommunications, peines de soufre et de feu attachées à vos œuvres, d'après l'ordre de la sainte Trinité, par les mains de l'archange Michel, qui en est l'exécuteur. Et, si vous êtes tenus par quelques liens de précepte, d'adoration, de suffumigation, d'*immondation,* d'arroi, de composition, soit que ce lien qui vous attache ait été fabriqué par herbes, par paroles, par prières, par des éléments naturels ou surnaturels, simples ou mixtes, temporels, spirituels ou sacramentels, — soit qu'il y ait eu de vaines observances, en signes, minutes, heures, jours, mois, années, — soit qu'il y ait eu pacte et affirmation par serment, j'arrête toutes ces choses †, je les annule, je les détruis, par la puissance du Père qui a créé le monde †, par la sagesse du Fils Rédempteur †, par la bouche du Saint-Esprit qui a accompli toute la Loi †, qui est †, était †, doit venir †.

Hel †, Élohim †, Soler †, Emmanuel †, Sabaoth †, Agla †, Rétiagamatem †, Tout-Puissant †, Agios †, Othéos †, Iséthiéros †, Athanatos †, Alpha et Oméga †, Commencement et Fin †, Va †, Adonaï †, Sadéi †, Hamosios †, Messias †, Éphérébéï †, incréé Saint-Esprit †, Jésus-Christ est vainqueur †, Jésus-Christ règne †, Jésus-Christ commande † (1).

« Et vous, pauvre créature, je vous délie par l'ordre de la sainte Trinité, à l'invocation des Anges, des Archanges, des Patriarches, des Prophètes, des Martyrs, des Vierges et de tous les heureux qui règnent dans le ciel ; je vous délie par les mérites de l'Agneau immolé.

« Retirez-vous donc, esprits infernaux, comme la fumée du foie d'un poisson brûlé par l'ordre de Raphaël a chassé le démon de Sarah. Que ces bénédictions vous éloignent des hommes, de manière que vous ne puissiez plus approcher de cette créature marquée du signe de la sainte Croix †, et des cent mille sceaux de Celui qui,

(1) Nous donnons ici ces noms divins tels que nous les avons entendus. La plupart sont purs de toute altération, la physionomie de quelques autres est facile à restituer, mais que peuvent bien signifier *Hel, Soler, Rétiagamatem, Va, Éphérébéï ?* Ces noms, malgré le tour plus ou moins hébraïque qu'ils affectent, ne sont arrivés à nous qu'absolument méconnaissables, et, seule, la découverte de nouvelles versions de la formule à laquelle ils appartiennent permettrait d'en assurer la vraie leçon.

ayant été envoyé du sein de son Père, pour détruire vos œuvres sur l'autel de la Croix †, nous a donné pour sa gloire la puissance de vous commander.

« Esprits du mal, nous vous ordonnons et vous conjurons de ne plus molester cette créature. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, voilà le signe † : partez, fuyez ! Comme le lion de Juda, la tige de David a vaincu. Réjouissons-nous. Ainsi soit-il. » (VAGNEY.)

S'il est reconnu qu'un sort ait été jeté sur une étable ou une écurie, un morceau de cire emprunté au cierge pascal a tôt fait de le lever et de le mettre à néant. Voici comment on opère dans ce cas : — Dès que le mal a été constaté, il faut prendre en croix, sur le devant de la tête, sur le cou et sur le dos de chaque bête, une pincée de poil, la brûler à la flamme d'un cierge fabriqué en tout ou en partie avec la cire dont il vient d'être parlé, et en jeter la cendre dans un seau contenant un demi-setier d'eau bénite. On laisse alors couler dans cette eau, de manière à y former une croix, vingt et une gouttes de la cire fondue du cierge miraculeux, on lave les bêtes avec cette mixture, et l'on fait dire une messe à l'intention des âmes du purgatoire. Le lendemain, tout danger aura disparu. Si l'on est assez heureux, alors, pour avoir en sa possession un bou-

ton de cierge pascal, il suffit de tracer avec lui le signe de la croix sur les portes et les fenêtres de l'étable ou de l'écurie d'où l'on a chassé les mauvais esprits, pour qu'il leur soit désormais impossible d'y rapporter le trouble et la maladie.

Il arrive fréquemment que les ménagères éprouvent de grandes difficultés à faire le beurre; quelquefois même, sous leurs mains, la crême tourne en eau. Ni messes, ni prières, ni purifications, ne peuvent apporter un remède à cet état de choses, mais ce que le prêtre, avec son étole, son eau bénite, ses conjurations, ne peut faire le plus souvent, un simple bouton du cierge pascal placé sous la baratte l'obtient aussitôt. C'est pour cette raison que, dans les fermes où l'on compte de nombreuses laitières, on attache le plus grand prix à en posséder au moins un. Le clergé doit prendre, chaque année, des précautions infinies pour empêcher le cierge pascal, même dès le premier jour, d'être complètement détruit.

Les boutons de ce cierge ont une autre vertu qui l'emporte, peut-être, sur toutes celles que nous avons énumérées ; ils attirent l'argent dans la maison ou dans la poche de leur possesseur (1).

(1) On dit à peu près la même chose de la « corde de pendu », qui fait gagner au jeu et réussir dans toutes les entreprises.

C'est de là que l'on dit d'un homme qui a fait une prompte fortune que, s'il ne s'est pas vendu au diable et n'a pas chez lui un chat noir (1), il a dû dévaliser une église le jour de Pâques.

Le pain bénit que l'on rapporte de la messe de Pâques conserve en santé le bétail auquel on le fait manger.

Les gens qui voyagent le jour de Pâques ou de la Pentecôte ne savent pas ce qu'il leur en coûtera tôt au tard.

Pâques non venu,
Toujours l'hiver au cul.

A Pâques le temps qu'il fera
Toute l'année s'en rappellera.

*
* *

Le centième jour de l'année est un jour par excellence pour semer les pois.

Si l'année est pluvieuse, les pois seront abondants ; si elle est sèche, les vers s'y mettront, et la récolte sera nulle.

(1) Le chat est un animal diabolique, sinon une incarnation du diable lui-même. — Il rapporte de l'argent à son maître disent les uns. — Qu'il l'enrichisse ou non, ajoutent les autres, il faut toujours se défier des gens qui ont une pareille bête à leur service.

Est-on empêché de semer les pois le centième jour de l'année, il est sage de ne le faire qu'après la neige du coucou ; encore faut-il attendre qu'il ait grêlé, et doit-on profiter d'un beau jour pour accomplir ce travail.

On donne le nom de neige du coucou à celle qui tombe après l'arrivée de cet oiseau. C'est la dernière neige de l'hiver, à moins pourtant que ce ne soit pas encore la septième, car, d'après la croyance commune, à la septième neige seulement la mauvaise saison prend fin.

Si le coucou ne chante du dix au douze avril, il est au bois ou gelé ou pourri.

Quand on a de l'argent dans sa poche au moment où l'on entend, pour la première fois de l'année, le chant du coucou, on en aura jusqu'au printemps prochain.

*
* *

La Quasimodo est un des plus mauvais jours de l'année pour la saignée et les applications de sangsues.

*
* *

A la Saint-Georges (le 23), autant de gouttes d'eau tombent, autant croissent de pieds de foin

dans les prés, d'herbes salutaires dans les champs.

A la Saint-Georges
Sème ton orge;
A la Saint-Marc
Il est trop tard.

S'il pleut à la Saint-Georges,
Ni cerises ni orges.

Saint Georges est le patron des guerriers. On l'invoque contre la peur, et il en préserve ou en guérit les personnes qui font une neuvaine ou un pèlerinage dans les églises et chapelles où il *pose*.

Saint Georges ferme la bouche aux bêtes mauvaises, et les empêche de s'attaquer aux troupeaux que l'on met sous sa protection.

Si l'on veut garder de tout mal les moutons ou autres bêtes que l'on mène en pâture, il faut réciter dévotement l'oraison qui suit :

« Je mets mes bêtes en pâture; je suis devant et derrière, Dieu au milieu qui les garde de tous côtés. Saint Georges ferme la bouche aux bêtes mauvaises; saint Jean leur ferme les jambes de devant; saint Michel celles de derrière †. Allez-vous-en, à la garde de Dieu ! » (Sapois.)

Si la salamandre terrestre sort de son trou avant la Saint-Georges, elle y retourne pour s'y

tenir renfermée aussi longtemps qu'elle se sera montrée dehors avant ce jour.

Les crapauds qui prennent leurs ébats dans les champs avant la fête du même saint rentrent chez eux sans tarder, et y restent cachés pendant six semaines.

*
* *

La lune la plus redoutable est la « lune rousse ». Cette lune, qui commence en avril et devient pleine, soit à la fin de ce mois, soit, plus ordinairement, dans le courant de mai, n'a pas volé son nom, tant il est vrai qu'elle roussit tout ce qu'elle éclaire dans les champs, l'herbe qui point, le bourgeon naissant, la fleur au sortir de son fourreau.

Les enfants conçus pendant la lune rousse sont destinés à devenir grands et vigoureux, mais ils sont sournois, jaloux, traîtres, vindicatifs, et échouent le plus souvent dans leurs entreprises.

*
* *

Lorsqu'on sème du blé à la Saint-Léger (le 24), on court au-devant d'une mauvaise récolte ; le blé manquera de poids.

*
* *

A la Saint-Marc (le 25), on fait bénir du sel, que l'on distribue au bétail le jour où on le lâche au pâturage pour la première fois de l'année. C'est un moyen infaillible d'obtenir qu'il soit gardé des mauvaises bêtes, des mauvais vents et de tout accident.

*
* *

Saint Eutrope (le 30) guérit de l'hydropysie. On recommande aussi aux personnes atteintes de cette redoutable maladie les applications sur le ventre de limaçons à coquilles, préalablement broyés. Les eaux emprisonnées s'écoulent aussitôt. On laisse les limaçons sur la peau, jusqu'à ce qu'ils se dessèchent et tombent d'eux-mêmes.

Une infusion de poils de lièvre produit aussi d'excellents effets dans la même affection.

*
* *

Tonnerre en avril,
Abondance de blés et de fruits.

*
* *

Tonnerre en avril,
Blé au grenier, vin au baril.

*
* *

Neige d'avril,
Fumier de brebis.

*
* *

Quand Mars se déguise en Été,
Avril prend ses habits fourrés.

*
* *

Il n'est si gentil mois d'avril
Qui n'ait son manteau de grésil.

*
* *

Le mois d'avril compte deux jours fastes : le 5 et le 27, — quatre jours néfastes : le 18, le 20, le 29 et le 30.

VI

LE MOIS DE MAI

Le retour du mois de mai servait autrefois de prétexte, dans les Vosges, à de grandes réjouissances populaires. On ne songe plus guère à le fêter aujourd'hui. Dans les rares villages où les vieilles coutumes sont encore quelque peu suivies, on peut voir seulement, — sinon le premier jour, tout au moins le premier dimanche de mai, se dresser, devant la porte ou sous la fenêtre de quelques jeunes filles privilégiées, une ou deux branches d'arbres couvertes de leur feuillage. Ces branches, que l'on désigne sous le nom significatif de *mais,* sont quelquefois ornées de rubans aux vives couleurs, quelquefois aussi de guirlandes de fleurs ou de chapelets de coquilles d'œufs.

A Granges, à Aumontzey, ce n'est point devant les maisons, mais sur les toits, au-dessus de

la cheminée, que les mais sont dressés. Un garçon qui aime une jeune fille, ou cherche à lui être agréable, ne peut lui en donner une meilleure preuve qu'en allant arborer à cette place un beau laurier. S'il nourrit, au contraire, quelque sentiment de haine contre elle, il se vengera de ses dédains, de ses refus, en substituant au noble arbuste une vulgaire branche de houx.

Il est à remarquer que chaque espèce d'arbre ou d'arbrisseau a sa signification : plus un mai est de bois rare et précieux, plus on marque d'estime à la femme à laquelle on le destine ; plus le bois, au contraire, en est commun, ou plus la main du maraudeur s'abat facilement sur ses fruits, plus, aussi, on montre de mépris aux gens en leur offrant pareil présent. La plus sanglante injure que l'on puisse faire à une jeune fille, c'est de planter, comme mai devant sa porte, une branche de cerisier. On dit, en effet, d'une dévergondée : « C'est un cerisier ! Tout le monde peut se pendre à ses branches et se régaler à peu de frais. »

Autrefois, le premier dimanche de mai, il était d'usage, parmi les jeunes filles de Dommartin-lès-Remiremont, de parcourir les chemins qui mènent à l'église pour attacher au chapeau des jeunes gens qu'elles rencontraient une petite branche de laurier. Revêtues de leurs plus beaux

habits, et partagées en cinq groupes répondant aux cinq sections de la paroisse, elles allaient au-devant d'eux, en chantant :

Un beau Monsieur nous avons trouvé :
Dieu lui donne joie et santé !
Ayez le mai, le joli mai.

Que Dieu lui donne joie et santé
Et une amie à son gré !
Ayez le mai, le joli mai.

Donnez-nous votre chaperon,
Un petit bouquet nous y mettrons.
Ayez le mai, le joli mai.

Mon beau Monsieur, à votre gré,
Aujourd'hui vous nous donnerez.
Ayez le mai, le joli mai.

Ce sera pour la Vierge Marie,
Si bonne et si chérie.
Ayez le mai, le joli mai.

Quel passant eût pu résister à une requête si gracieusement faite ? Nul n'y songeait, et c'était plaisir de voir les pièces de monnaie pleuvoir dans la main des quêteuses, quelquefois même les pièces d'argent, quand les toutes belles n'étaient point farouches et ne refusaient point d'accompagner leur gentil merci d'une mignonne accolade.

L'argent recueilli était consacré à l'achat de cinq cierges, un pour chaque section. Ces cierges, si gros d'ordinaire que le plus petit atteignait parfois le poids de 15 kilogr., faisaient leur première apparition en public le dimanche de la Pentecôte, jour où chacun pouvait, au moment de la procession, les admirer tout à son aise. Beaux aussi, superbes même, et sûrs d'attirer les regards, étaient les cinq garçons qui les portaient. C'étaient les « rois de mai », les élus des belles quêteuses, qui, en leur notifiant la dignité à laquelle elles les élevaient, leur faisaient don d'une gerbe de fleurs.

Le 1er mai, avant le lever du soleil, on répand du sel à la porte des étables, pour empêcher le *soiré* ou lutin d'aller traire les vaches.

Si l'on entend le tonnerre pendant l'un des trois premiers jours de mai, les vaches donneront peu de lait ; s'il gronde fréquemment pendant le reste du mois, point de fruits, prochaine disette.

* * *

La prévision du temps, si précieuse à toute heure de l'année pour le cultivateur, le devient d'autant plus que les travaux des champs sont plus pressants. C'est donc au retour de la belle

saison que le paysan doit surtout appliquer son attention à recueillir les indices de nature à lui faciliter cette connaissance. Voici, parmi les éléments d'information que fournit le monde extérieur, ceux auxquels le montagnard vosgien s'arrête le plus volontiers :

Si le ciel se barbouille de rouge ou de noir, un peu avant l'aurore, il y aura, dit-il, des averses sans tarder. Il en sera de même si une lueur rougeâtre se montre, à quelque heure que ce soit, dans la direction du nord-est ; de même aussi, si le soleil est pâle, ou s'il se couche blanc dans un ciel ensanglanté.

Voyez-vous un cercle autour de la lune : si le cercle est large, pluie prochaine ; s'il est étroit, pluie éloignée.

Si la lune se refait en beau,
Dans trois jours on aura de l'eau.

Quand les étoiles paraissent prêtes à s'éteindre ou sont voilées par d'épais nuages, le temps sec touche à sa fin.

Arc-en-ciel du matin
Fait tourner les moulins ;
Arc-en-ciel du soir
Essuie les toits.

Si l'arc-en-ciel a l'un de ses piliers dans une

colline (1) où coule une rivière, on dit qu'il va boire à cette rivière, et qu'il pleuvra bientôt pour remplacer l'eau qui aura servi à étancher sa soif.

Pluie du matin
N'arrête pas le pèlerin.

Celle qui commence à midi ou à minuit tient longtemps.

Voyez-vous des brouillards accourir du levant, — la bise et le vent du midi soufflent-ils ensemble, — les montagnes semblent-elles se rapprocher, — les forêts deviennent-elles toutes noires, — la pluie n'est pas loin.

On peut savoir quel temps on aura dans la semaine en jetant tout simplement, le dimanche, un regard sur la femme qui fait la quête à l'église. Est-elle belle, le temps sera beau ; est-elle laide, le temps sera laid aussi. Pour plus de certitude, il est bon de remarquer également la femme qui se rend la dernière à l'offrande ; si les deux témoignages sont d'accord, il n'y a pas d'erreur possible.

Les montagnards vosgiens désignent, sous le

(1) Le nom de « colline » est donné, dans les Hautes-Vosges, à l'ensemble de toute vallée habitée, sans distinguer le fond des flancs.

nom de *mèquèbré* une sorte de nuage qui, d'après eux, ressemble à une gigantesque branche de fougère. Ce nuage annonce ou la pluie, ou la neige, ou la gelée, suivant la direction qu'il prend et la saison où il se montre. Toutes les fois qu'on l'aperçoit, un changement de temps est proche. S'avance-t-il de l'ouest à l'est, il présage la pluie aussi sûrement que si elle tombait déjà. Galope-t-il du nord au sud, avant vingt-quatre heures on aura de la neige, ou une forte gelée, ou tout au moins du froid.

On reconnaît l'approche de la pluie aux signes suivants chez les bêtes : — les chats recherchent le feu ou courent dans les maisons comme des affolés. On voit leurs yeux s'agrandir ; la patte gauche passée par-dessus l'oreille, ils se livrent à une interminable toilette, ou bien sautent, gambadent, font mille cabrioles, ne peuvent rester en repos. Les chiens, le museau en l'air, semblent flairer le vent ; les bêtes à cornes reniflent ; les vaches mettent à boire plus de temps qu'à l'ordinaire, se laissent traire plus facilement ; les ânes chauvent des oreilles et braient lamentablement ; les taupes poussent la terre avec ardeur.

Passe-t-on aux oiseaux : les canards battent de l'aile et barbotent dans les mares ; les coqs s'avisent de chanter en dehors des heures accoutumées ; les poules se grattent avec rage et se roulent dans

la poussière ; les corbeaux croassent auprès des cours d'eau ; les hirondelles volent à ras de terre ; les grives chantent à la cime des grands arbres ; les moineaux en piaillant, les merles en sifflant, les geais et les pies en se querellant, font un vacarme assourdissant.

Plus bas, les indices ne manquent pas davantage : les crapauds sortent de leurs cachettes et envahissent les chemins en pente ; les *borgnes* (orvets) sont paresseux et comme engourdis ; les grenouilles prennent de bruyants ébats dans les mares ; les limaces cheminent, couvertes de terre ; les abeilles se tiennent à la porte de leurs ruches ; les libellules rasent la surface de l'eau ; l'araignée tisse sa toile avec précipitation ; les papillons voltigent près des fenêtres.

Ce n'est pas tout encore : l'eau des rivières sent fort et forme de gros bouillons ; les herbes s'affaissent ; les murailles pleurent ; les portes grincent sur leurs gonds ; l'horloge annonce l'heure d'une voix enrouée ; le bruit des cloches qui sonnent dans la direction de l'est paraît tout rapproché ; les rhumatismes anciens se réveillent ; les cors aux pieds manifestent leur présence par de vives douleurs.

Il pleuvra longtemps si les gouttes de pluie en tombant sur l'eau y forment des boucles.

On peut prédire la fin de la pluie quand les

gouttes d'eau commencent à rouler sur les brins d'herbe et y restent entières. Elle ne reprendra pas, si des brouillards apparaissent dans l'après-midi et se tiennent à mi-côte.

Quand les poules cherchent le couvert, au commencement de l'ondée, c'est signe que celle-ci durera peu. Si elles se couchent tard, les toits seront mouillés le lendemain et ne sècheront de la journée.

Quand le ciel est rouge au soleil levant, un orage est à craindre. Quand les puces piquent, quand les mouches, dès le matin, jouent traîtreusement de l'aiguillon, il ne tardera pas à éclater. Le tonnerre qui gronde avant midi se fait entendre encore le lendemain.

En octobre, quand, après la pluie, des brouillards se forment et couronnent les hauteurs, ils amènent la neige. On dit aussi que le chat l'appelle, quand on le voit, à cette époque, allonger les pattes de derrière pour tirer en bas ses oreilles.

Firmament bien étoilé,
Changement de temps peu éloigné.

Si le temps se dispose à se mettre au beau ou à s'y maintenir, cette tendance est nettement indiquée par des signes nombreux.

Le soir, — le ciel est rouge au soleil couchant ;

un arc-en-ciel se montre quelquefois ; les poules rentrent de bonne heure au poulailler ; les corbeaux ne se décident qu'à regret à se taire ; les rainettes coassent ; les lézards d'eau (salamandres) rabâchent leur éternelle chanson ; les crapauds recherchent les sentiers abrupts ; les limaces traînent sur leur dos des brins d'herbe ; l'horizon est tout obscurci de fumée.

Le matin, — le ciel est blanc ; les brouillards descendent dans la vallée ; les oiseaux s'envoient, d'un arbre à l'autre, des saluts et des appels joyeux.

Dans le jour, — les chats vous regardent avec de tout petits yeux ; les ramiers se poursuivent en roucoulant et gagnent de préférence les montagnes ; les hirondelles s'élèvent à perte de vue dans l'air, en donnant la chasse à d'épaisses colonnes de moucherons ; les bêtes à bon Dieu sautillent de fleur en fleur ; l'araignée délaisse les coins sombres ; les borgnes frétillent gaîment dans l'herbe.

Une lueur éclatante comme un feu de forge empourpre-t-elle le ciel du côté du sud-est, — le bruit de l'eau courante et des cloches arrive-t-il distinct et grandissant de la direction du levant, — signes manifestes de beau temps. Le même présage peut être tiré de l'arc-en-ciel dont les piliers reposent tous les deux sur des hauteurs.

Heureux serait l'homme qui parviendrait à poser sous l'un de ces piliers un panier : il le relèverait rempli d'or. Ceci nous enseigne, sans doute, qu'il est bon d'avoir toujours sous la main un panier, une corbeille, ou mieux une hotte, comme les gens de Gérardmer. Si utile pourtant que soit ce conseil, le suivant vaut encore mieux :

Pèlerin, s'il fait beau,
Prends ton manteau ;
S'il pleut,
Prends-le si tu veux.

*
* *

Saint Valbert (le 2), que l'on appelle Golbert dans les Vosges, guérit de la goutte qui porte son nom, enlève les tumeurs et fait disparaître les enflures.

*
* *

Pour obtenir une bonne récolte de chanvre, on doit le semer le jour de l'Invention de la sainte Croix (le 3).

Dans quelques villages voisins de la Franche-Comté, il est d'usage, ce jour-là, de couper un certain nombre de baguettes de coudrier, en ayant

soin de les choisir aussi longues que possible. Après avoir tracé, sur chacune d'elles, une croix avec la pointe d'un couteau, et les avoir fait bénir à l'église, on les fiche en terre dans les champs ensemencés de chanvre, afin d'obtenir que cette plante croisse aussi haut qu'elles.

Si le chanvre est utile en toute maison, sa graine n'est guère moins indispensable. En mêlez-vous à la nourriture de vos poules, elles deviennent d'incomparables pondeuses ; avez-vous une vache qui ne prenne pas le veau, donnez-lui du chènevis à cœur joie, pendant deux ou trois matins, et elle fera son devoir.

Quand le cultivateur sème le chanvre, il doit prendre soin de monter sa culotte le plus haut possible, car, à la hauteur exacte où elle s'arrêtera, le chanvre qu'il met en terre arrivera.

Choisissez le jour de la sainte Croix pour transplanter vos arbustes, et ils prospèreront sans faute.

Voulez-vous boire une eau toujours saine, voulez-vous voir votre terre fertile, ne manquez jamais, le jour de l'Invention de la sainte Croix, de placer une petite croix de bois sur votre fontaine et sur votre fumier.

La croix est la plus puissante des sauvegardes. Vous disposez-vous à traire votre vache, prenez

soin de former une croix avec ses trayons en les tirant deux par deux. Si quelque sorcier a empoisonné votre lait, vous verrez de vos yeux, grâce à cette pratique sage, le poison monter en bouillonnant à la surface du lait et y prendre l'apparence d'une couche d'huile.

Voulez-vous forcer à rentrer dans sa ruche un essaim d'abeilles qui se prépare à l'abandonner pour toujours, jetez, en leur faisant aussi former la croix, deux poignées de terre dans la direction des déserteuses, et celles-ci regagneront aussitôt leur demeure.

Une personne que vous ne connaissez pas, ou qui vous inspire peu de confiance, vous offre-t-elle un fruit, un gâteau, un morceau de pain, gardez-vous d'y mettre la dent avant d'avoir fait le signe de la croix. S'il s'y trouve du poison, des vers ou quelque chose qui puisse vous nuire, vos yeux découvriront vite le danger, et vous pourrez facilement l'éviter.

Si l'on ne doit attendre que du bien de la croix dont on a volontairement reproduit le signe, il en est tout autrement quand, sans le vouloir, par pure inadvertance, deux objets que l'on met en place se trouvent tout à coup disposés en forme de croix. Deux couteaux, deux objets croisés, sont présage de malheur. Il en est de même si l'on est le premier à remarquer que le vent, ou

le pied d'un passant, ou le hasard, en superposant deux choses, deux brins de paille par exemple, en a fait une croix. C'est annonce de mort, le plus souvent, si pareil spectacle frappe nos yeux un vendredi.

Une relique d'un prix inestimable, pour détruire les charmes et les enchantements, est un morceau de la vraie Croix. Mais il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir se procurer pareille relique. Tel croit posséder un fragment du bois sur lequel fut cloué Notre-Sauveur, qui ne tient souvent qu'un copeau détaché du premier arbre venu. C'est alors que la foi fait vraiment des miracles, comme on le verra par le récit suivant.

« Une femme des environs de Ventron était ensorcelée et souffrait cruellement. En vain avait-elle eu recours aux médecins, aux arrêteurs de maux ; le sort qui pesait sur elle résistait à tous les remèdes et aux oraisons les plus puissantes. Elle désespérait déjà de sa guérison, quand un prêtre l'engagea à s'armer, pour combattre le démon, d'un morceau de la vraie Croix. Si elle pouvait tenir sur son cœur, ne fût-ce qu'une minute, la sainte relique, sa délivrance était certaine. Elle chercha, chercha, mais qui donc dans le pays possédait la moindre parcelle du bois sacré ? Personne. Un des parents de la malade, touché de voir la pauvre femme en si grande

affliction, dit que, dût-il aller au bout du monde, il trouverait le moyen de lui apporter soulagement. Il partit plein de confiance. L'homme marcha longtemps, longtemps; mais il avait beau frapper à toutes les portes, il n'arrivait point à mettre la main sur ce qu'il lui tardait tant de découvrir. Il n'est si beau dévoûment qui ne s'épuise. Un soir que, las et découragé, notre voyageur s'était assis sur une charrue, le sommeil s'empara brusquement de lui. La nuit porte conseil, dit-on, et ce fut vrai dans la circonstance. Quand, le lendemain, l'homme se réveilla, son parti était pris. Il ouvrit son couteau, fit une entaille à l'un des manches de la charrue sur laquelle il reposait, et en détacha un morceau tout au plus gros comme l'ongle de son petit doigt. — « Bois pour bois, se dit-il, celui-là en vaut « un autre. Nous verrons. » Cela fait, il reprit tranquillement le chemin de son village, où il rentra le soir du neuvième jour, en faisant bonne contenance. Il fut reçu à bras ouverts. L'ensorcelée, sans avoir le moindre soupçon de la fraude, baisa dévotement le morceau de bois qu'il lui présentait, et se l'appliqua sur la poitrine. Miracle ! le diable, haletant, écumant de rage, sort aussitôt du corps de la malheureuse, en lui jetant ces mots, dont elle n'arriva jamais à comprendre le sens : — « Si tu n'avais eu la foi,

« un million de charrues ne m'eussent pas fait « déguerpir. »

A défaut d'un morceau de la vraie Croix, ou de ce que l'on prend pour elle, il existe bien un autre moyen de déloger le diable du corps des possédés, l'exorcisme ; mais, outre que le prêtre seul peut en faire usage, il ne suffit pas d'avoir reçu les ordres pour forcer le Malin à battre en retraite, soit en vent, soit en feu, soit en fumée, il faut encore être en état de grâce.

« Au fond d'un village des Vosges, il y avait une fois une femme possédée du diable. L'un après l'autre, tous les prêtres du pays furent appelés pour la délivrer. Ils y perdirent leur latin. Le méchant esprit, par la bouche de sa victime, reprochait à chacun les fautes de sa vie passée ou les faiblesses de l'heure présente, et rendait ainsi vains les exorcismes. Il trouva pourtant, à la fin, son maître dans la personne d'un jeune abbé tout fraîchement revenu des ordres. Comme il voulait aussi l'éloigner, ainsi qu'il l'avait fait des autres, et lui criait : — « Ne te souvient-il « plus d'avoir, un jour, dérobé deux cerises ? » — « C'est vrai, répondit le jeune prêtre, mais « c'était dans le cas de nécessité ; je mourais de « soif, et, au pied de l'arbre sur lequel je cueillis « ces deux cerises, je déposai deux liards avant « de me retirer. »

Le jour de la sainte Croix, gardez-vous de chasser, sous peine de voir votre fusil éclater entre vos mains.

La résine que l'on retire des sapins le jour de l'Invention de la sainte Croix constitue un baume souverain pour la guérison de tous les maux.

*
* *

Saint Ives (le 19) est le patron des avocats. Le jour de sa fête, il faut se garder de prendre médecine.

*
* *

Le beurre fabriqué pendant les Rogations préserve de maladie les enfants auxquels on en fait manger. On l'emploie aussi, comme onguent, dans quelques familles, pour guérir les blessures et le mal de reins.

Qui sème le chanvre aux Rogations
Doit l'arracher à genouillons.

(Il sera si court qu'il faudra se mettre à genoux pour le cueillir.)

Faire la lessive aux Rogations, c'est mettre à la porte le maître de la maison.

Remarquez le temps qu'il fera aux Rogations : le premier jour vous indiquera le temps de la fenaison, le second jour celui de la moisson, et le troisième celui de la coupe des regains (var. : des vendanges).

L'année sera des plus mauvaises si ces trois jours de fête sont mouillés.

*
* *

Pour que les haricots donnent en abondance, il faut avoir soin de les semer un samedi de mai. Le moment le plus favorable de la journée est entre onze heures et midi. Les trois jours des Rogations sont également bons, mais le jour du mois incontestablement le meilleur est le 23, d'où l'on dit :

Qui sème haricots à la Saint-Didier
Les arrachera à poignée.

*
* *

Saint-Urbain (le 25)
Lè fiû i grain (la fleur au grain).

Saint Urbain est invoqué contre la gelée, mais on le dit capricieux, et il ne lui déplaît pas quel-

quefois, paraît-il, de faire le contraire de ce qu'on lui demande. On raconte qu'une certaine année, à Domptail, où sa fête est chômée, la population, irritée de ce que, ce jour-là même, il avait gelé le matin à pierre fendre, lui fit bien voir combien de telles plaisanteries étaient peu de son goût. La procession venait à peine de sortir de l'église, qu'un homme cria aux porteurs du saint : « *Lèvez-le hât, qu'é voïeusse los dégâts qu'é nos é fâts.* (Levez-le haut, qu'il voie les dégâts qu'il nous a faits.) » Ce fut comme un signal. Chacun voulut dire son mot, et, de fil en aiguille, on en vint aux injures. « Le vilain bougre, disait l'un, f.....-lui le nez dans les orties. » Un autre demandait qu'on le couchât dans quelque chose de plus gras et de fleurant plus fort. Il va sans dire que les porteurs ne se le faisaient point répéter deux fois, et que le saint rentra ce jour-là chez lui dans un piteux état.

Saint Urbain était tenu, autrefois, en grand honneur dans les Hautes-Vosges, et, pourtant, c'est à peine si l'on connaît aujourd'hui son nom. Il n'y a plus que les vieillards pour avoir encore sur les lèvres des invocations comme celles-ci :

Bienheureux saint Urbain,
Qui avez tous biens en main,
Mettez-les tous en sûreté.

Dieu les garde de la gelée
Et de la grêle courroucée,
Et d'accident infortuné.

(Saint-Nabord.)

Glorieux martyr saint Urbain,
Qui savez que Dieu tient nos blés en main,
Priez-le d'y mettre et la fleur et le grain,
De les garder de tous airs malsains,
Afin qu'ayant des biens abondamment
Nous puissions le servir plus saintement.

(Saint-Étienne.)

*
* *

Les gens de Gérardmer prétendent qu'il n'y a pas de beau temps à attendre avant que le sabbat du Valtin n'ait pris fin. Par sabbat, ils désignent irrévérencieusement la fête patronale de leurs voisins, laquelle a lieu le dimanche de la Pentecôte.

Le lundi de la Pentecôte, à Remireront et dans les villages voisins, il est d'usage, au retour de l'office du matin, de prendre le chemin de la montagne et d'aller dîner le plus loin et le plus haut possible, à l'ombre des grands arbres, sur le bord de quelque fraîche chute d'eau. Le hasard, plus intelligent ce jour-là que les autres jours de l'année, fait, presque toujours, que deux ou plu-

sieurs familles, souvent assez éloignées les unes des autres, mais trouvant grand plaisir à se voir réunies, arrivent, à la grande surprise de leurs plus jeunes membres, à se rencontrer un peu avant l'heure de midi. Chacun a apporté des provisions ; on les met en commun ; la moraine voisine fournit la table et les sièges, et l'on festine gaîment. C'est ce que l'on appelle faire *rochotte*. On fait aussi rochotte le lundi de Pâques, quand le temps est assez clément pour le permettre, mais c'est souvent, hélas ! plaisir défendu.

Avant la Révolution, le lundi de la Pentecôte attirait à Remiremont un grand concours de population. Les habitants de huit paroisses venaient en procession à l'église du chapitre, et, afin de se distinguer les unes des autres, chacune de ces paroisses avait pour insignes des branches d'arbres ou d'arbustes différents. Dommartin portait du genièvre, Saint-Amé du *mirguet* (lilas), Saint-Nabord du rosier sauvage, Saint-Étienne du cerisier, Vagney du sureau, Saulxures du saule, Rupt du chêne, Ramonchamp du sapin. Trois autres paroisses, qui ne prenaient part à la fête que tous les trois ans, se faisaient reconnaître, Raon-aux-Bois à des rameaux de genêt, Plombières et Bellefontaine — ne formant qu'un seul groupe — à des branches d'aubépine. Les habitants de la paroisse de Saint-Maurice n'étaient

pas tenus de se rendre en procession à Remiremont, mais ils étaient dans l'obligation d'envoyer ce jour, au chapitre, deux ballons de neige, ou, à défaut de ce tribut, deux bœufs entièrement blancs.

Les jeunes filles des six premières paroisses que nous venons de nommer faisaient leur entrée dans l'église en chantant une sorte de poésie locale appelée *Kyriolé* ou *Criaulé*, d'où le nom de « lundi des Criaulés » conservé dans le pays au lundi de la Pentecôte. Il y a quelques années, les vieilles grand'mères se plaisaient encore à chanter, dans les veillées d'hiver, ces étranges cantiques, dont il est difficile de retrouver autre chose, aujourd'hui, que d'informes lambeaux. La pièce suivante est la reproduction des kyriolés de la paroisse de Dommartin, — chaque paroisse avait les siens propres (1), — d'après une plaquette rarissime, imprimée en 1773, chez Cl. Nic. Emm. Laurent, à Remiremont :

Kyrié, sire saint Pierre,
Qui à Rome sied en chaire,
De céans êtes le patron,

(1) Les deux oraisons à saint Urbain citées plus haut faisaient partie des kyriolés des paroisses de Saint-Nabord et de Saint-Étienne. Ce sont peut-être les seuls fragments qu'il soit possible d'en retrouver aujourd'hui dans la mémoire du peuple.

A vous nous nous présentons :
Kyrié, chanter devons
Par bonne dévotion.

Kyrié, sire saint Romary,
Nous vous venons requérir
En la ville de votre nom,
Donnez-nous protection.
Kyrié, etc.

Kyrié, sire saint Amé,
Comme l'Écriture l'a nommé,
De saint Romary compagnon,
D'Austrasie jadis baron.
Kyrié, etc.

Kyrié, sire saint Martin,
Et saint Laurent le martyr,
Que bien servir nous devons,
Car ce sont nos bons patrons.
Kyrié, etc.

Kyrié, Vierge souveraine,
Le noble duc de Lorraine,
Gardez-nous de torsion,
Nous vous porterons bon nom.
Kyrié, etc.

Kyrié, madame l'abbesse,
Dieu vous mette en liesse,
Dame de Remiremont
Et de la religion.
Kyrié, etc.

Kyrié, doyenne (1) et sonrière (2),
La secrète (3) et l'aumônière (4),
Une bonne gouvernation
De cœur nous vous souhaitons.
Kyrié, etc.

Kyrié, dames chante-notes (5),
Et vous toutes, dames dévotes,
De noble extraction,
Vos grâces nous vous demandons.
Kyrié, etc.

Kyrié, pour vous Mesdames,
Qui n'êtes qu'un corps et qu'une âme,
Qui vivez en bonne union,
Comme le veut la religion.
Kyrié, etc.

Vos aumônes et vos charités,
Et autres œuvres de piété
Sont en admiration
Aux pays des environs.
Kyrié, etc.

Humblement nous vous prions,
Instamment nous vous demandons

(1) La doyenne suppléait l'abbesse et avait dans ses attributions particulières la surveillance intérieure du chapitre.
(2) Chanoinesse chargée de l'administration des biens et du contrôle des dépenses.
(3) Préposée à l'entretien et à la décoration de l'église.
(4) Distributrice des aumônes.
(5) Les quatre dames chantres.

Que nos pères du Saint-Mont
Aient part à vos oraisons.
Kyrié, etc.

Kyrié, pour nous quatre-chantres,
Dieu nous garde de malandre
Et de tribulation,
Et de pestilation.
Kyrié, etc.

A Dieu nous ferons nos prières
Pour le grand-prévôt (1) de saint Pierre,
Afin que sa gouvernation
Soit juste et sans lésion.
Kyrié, etc.

Tous les chanoines de céans,
Sénéchal (2) et lieutenant,
Les secrets leurs compagnons,
Gardez-les de torsion.
Kyrié, etc.

Nous prions pour le chancelier (3)
Et après pour le sonrier (4);
Seigneurs sont de bon renom,
Donnez-nous vos bénédictions.
Kyrié, etc.

(1) Le grand-maître de la police.
(2) Le chef militaire, sous l'autorité de l'abbesse.
(3) Le chef suprême de la justice.
(4) Aide du chancelier dans l'administration de la justice.

A tous seigneurs nous prions,
A tous officiers demandons
D'accorder à nos cantons
Leur noble protection.
Kyrié, etc.

Nous prions petits et grands,
Tous les saints qui sont céans,
Que Dieu nous donne confession,
Grâce et consolation.
Kyrié, etc.

Nous prions dévotement
Le vrai Dieu du firmament
De garder de trahison
La ville de Remiremont.
Kyrié, etc.

Nous prions d'un bon cœur
Pour les biens qui sont en fleur;
Que Dieu nous donne bonne moisson
Et de tous biens à foison.
Kyrié, etc.

Nous vous prions pour nos péchés
Avec un cœur humilié,
Afin que Dieu nous fasse pardon
Et nous en donne rémission.
Kyrié, etc.

Pour la paix nous devons prier,
Qu'il plaise à Dieu nous l'envoyer,

Et aux trépassés nous dirons :
Que Dieu leur fasse pardon !
Kyrié, etc.

Le clocher (1) et l'enfermière (2)
Nous mettrons en nos prières,
Et les coquerelles (3) y sont,
Ainsi finit la leçon.
Kyrié, chanter devons
Par bonne dévotion.

*
* *

A la Madeleine (le 27), on doit mettre, pour la première fois, le crochet au champ de pommes de terre. La pomme de terre dit au cultivateur : — « Sème-moi tôt, sème-moi tard, avant le mois de mai je ne me montrerai. »

*
* *

En avril nuée,
En mai rosée.

*
* *

Rosée et fraîcheur de mai
Donnent vin à la vigne et foin au pré.

(1) Sonneur de cloches.
(2) Infirmière.
(3) Ainsi se nommaient les femmes qui avaient la garde des dames chanoinesses, depuis l'extrême-onction jusqu'à leur enterrement.

*
* *

Les rosées d'avril et de mai
Rendent août et septembre gais.

*
* *

La rosée de mai, si l'on prend soin de s'en laver les mains, préserve des dartres ou les fait disparaître.

Si l'on a affaire à des dartres rebelles, il faut avoir recours à l'une ou à l'autre des conjurations ci-après :

a) — « Dartre vive, dartre farineuse, quelle dartre que tu puisses être, je te conjure et te commande de te réduire aussi menue, menue, qu'une pointe d'épine et de venir à rien du tout. » (RUPT-SUR-MOSELLE.)

b) — Il faut appeler avant midi, auprès de soi, l'arrêteur de maux, afin qu'il puisse commencer l'opération au premier coup de l'*Angelus*. L'opérateur, alors, crache trois fois sur le grand doigt de sa main droite, et trace avec ce doigt un cercle autour des dartres, en disant : « *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.* — *Requiescant in pace. Amen.* Par l'intercession de la passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je commande à ces dartres

qu'elles aient à décroître de la façon que la lune décroît. »

L'opérateur trace ensuite, toujours avec le même doigt, une croix en travers des dartres, puis une autre, une autre encore, une quatrième, une cinquième, en répétant chaque fois les paroles ci-dessus. Il ne peut quitter la maison où la conjuration a été faite que le lendemain, après un jour plein écoulé. Il est aussi de rigueur qu'il dise, avant son départ, cinq fois cinq *Pater* et cinq *Ave,* en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les animaux dartreux sont traités de la même manière.

(VAGNEY.)

*
* *

Année de hannetons, — année d'abondance.

*
* *

Que la floraison de l'aubépine ait lieu quand mai finit ou quand juin commence, elle est toujours suivie de près d'une recrudescence de froid.

Quand l'épine noire et la bruyère ont des fleurs en abondance, on peut s'attendre à avoir beaucoup de neige l'hiver suivant.

*
* *

Plus le rossignol chante en mai, plus on peut compter sur une récolte riche et belle.

*
* *

Qui a la fièvre au mois de mai,
Le reste de l'an est sain et gai.

*
* *

Frais avril et chaud mai
Amènent le grain au balai ;
Frais mai et chaud juin
Amènent pain et vin.

*
* *

Lorsque Mai sera chaud,
Septembre rira haut.

*
* *

Le mois de mai compte six jours fastes : le 1er, le 2, le 4, le 6, le 9 et le 14, — trois jours néfastes : le 10, le 17 et le 20.

VII

LE MOIS DE JUIN

La veille de la Trinité est le jour le plus favorable de l'année pour transplanter les choux. En choisissant ce moment, on peut être certain que non seulement les choux ne monteront pas, mais qu'ils prendront partout racine, fût-ce même sur un rocher.

Les endives que l'on sème le même jour, ou la veille de la Saint-Jean, sont de belle et prompte venue et ne montent pas non plus.

Le jour de la Trinité, si l'on en croit les gens du Thillot, les personnes qui sont en état de grâce peuvent, en se rendant au ballon de Servance, voir dans leur gloire, au soleil levant, les trois personnes de la Trinité.

Ailleurs, on se contente d'assurer que, du sommet des hautes montagnes des Vosges, tout le

monde peut, à cette heure, jouir de la vue de trois soleils.

Pleut-il à la Trinité, il pleut pendant six semaines. Mauvaise nouvelle pour le cultivateur ! Il peut se serrer le ventre et conserver le troisième lien sur son grenier. En d'autres termes, la récolte des blés sera certainement inférieure d'un tiers à celle des années où le temps est sec le même jour.

Malheur au montagnard qui braconne ce jour-là ! S'il lui arrive de tirer une pièce de gibier pendant la messe, il ne fera de mal qu'à lui-même et se blessera sûrement.

On invoque la sainte Trinité pour obtenir la guérison des maux d'yeux.

*
* *

Saint Quirin, appelé dans les Vosges saint Guérin (le 4), a pouvoir contre la rage et garde les troupeaux des maladies contagieuses. Le bétail et la volaille auxquels on donne du pain et du sel bénits à la messe dite en l'honneur de ce bienheureux ne manquent jamais de prospérer. Saint Guérin possède à Jeuxey, près d'Épinal, une chapelle où se rendent, le jour de sa fête, de nombreux pèlerins, pour réclamer sa protection en faveur des animaux malades.

Contre le feu des bestiaux, l'enflure du pis des vaches, les inflammations de toutes sortes, il existe un grand nombre d'oraisons et de conjurations puissantes. Telles sont les suivantes :

a) — † « Feu rouge †, feu blanc †, feu brillant †, qui que tu sois ou que tu puissses être, je te commande de prendre la fuite, de quitter cet animal et de t'en aller promptement pourrir en terre, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Répéter trois fois cette prière en faisant le tour de l'étable ou de l'écurie, et dire cinq *Pater* et cinq *Ave,* en mémoire de la passion et de la mort da Notre-Seigneur Jésus-Christ. (VAGNEY.)

b) — Après avoir trempé son doigt dans l'eau bénite, se signer et faire le tour de la bête en disant :

« Feu de la terre †, je t'arrête † ; je te commande de te dissoudre par la vertu de la croix †, de la passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ †. Par le mérite du bienheureux saint Guérin, confesseur-pontife, † que nos troupeaux soient gardés de la contagion et guéris de tout mal ! † » (VAGNEY.)

S'il s'agit du chancre des bêtes à laine, on le conjure ainsi :

« Chancre blanc, chancre noir, chancre rouge, chancre de toutes sortes, je te conjure de n'avoir non plus pouvoir sur ce troupeau que le diable

n'a sur le prêtre, quand il dit la sainte messe. »

Dire cinq *Pater* et cinq *Ave*. (VECOUX.)

Diverses autres maladies peuvent être *barrées* de la manière qui suit :

« Mal, entre en terre si profondément que tu ne puisses porter préjudice ni à bêtes ni à gens. †. †. *Sarré... Barré...* Mal, si tu es dans le corps, sors du corps ; si tu es dans la chair, sors de la chair ; si tu es dans les os, sors des os ; si tu es dans la moelle, sors de la moelle ; si tu es dans le cuir, sors du cuir ; si tu es dans le poil, sors du poil. Au nom du Père †, mal, je te barre... que Dieu te guérisse ! »

Dire cinq *Pater* et cinq *Ave*, en l'honneur du bon Dieu, de la bonne Vierge, des bienheureux saints Guérin, Antoine de Padoue et Éloi.

La même formule peut être aussi employée utilement pour *barrer* les maladies qui s'abattent sur l'homme, mais alors il faut modifier ainsi la fin de la première phrase : « Que tu ne puisses porter préjudice ni à gens ni à bêtes. »

(ROCHESSON.)

*
* *

Semez vos haricots en avril ou en mai, ceux que vous sèmerez à la Saint-Claude (le 7) rattraperont les autres, ou, si vous l'aimez mieux, arriveront aussitôt qu'eux à maturité.

Il n'en est pas de même de ceux que l'on sème à la Saint-Médard (le 8) : ceux-là fleurissent seulement, ils ne rapportent pas de fruits.

Dans la randonnée suivante, très en faveur auprès des enfants de Bussang, saint Claude se trouve doté d'un attribut qui peut passer pour irrévérencieux, si l'on ne veut y voir tout simplement une allusion à sa mître abbatiale :

Cornes de saint Claude !
Cornes de bœuf ! Cornes de vache !
La vache donne le lait ;
Le lait fait la crème ;
La crème fait le beurre ;
Le beurre fait la soupe ;
La soupe nourrit l'homme ;
L'homme nourrit la femme ;
La femme nourrit les enfants.
Les enfants, quand ils sont grands,
Vont travailler dans les champs,
Avec un petit pot de *camp* (1)
Empli d'or et d'argent.

* *
* *

S'il pleut à la Saint-Médard, la pluie tombe quarante jours sans s'arrêter ; s'il pleut à la Saint-Barnabé, c'est encore pis.

(1) Pot de métal dans lequel les montagnards emportent leur nourriture aux champs.

A la Saint-Médard, il faut se garder de se faire tirer du sang.

*
* *

Le jour de la Fête-Dieu, il est d'usage d'asseoir les petits enfants sur les reposoirs, pour les rendre agiles et vigoureux et hâter l'heure où ils marcheront seuls.

Si les mais de la Fête-Dieu, c'est-à-dire les branches vertes dont on décore la façade des maisons devant lesquelles passe la procession, se fanent et sèchent vite, le foin sèchera facilement ; si les mais pourrissent, la fenaison ne se passera pas sans pluie, et les foins seront de mauvaise qualité.

A la Fête-Dieu, on pose des couronnes bénites sur les ruches, en vue de préserver les abeilles de maladie et d'accident.

On ne doit pas ramer les haricots pendant l'octave de la Fête-Dieu, parce qu'ils refuseraient de grimper le long de la rame.

*
* *

A la Saint-Barnabé (le 11),
Le plus long jour de l'année.

Saint Barnabé est invoqué contre l'orage.

A la Saint-Barnabé,
On sème les navets.

Le cultivateur qui ne profite pas de ce jour ou de celui de la Saint-Jean pour les semer ne peut s'en prendre qu'à lui seul s'il perd son temps, sa peine et sa semence.

Pour avoir de beaux navets, le semeur doit, avant de commencer son travail, se serrer la tête avec les deux mains, et dire : « Dieu veuille que les navets que je sème deviennent aussi gros que ma tête ! »

Blés fleuris à la Saint-Barnabé,
Signe d'abondance et de qualité.

***

Pour se préserver de la fièvre, il suffit de manger la première fleur de froment que l'on aperçoit.

***

Saint Antoine de Padoue (le 13) fait retrouver les objets perdus. Dès que l'on constate la perte d'un objet, il faut se hâter de réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur de ce saint, et, si l'on joint à cette dévotion la promesse d'une neu-

vaine, surtout celle d'une offrande, on a les plus grandes chances de se voir promptement exaucé.

*
* *

A la Saint-Basile (le 14), il faut éviter de se purger.

*
* *

S'il pleut le jour de Saint-Gervais (le 19),
C'est pour les blés signe mauvais,
Car d'iceux la troisième partie
Est ordinairement pourrie.

Saint-Gervais, quand il est beau,
Tire Saint-Médard de l'eau.

(Le temps se refait complètement et passe au beau fixe.)

*
* *

S'il tonne souvent en juin, belle récolte assurée, mais sur les bêtes à quatre pieds, grande mortalité.

*
* *

Les sorciers n'ont qu'un seul jour dans l'année, et dans ce jour qu'une heure unique, pour

découvrir et cueillir les herbes propres aux maléfices : ce jour est la veille de la Saint-Jean, et cette heure celle de l'Angelus de midi. Aussi dit-on dans nombre de villages que, ce jour-là, on ne devrait pas sonner les cloches au milieu de la journée.

Les sorciers, c'est la grande misère, le fléau redouté entre tous. L'espèce n'en diminue point, la graine en pousse partout, et, ce qu'il y a de pis, elle est malaisée à reconnaître. Charmeurs et enchanteurs vous donnent la berlue, ils vous égarent à dix pas de votre maison, vous font prendre une paille pour une poutre, des feuilles sèches pour de l'or, et leurs faces de mécréants pour des figures de petits saints. Ces gens-là vont à l'école du diable et en ont toutes les malices. D'un regard de leurs yeux, d'un souffle de leur bouche, d'un geste de leur main, d'un mot, ils peuvent dessécher la moelle des os, enfoncer mille aiguillons dans vos chairs, empoisonner vos étables, détruire vos récoltes, semer la ruine et la désolation autour de vous. Avec leurs herbes, leurs drogues, leurs oraisons, ils sont capables de faire de vous ce qu'ils veulent. Dans leurs miroirs maudits, ils forcent à apparaître les morts et les vivants. Rien ne leur résiste. Vous les croyez loin, ils sont près de vous ; — vous voulez les fuir, ils s'attachent à vos pas, visibles ou invi-

sibles, selon qu'il leur plaît de vous tourmenter davantage, d'égarer vos soupçons, de déjouer vos recherches.

Une bonne précaution, c'est de ne jamais parler d'eux sans nécessité, et, si vous vous en occupez, de commencer toujours par désigner le jour de la semaine où vous êtes : de cette façon, ils ne vous entendront pas. Comme ils se glissent partout, et que l'on ne sait jamais au juste, même entre connaissances, à qui l'on a affaire, si quelque personne vous tape sur le bras, tapez-lui sur l'épaule ; si elle vous frappe sur l'épaule, frappez-lui sur la tête, toujours plus haut qu'elle ne le fait elle-même. C'est une mesure de prudence que l'on ne saurait trop recommander.

Ne laissez jamais traîner ni rognures d'ongles ni cheveux. Il faut les brûler, pour empêcher les sorciers de s'en servir contre vous. Quelques rognures d'ongles jetées dans un breuvage donnent l'ivresse ; si la dose est forte, elles amènent la folie (1). Dans la main de l'un de ces misérables, qui sait tout le mal qu'elles peuvent faire ? Pour les cheveux, c'est pis encore. C'est avec des cheveux que se forment les liens magiques qui,

(1) Il est de croyance générale que toute personne qui se rogne les ongles avec les dents ne peut manquer de perdre la raison sans tarder.

plus solides que l'acier, enchaînent les volontés les plus fortes et mettent à la discrétion de l'homme qu'elle n'aime pas, qu'elle abhorre peut-être, la jeune fille innocente et craintive.

Aucun homme ne naît sorcier, tout homme peut le devenir en faisant un pacte avec le diable. Les secrets de la sorcellerie sont renfermés dans un livre appelé *grimoire*. Quiconque possède un exemplaire de ce livre peut y lire le passé, le présent et l'avenir de tout être vivant, et y apprendre la manière de jeter des sorts, d'évoquer les esprits.

Chaque semaine, à jour variable, mais de préférence le vendredi soir, les sorciers se rendent au *sabbat*, c'est-à-dire à une réunion nocturne où leur Maître les convoque, pour leur donner ses instructions et ses commandements. Le sabbat a lieu tantôt au fond des bois, tantôt sur le flanc dénudé d'une montagne ou dans l'ombre de quelque carrefour. Si l'on ne peut connaître tou ce qui s'y passe, plusieurs personnes, du moins, en ont vu d'assez près quelques scènes pour savoir à quoi s'en tenir sur les horribles profanations qui s'y accomplissent.

« Il n'y a pas très longtemps, un homme de Vecoux — il vit encore et a toujours bon pied bon œil — revenait un soir de la veillée, lorsqu'en passant sur la lisière de la forêt de Châtillon,

il aperçut, sous bois, à quelques pas devant lui, une bande de sorciers faisant le sabbat. Trois hommes, hauts de six pieds et quelque chose davantage, se tenaient au milieu de l'assemblée et paraissaient en être les chefs. L'un d'eux, qui avait l'air de prêcher, était tout de rouge habillé ; les deux autres avaient, celui de droite, un habit vert, celui de gauche, des vêtements entièrement noirs. Quant aux autres sorciers, ils avaient pris toutes les formes d'animaux imaginables. Notre montagnard eut grand peur, et joua des jambes pour se mettre hors de péril. Il y réussit, ayant eu la bonne fortune rare de n'avoir pas été remarqué. »

« Un autre témoin, qui, celui-là, n'existe sans doute plus, eut une aventure à peu près semblable, dans la même forêt de Châtillon, mais il n'en sortit pas à si bon marché. Un bruit quelconque décéla sa présence, et il fut traîné au beau milieu du sabbat par plusieurs paires de bras qui le secouaient rude. — « Holà ! lui cria-t-on, tu seras des nôtres, ou tu ne sortiras d'ici. » — Et un affreux démon, tout noir, tout velu, lui présenta le pacte infernal, le pacte au pied duquel tous les sorciers mettent leur nom, en l'invitant à le signer avec son sang. Pour sûr, il eût voulu dire non, cent fois non, mais il n'osa. Le voilà donc de prendre le parchemin d'une main, la plume de

l'autre, et de se piquer le bras au bon endroit. Par bonheur, il ne savait point écrire, n'ayant jamais été à l'école, et, pour toute signature, il dut se contenter de faire une croix. Patatras ! Tout aussitôt, vous eussiez vu diablotins s'enfoncer en terre, sorciers et sorcières enfourcher leurs manches à balais, et, vole ! vole ! vole ! disparaître comme fumée chassée par le vent. Mais jugez de l'embarras du pauvre homme, quand, resté seul au milieu de la forêt tout empuantie d'une odeur abominable, il se retrouva à califourchon sur la branche la plus élevée d'un chêne qui dépassait de la tête tous les sapins d'alentour. Avant de mettre pied à terre, il faillit vingt fois se rompre le cou.

Des œuvres de honte et de malédiction qui se commettent au sabbat, il n'est séant de parler.

Tout y est permis, si ce n'est de bien faire et surtout de prononcer le mot « saint » ou le nom de « Dieu ». Qui dit sabbat dit ripaille et orgie. Dans chaque coin sombre se dresse une table copieusement servie, mais il est une chose pourtant que l'on n'y voit figurer jamais, c'est le sel. Le sel fait horreur au diable et à ses servants.

Les sorciers et les sorcières n'ont besoin d'argent, ni de celliers, ni de tonneaux, pour avoir du vin à volonté : du premier arbre venu dans

lequel ils enfoncent un couteau, ils font jaillir toutes les liqueurs qu'il leur plaît de demander, du vin rouge, du vin blanc, du vin gris, des vins de tous les pays.

Quand un sorcier veut se rendre au sabbat, il doit s'oindre le corps d'une certaine graisse dont le diable lui a enseigné la préparation.

« Une femme de Vagney se rendait au sabbat depuis sept ans, à l'insu de son mari, lorsque celui-ci, ayant fini par remarquer qu'elle le quittait souvent la nuit, fut pris d'un mauvais soupçon et s'avisa de la surveiller. Une nuit donc qu'elle venait de descendre du lit avec précaution, il ne lui laissa, pour se lever à son tour, que le temps d'entrer dans une pièce voisine. Quelle ne fut pas sa surprise, dès qu'il eut appliqué l'œil au trou de la serrure, de voir sa femme sortir d'une cachette pratiquée au fond de la cheminée certain pot de faïence et en tirer une sorte d'onguent dont elle s'empressa, après avoir laissé tomber sa chemise, de se frotter le corps à sept places différentes. Cela fait, elle ouvrit sans bruit une porte et n'eut pas plus tôt dit ces mots : « Par-dessus « haies et buissons », qu'elle s'éleva dans l'air et disparut. — « Par ma foi ! — pensa le mari cu- « rieux, — je serais un grand maladroit de ne la « point suivre, quand la chose est si facile. » Et, à son tour, il s'oignit le corps, comme il venait

de le voir faire ; mais, quand il voulut prononcer les paroles magiques, ne lui échappa-t-il pas de dire : « Par dedans haies et buissons ! » Pauvre de lui ! S'il arriva, comme il en avait le vouloir, à rejoindre sa femme, ce ne fut qu'après avoir laissé à toutes les épines de la route des lambeaux de sa chair. Quand il tomba au milieu du sabbat, son corps n'était qu'une plaie, et le sang qui ruisselait sur son visage l'aveuglait si bien qu'il ne lui fut possible de reconnaître personne, pas même celle qu'il cherchait. »

Ce n'est pas seulement pour se rendre au sabbat que les sorciers sortent la nuit en cachette, c'est la nuit aussi que les jeteurs de sorts choisissent pour accomplir leurs méfaits. Transformés en animaux, en lièvres, en loups, ils battent les bois, glissent le long des sentiers déserts, rôdent autour des villages, cherchent à pénétrer dans les étables et les habitations. Malheur à qui se trouve sur leur passage, ou les guette, ou contrarie leurs projets !

Une chose considérée de tout temps comme fâcheuse est de voir un lièvre après le coucher du soleil : faux ou véritable, sorcier ou bête, le lièvre qui se montre à cette heure annonce presque toujours un malheur. Il est tel pourtant de ces animaux qui se borne à faire la nique au chasseur, mais comment ne pas se fâcher contre un pareil

effronté, et, si l'on se fâche, comment répondre de ce qui peut suivre ? Ni chiens ni armes n'effraient le diabolique animal. Tranquillement assis, il fait sa toilette pendant qu'on le vise, et n'éternue pas même quand le fusil du chasseur crache du plomb autour de lui. Il est presque sans exemple que l'on ait atteint l'un de ces garnements ; encore faut-il pour cela des circonstances toutes particulières.

« Il y a quelques années, au pied du mont des Fourches, un lièvre de grande taille venait chaque soir prendre le frais. On lui donna la chasse pendant tout un mois sans le moindre succès. Un chasseur eut alors l'idée d'ajouter à la charge de plomb quelques menues boulettes de pain bénit. Cette fois le lièvre faillit rester sur le carreau ; il fut grièvement blessé. Horreur ! en s'enfuyant il poussait des cris et des jurons humains. On apprit plus tard qu'il n'était autre qu'une femme, ou plutôt une misérable sorcière d'un village voisin, qui avait le pouvoir de prendre la forme de tel animal qu'elle voulait. »

Ce n'est pas tout d'être sorcière, de savoir charmer les armes à feu, il n'est charme qui tienne contre certaines bénédictions.

Pareille surprise advint à un chasseur de Travexin, sans que l'on dise pourtant si celui-là fit usage de pain bénit.

« Un jour, il tire un lièvre et lui coupe à demi une patte de derrière. L'animal se sauve quand même, et se jette, tout affolé, dans une maison dont la porte se trouve ouverte. Aussitôt des cris d'enfant se font entendre, et le chasseur distingue ces mots : « Père, père, accours vite! notre pauvre mère a la jambe cassée. »

Ce que l'on appelle les *loups-garous,* ce sont des sorciers et des sorcières qui se changent en loups. La nuit, ils jettent l'épouvante dans les troupeaux et s'emparent des plus belles têtes de bétail, sans compter mille autres larcins et cruautés abominables. Leur peau est à l'épreuve de la balle, à moins que celle-ci n'ait été bénite dans la chapelle de Saint-Hubert, ou que le tireur ne porte sur lui, sans le savoir, un trèfle à quatre feuilles.

Le changement d'homme en loup s'opère communément à l'aide d'une ceinture magique.

« Dans un village des Vosges, il y avait une fois un homme qui possédait l'une de ces ceintures et ne craignait pas d'en faire usage.

Certain soir, des jeunes gens, en revenant de la veillée, virent un loup sortir d'un moulin avec un sac de farine en travers dans la gueule. A la bande de cuir rouge et jaune qui ceignait les flancs du voleur, il n'était pas malaisé de deviner qu'il n'était loup qu'en apparence. Les jeunes gens ne

s'y trompèrent pas. Comme ils étaient en nombre et avaient le cœur à la bonne place, ils n'hésitèrent pas à lui donner la chasse. La poursuite fut chaude et d'assez longue durée. Enfin, une maison s'ouvre devant eux, le loup s'y précipite, les chasseurs l'y suivent de près. Un pas de plus et ils le tiennent, pensent-ils... Point ! la maison est vide, ils n'y trouvent pas plus de loup que de chrétien, mais il y a, sur la table, un sac de farine qu'ils viennent de voir passer et une ceinture qu'ils reconnaissent aussi. Cette ceinture, chacun veut la toucher ; on se la passe de main en main, on l'examine sur toutes les coutures, et, finalement, on décide de tirer à la courte-paille pour savoir qui en fera l'essai. Si, comme on peut le craindre, celui qui s'en entourera les reins tourne en loup, ses compagnons sont assez forts pour la lui arracher, avant que mal ne lui advienne. Le sort tombe sur le plus jeune. Le gars n'a point froid aux yeux et se soumet bravement à l'épreuve, mais à peine a-t-il bouclé la ceinture maudite, que, bête devenu, il saute par la fenêtre et disparaît avant que ses amis aient eu le temps de chercher à le retenir. Pendant sept ans, sept ans entiers, il rôda autour du village, horrible à voir, plus horrible à entendre, sans que ni prières, ni messes, ni conjurations, fussent assez puissantes pour lui rendre sa forme première. Au

bout de la septième année, la ceinture, complètement pourrie, tomba d'elle-même à terre, et tout aussitôt le malheureux redevint homme comme devant. »

A en juger par le récit suivant, qui est très populaire à Le Puid, les sorciers n'ont pas seulement le pouvoir de se changer en animaux, ils peuvent aussi en faire prendre la forme aux gens qu'ils persécutent.

« Deux domestiques étaient en condition dans la même ferme. Ils se partageaient sans tricherie la besogne, mangeaient à la table des maîtres, dormaient tous les deux dans le même lit. Or, il arriva que l'un de ces hommes se prit à dépérir subitement et devint, en quelques semaines, sec comme un clou. Son camarade, au contraire, était gros, gras, joufflu, prospérait, avait de la santé à revendre.

— Comment se fait-il, dit un jour ce dernier, que, travaillant l'un comme l'autre, nourris de même façon, nous nous ressemblions si peu, toi si maigre, moi si gras ?

— Oh ! répondit le malheureux, il y a, pour sûr, là-dessous quelque diablerie. Je me défie de la maîtresse ; sa manière de me regarder me fait peur. Chaque matin, quand je me réveille, je me sens le corps brisé. Qui sait si ce n'est pas elle qui me tourmente la nuit ?

— Drôle d'idée, fit l'autre; tout de même il faut en avoir le cœur net, je veillerai.

Il tint parole et ne fut pas peu surpris, la nuit suivante, de voir la maîtresse du logis ouvrir un petit coffre, en retirer un mors et s'avancer avec précaution vers le lit dans lequel il était couché avec son camarade. Celui-ci, qui était tout au bord du lit, — c'était sa place accoutumée, — dormait, depuis longtemps déjà, à poings fermés. La femme, en un tour de main, lui passe le mors dans la bouche, et hop! voilà le pauvret changé en cheval. Au même moment la porte s'ouvre, la sorcière saute sur sa monture, et hop! hop! au triple galop, les voilà partis! Ils ne rentrent que peu avant le jour.

— C'est bien, pensa le veilleur, je prendrai ce soir la place de mon ami, et rira bien qui rira le dernier.

Les choses se passèrent ainsi qu'il l'avait prévu. A la même heure que la veille, la sorcière s'approcha du lit des deux jeunes gens, portant son mors magique.

— Ce soir, ma belle, c'est à toi qu'on le mettra, s'écria, en le lui arrachant des mains et en exécutant prestement sa menace, notre gaillard, qui se tenait sur ses gardes.

Aussitôt la sorcière devient une superbe jument. Le jeune homme monte sur elle et lui

ordonne de le promener pendant toute la nuit, comme elle avait l'habitude de se faire promener elle-même.

A la pointe du jour, il l'arrête à la porte d'un maréchal-ferrant, la fait ferrer et la conduit à l'écurie de son maître. Je vous laisse à penser si le bonhomme fut surpris d'entendre son valet l'appeler pour lui faire voir une bête magnifique, dont il venait, disait-il, de faire l'acquisition. Sans prendre même le temps de passer sa culotte, il accourt sur le seuil de l'écurie et s'extasie devant la beauté de l'animal.

— Comment t'es-tu procuré une pareille bête ?

— Je vous l'apprendrai plus tard, mais allez d'abord vous recoucher, vous risquez de prendre froid.

Dès qu'il voit son maître tourner les talons, le jeune homme enlève le mors à la jument. Avec le mors le charme tombe, et la jument redevient femme, mais sans perdre toutefois les fers qu'elle porte aux pieds et aux mains.

— Où donc es-tu ? s'écriait, déjà tout surpris de ne pas retrouver sa moitié au fond du lit, où il croyait l'avoir laissée, le maître de la maison.

— Me voici, me voici, répond la sorcière en se hâtant de rentrer, et, comme elle s'apprête à

enjamber le corps de son mari, elle laisse voir les fers à cheval.

L'explication fut orageuse, mais de courte durée, grâce à l'arrivée des deux domestiques, qui eurent tôt fait d'amener leur maîtresse à confesser la vérité. C'en était trop! Saisi d'horreur, le maître saute sur le fusil suspendu près de son lit et, sans sourciller, étend sa femme roide morte sur la place. »

Les sorciers peuvent, à leur gré, faire de l'homme le plus sain et le plus vigoureux un infirme que le moindre souffle jette à terre. Avec des mots magiques et trois clous de cercueil qu'ils déposent au fond de la fontaine où il puise son eau, ils le font sécher sur pied, lui et sa famille. A mesure que les clous se couvrent de rouille, les malheureux sentent croître leurs souffrances. Bientôt, elles finissent par devenir intolérables. Comment conjurer le mal? Enlever celui qu'ils ont fait eux-mêmes coûte, d'ordinaire, peu de peine aux sorciers, mais déraciner, arracher le mal qu'ont semé les autres, est plus difficile. Voilà pourquoi les bons *arrêteurs de maux* sont rares, et pourquoi l'on voit les plus habiles échouer souvent dans les cures qu'ils entreprennent. Il est vrai que leurs conseils ne sont pas toujours suivis, que les malades n'exécutent pas toujours ponctuellement leurs

prescriptions, et que beaucoup de gens, en cas d'insuccès, ne peuvent ainsi s'en prendre qu'à eux-mêmes.

On reconnaît qu'un sorcier a fait tort à une étable, quand deux vaches, deux bêtes quelconques, s'y trouvent attachées l'une et l'autre avec le même lien. Les sorts de l'espèce sont jetés sous l'invocation de *Mahoma*, *Pélica* et *Lucifer*.

Les sorciers emploient, pour traire les vaches et écrémer le lait d'autrui, le procédé auquel ils ont recours pour avoir du vin en quelque lieu qu'ils le désirent. Ils se contentent, en prononçant certaines paroles magiques, de planter un couteau dans une porte, une poutre, un arbre, n'importe quoi, et aussitôt le lait et la crême jaillissent à leur commandement.

« Il y avait, je ne sais où, je ne sais quand, — raconte-t-on à Ventron, — un jeune soldat auquel on disait « Joseph ». En parlant de choses et d'autres avec ses camarades, et surtout de son village dont il était loin, très-loin, il vint à dire un jour : — Je voudrais bien avoir du lait de notre Djensotte (c'était le nom de la vache de ses parents). Un de ses camarades, qui passait pour être un peu sorcier, l'ouït et lui répondit : — C'est bien facile ; si tu le veux, je trairai ta vache sans sortir d'ici. — La traire, sans sortir d'ici? fit l'autre tout surpris, et comment t'y

prendras-tu ? — Tu vas le voir, mais, d'abord, réponds à mes questions : Où demeurent tes parents ? de quelle grosseur est votre vache ? de quel poil est-elle, et comment est-elle tournée dans l'étable ?

Joseph n'eut pas de peine à lui donner ces renseignements.

— C'est bien, ça suffit, tu vas être satisfait tout à l'heure.

Et, là-dessus, il prend un couteau, l'enfonce dans une porte, le recouvre d'un torchon et marmotte tout bas les paroles voulues. L'attente fut courte. A peine eut-il fermé la bouche que le lait se mit à couler de dessous le torchon, de la même manière que s'il fût sorti du pis d'une vache. Joseph n'eut qu'à le recueillir dans son écuelle, et c'est ainsi qu'il put boire, une fois encore, du lait de la Djensotte, tout son saoul. »

Quelquefois les sorciers opèrent un peu différemment ; ils prennent une fourche, le premier outil à dents venu, et maniant les pointes de cet instrument, comme ils le feraient des pis d'une vache, ils en font jaillir de beau lait écumant à l'odeur et au goût de noisette.

Si les sorciers veulent du beurre, ils n'ont pas besoin de se donner la peine de le faire.

« Un jour, deux jeunes gens de Rupt étaient entrés, pour voir les filles, dans une ferme : ils n'y trouvent personne, la maison est vide ; mais

ne voilà-t-il pas qu'ils aperçoivent et entendent, au beau milieu de la cuisine, une baratte dont le bâton est coiffé d'un large chapeau de femme, et qui est en train de faire du beurre toute seule!

Ils courent encore! »

Les sorciers s'attaquent aussi aux biens de la terre ; ils connaissent le secret de déchaîner les vents, d'assembler les nuages, de faire éclater les orages, de former la grêle.

« Deux femmes, — raconte-t-on à Rupt, — travaillaient un jour aux champs de Broche-le-Prêtre, quand elles furent surprises par un orage. Ce fut un véritable déluge et qui dura longtemps. Le ciel ne commença pas plus tôt à redevenir bleu qu'elles virent une nuée épaisse descendre à terre, tout près d'elles, et du milieu de cette nuée sortit une fermière des environs qu'elles reconnurent parfaitement. »

« Un homme du même village se trouvait dans l'un des champs situés au-dessus des Meix, quand une averse le força à chercher un refuge sous un buisson voisin. Presque aussitôt, vinrent à passer près de lui deux étrangers de mauvaise mine. — Nous avons manqué notre coup, disait l'un, la récolte n'est pas perdue. — Ce que nous n'avons pu faire aujourd'hui, nous le ferons demain, répondit l'autre. — Et le lendemain, en effet, il éclata un orage tel que tous les biens de

la terre, à plus d'une lieue à la ronde, furent complètement détruits. »

Mais c'est assez parler de cette engeance détestable; revenons au mois de juin et à ses dates mémorables.

*
* *

La veille de la Saint-Jean, pendant que midi sonne, il faut aller *réveiller* le laurier (le secouer).

Le soir de ce même jour, il est d'usage de faire, sur les montagnes, des feux de joie. Ces feux assurent, dit-on, la conservation des biens de la terre et la réussite des fruits. Coups de feu, chants et danses autour des bûchers, le cérémonial est le même partout.

Il y a quelques années, les gens de Bussang, qui, ce soir-là, négligeaient de remiser soigneusement leurs bancs, échelles, voitures et autres meubles ou ustensiles, se préparaient peine et souci pour le lendemain. Les jeunes gens, au retour des feux, faisaient, en effet, main basse sur tout ce qui n'était pas en lieu sûr et se trouvait à leur portée. Les objets ainsi recueillis étaient traînés ou roulés sur la place de l'église. Si le tas ne grossissait pas assez vite au gré de leur impatience, les écervelés décrochaient impitoyablement volets, persiennes, enseignes de boutiques. Dans les premières heures de la matinée avait lieu

l'encan de la Saint-Jean, — c'est le nom qu'ils donnaient à une sorte de vente pour rire dont leur récolte faisait l'objet. Chaque Bussenet lésé venait, bien entendu, réclamer son bien, et, comme plus d'un article était détérioré, les invectives et les explosions de colère n'étaient pas rares. Souvent aussi deux commères se disputaient le même meuble, chacune le reconnaissant pour sien, de bonne foi. C'étaient alors des cris, des huées, des applaudissements. Si les hommes venaient à se mettre de la partie, ce qui arrivait parfois, la fête était complète ; les amateurs pouvaient alors se donner le spectacle d'une lutte homérique dont l'enjeu était ou une chaise dépaillée, ou simplement un baquet de lieux d'aisance.

*
* *

S'il pleut à sa fête, saint Jean noie les noisettes ; — à la sienne, s'il fait beau, saint Pierre les rachète.

Si les noisettes pourrissent, les moucherons crèvent et le nombre des bâtards n'augmente pas ; c'est autant de gagné : de petit mal sort grand bien.

Année de noisettes,
Année de fillettes.

La rosée du matin de la Saint-Jean dont on se

lave le visage fait disparaître les taches de rousseur, efface les rides et conserve le teint frais.

Les feuilles de noyer cueillies avant le lever du soleil, ce jour-là, protègent les habitations où on les conserve contre le feu du ciel.

On invoque saint Jean pour la guérison des maux d'yeux et des furoncles.

Pour combattre les maladies de la vue, on vante surtout l'efficacité des conjurations suivantes :

a) — Monsieur saint Jean, passant par ici, trouva trois vierges en son chemin ; il leur dit : « Que faites-vous là ? — Nous guérissons de la maille. — Oh ! guérissez, vierges, guérissez l'œil de N... *(le désigner par ses nom et prénoms et faire le signe de la croix en lui soufflant dans l'œil)*. Maille, feu grief, que tu sois ongle, migraine, araignée, je te commande de n'avoir non plus de puissance sur cet œil que n'eurent les Juifs, le jour de Pâques, sur le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Faire encore le signe de la croix, souffler aussi dans l'œil de la personne malade et lui ordonner de dire trois *Pater* et trois *Ave*. (Vecoux.)

b) — † « Au nom de Dieu et de la sainte Vierge †, si c'est une tache, que Dieu la détache † ; si c'est le dragon, que Dieu le conjure † ; si c'est une fleur, que Dieu l'abolisse † ; si elle est longue, que Dieu l'approfondisse † ! »

Dire, pendant trois mois consécutifs, avant le

lever du soleil, cinq *Pater* et cinq *Ave* à l'intention des cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et neuf *Pater* et neuf *Ave* en mémoire de sa mort. (LE VALTIN.)

c) — † « Je ne ferai rien qui ne soit à faire, s'il plaît à Dieu. Au nom de Dieu et de la sainte Vierge, si c'est l'ongle, que Dieu le *décombre;* si c'est le dragon, que Dieu le confonde ; si c'est le vent, que Dieu le commande ! »

Répéter cette prière trois fois chaque jour, jusqu'à complète guérison, et s'abstenir pendant tout ce temps d'oignons, de choux, de pois et de vin. (VAGNEY.)

d) — « Fleur, si tu es blanche, que tu *déblanches !* — Fleur, si tu es rouge, que tu *dérouges !* — Fleur, si tu es bleue, que tu sortes de dedans ces yeux, au nom de la bienheureuse sainte Claire et des trois personnes de la sainte Trinité ! »

Souffler trois fois dans les yeux du malade à chaque adjuration et dire cinq *Pater* et cinq *Ave,* en l'honneur de la sainte Trinité et de la bienheureuse sainte Claire. (PLAINFAING.)

e) — « Aubépine, Dieu te bénit par-dessus toute fleur et racine. Au nom de Dieu, fleur, je te commande, si tu es blanche, que tu *déblanches;* si tu es rouge, que tu *dérouges.* Les trois personnes de la sainte Trinité te commandent de t'en aller. »

Dire cinq *Pater* et cinq *Ave* à l'intention des trois personnes de la sainte Trinité.

(BAN-SUR-MEURTHE.)

f) — « Dragon rouge, dragon bleu, dragon blanc, dragon volant *(var : violent)*, de quelle espèce que tu sois, je te somme, je te conjure d'aller dans l'œil du plus gros crapaud que tu pourras trouver. »

Ouvrir l'œil du malade et souffler dedans, à trois reprises, en disant : « Dragon, va-t'en comme le vent ! » (LE VALTIN.)

Saint Jean est le gardien et le défenseur des troupeaux.

Avant de lâcher le bétail aux champs, pour la première fois de l'année, il faut, si on veut le préserver de tout accident, se rendre dans l'étable avant le lever du soleil et réciter pieusement l'évangile selon saint Jean : *In principio erat Verbum.*

On récite le même évangile sur la tête des enfants malades, pour en obtenir la guérison.

*
* *

Le premier papillon que vous apercevez, au commencement de l'été, est-il jaune, il entrera de l'or dans votre pochette; — est-il blanc, de l'argent blanc y sonnera.

Année de guêpes, année sèche et fertile.

*
* *

Achever quelque grand travail agricole, tel que la fenaison ou la moisson, s'appelle, dans les Vosges, *tuer le chien, prendre le chat,* ou encore, mais plus rarement, *prendre le lièvre* (1). Le chien, le chat ou le lièvre est dit gras ou maigre, suivant que la récolte est bonne ou mauvaise. Celui-là des travailleurs tue le premier ou prend l'un des deux autres, qui coupe la dernière poignée de foin ou de blé. A cet heureux, à cet habile, les félicitations des camarades, à lui la satisfaction glorieuse de porter le bouquet, ou mieux le petit sapin enrubanné, qui est l'indice de l'achèvement des travaux.

Quel qu'en soit le résultat, toute récolte se termine par un grand repas. C'est bien le moins, en effet, de faire honneur à ses voisins, quand, en braves gens qu'ils sont, ceux-ci vous donnent un coup de main. Ce festin, où, si l'on mange ferme, on boit sec plus encore, se clôture d'ordinaire par des danses et des chansons. Autrefois, la fête était plus complète : la dernière charrette que l'on rentrait était enguirlandée de rubans et de fleurs,

(1) En général, ces trois locutions s'emploient indifféremment pour toute espèce de travaux; dans quelques localités, cependant, la première se rapporte exclusivement à la fenaison, et les deux autres ne s'appliquent qu'à la seule moisson.

et portait à son avant un beau sapin dressé comme un mai. D'habiles ménétriers prenaient place sur le foin ou sur les gerbes, autour de l'arbuste, et accompagnaient de leurs airs les plus joyeux le retour triomphal à la ferme des travailleurs.

*
* *

Saint Fabien (le 28) préserve les chrétiens qui ont confiance en lui des embûches des sorciers et des malins esprits. Si la *Maisnieye-Hennequin* vous menace, songez à l'invoquer et il la mettra en fuite, et vous entendrez la bande abominable s'éloigner avec des cris de rage et des hurlements.

On donne le nom de Maisnieye-Hennequin à une troupe de musiciens invisibles, qui traverse les airs pendant les nuits d'été. S'il vous arrive de l'entendre, tenez-vous sur vos gardes! Quels qu'ils soient, démons échappés de l'enfer ou sorciers se rendant au sabbat, les maudits qui la composent se vengent terriblement des chrétiens qui cherchent à savoir d'où ils viennent et où ils vont. S'ils passent au-dessus de votre tête, alors que vous êtes en rase campagne, couchez-vous à plat ventre et faites le mort en appelant saint Fabien à votre aide, autrement vous serez ou étouffé, ou écrasé, ou enlevé par un tourbillon et

transporté dans un pays inconnu, sans espoir de retour. Prenez-vous le frais à votre fenêtre, hâtez-vous de la fermer, si vous ne voulez recevoir à la tête des morceaux de bois, des cailloux, et jusqu'à des ossements volés dans les cimetières. Par exemple, si votre fenêtre est close, n'y eût-il entre eux et votre front que l'épaisseur d'une vitre, vous pouvez jeter les yeux où vous voudrez, la Maisnieye-Hennequin n'a absolument aucun pouvoir sur votre personne et sur vos biens.

*
* *

Saint Pierre (le 29) est le patron des pêcheurs. Il est aussi le protecteur des abeilles ; on réclame son intercession pour qu'il les garde de maladie et fasse qu'elles multiplient et remplissent leurs ruches de miel.

*
* *

Le mois de juin compte six jours fastes : le 3, le 5, le 7, le 9, le 12 et le 23 ; — deux jours néfastes : le 4 et le 20.

VIII

LE MOIS DE JUILLET

SAINT Thibaud (le 1er) est invoqué contre le *gihhe* (érysipèle). Non seulement il préserve de cette maladie les bons chrétiens qui lui rendent honneur le jour de sa fête, mais il en guérit tous ceux qui, au début de l'affection, réclament son assistance. Si, pour une cause ou pour une autre, on néglige de s'adresser à lui en temps utile, on ne doit pas hésiter à avoir recours à l'un des moyens qui suivent :

a) Laissez tomber neuf gouttes de la cire d'un cierge allumé dans une assiette remplie d'eau bénite, et plongez dans cette eau une pièce d'argent que vous prendrez soin de tenir entre les doigts et de ne pas lâcher. Quand vous aurez prononcé le nom et les prénoms du malade, re-

tirez la pièce et faites-lui faire trois fois le tour du mal en disant : — « Feu volant, feu brûlant, feu ardent, de quelle matière que tu puisses être ou que tu sois, je te prie, au nom des trois personnes de la sainte Trinité, de quitter ce chrétien (ou cette chrétienne) et de t'en aller pourrir en terre. » (VAGNEY.)

b) Brûlez à la flamme d'un cierge bénit neuf palmes bénites le jour des Rameaux, et jetez-en les cendres dans un vase rempli d'eau bénite. Avec cette eau, lavez le siège du mal, et dites, en promenant tout autour de lui la flamme du cierge : « — Que le Dieu Tout-Puissant, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, te guérissent ! Que Dieu soit avec Lui et avec son Esprit ! » — Récitez ensuite l'évangile selon saint Jean : — « Au commencement était le Verbe », en le faisant précéder des mots : « Gloire à vous, Seigneur ! » et, quand vous l'aurez terminé, ajoutez : « — Que ces paroles te guérissent partout le corps ! » — Faites ensuite une neuvaine, et le mal, au bout de quelques jours, disparaîtra sans laisser de traces. (RUPT.)

*
* *

Dès que les fraises mûrissent, le coucou cesse de chanter : à la première qu'il mange, il a la voix coupée.

*
* *

Ne vous plaignez s'il tonne en juillet,
Car, en ce mois s'il ne tonnait,
Guerre et famine il y aurait.

D'ailleurs, les croyants n'ont rien à craindre du tonnerre s'ils s'empressent de dire trois fois, aussitôt qu'un éclair brille : *Et Verbum caro factum est.*

*
* *

Pendant les chaudes soirées de juillet, il n'est pas rare de voir de véritables pluies d'étoiles. C'est le moment choisi par les âmes du purgatoire pour se rappeler au souvenir des vivants. Chaque étoile filante est une âme en souffrance qui réclame des prières (1).

En quelque saison qu'il soit donné de voir tomber une étoile filante, il faut dire trois fois : *Requiescant in pace!* et, si l'on y parvient avant que l'étoile ne soit éteinte, on délivre une âme du purgatoire.

Dans quelques localités, à Saint-Maurice entre

(1) Il est également de croyance commune qu'une âme en peine se recommande à nous, toutes les fois qu'une lampe ou une chandelle vient à s'éteindre brusquement, sans cause apparente.

autres, on croit généralement qu'une étoile filante indique moins une âme en peine qu'une âme délivrée. Les avis sont très partagés sur ce point. Quelques personnes prétendent même que l'étoile filante n'est ni une âme en peine, ni une âme hors de peine, mais simplement une âme qui vient de quitter le corps auquel elle était attachée.

L'homme qui serait assez heureux pour prononcer ces trois mots : « Paris, Metz, Toul », pendant qu'une étoile filante est visible, aurait sa fortune assurée : un dragon lui apporterait aussitôt un diamant dont l'éclat ferait pâlir celui des plus riches couronnes.

Quand on admire les étoiles au fond du ciel bleu, il faut bien se garder d'essayer de les compter, car tout homme auquel il adviendrait de compter la sienne tomberait mort sur-le-champ.

*
* *

A la Saint-Vincent (le 19)
Cesse la pluie et vient le vent.

S'il pleut à la Sainte-Marguerite (le 20),
Les noix se gâteront vite.

S'il pleut le jour de la Saint-Victor (le 21),
La moisson ne sera pas d'or.

*
* *

Saint Jacques (le 25) veille sur les pommiers et bénit leurs fruits.

On dit en parlant des pommes de terre :

A la Saint-Jacques va les voir,
A la Saint-Laurent pique dedans.

Si l'on veut avoir une belle récolte de pommes de terre, il faut, le jour de la Sainte-Anne (le 26), les réveiller (c'est-à-dire les secouer).

*
* *

Grande paille — court sac (si la paille est longue, l'épi est peu chargé).

« Autrefois, tout en poussant aussi haut qu'aujourd'hui, le blé, de la tête aux pieds, n'était qu'épi. Un jour le bon Dieu, fatigué des crimes de l'homme, résolut de lui retirer, pour le punir, cette précieuse plante nourricière.

— Le blé que tu cultives à la sueur de ton front, lui dit-il, ne te fournira désormais que de la paille, il ne donnera plus de grain.

— Seigneur, fit l'un des anges du ciel en

entendant ces paroles, — le chien et le chat ont-ils pris part aux crimes de leur maître ?

— Non, répondit le Seigneur.

— Alors, nous te supplions de laisser au bout de la tige de blé la part de grain que l'homme leur a réservée jusqu'à ce jour.

Dieu y consentit, et c'est depuis ce moment que la tige de blé est longue et court l'épi. »

*
* *

Si vous êtes incommodé par les puces, brûlez un pied de fougère arraché le jour de la fête de saint Abdon (le 30), et répandez-en la cendre sur le plancher de votre maison : toutes les puces qui s'y trouvent renfermées crèveront aussitôt.

Le jour de la Saint-Abdon, l'occupation à peu près exclusive d'un grand nombre de montagnards vosgiens est de déraciner la fougère. De meilleure besogne ils ne pourraient faire d'ailleurs, car il n'y a qu'un seul jour dans l'année où la fougère arrachée ne repousse pas, et c'est celui-là.

Si l'on parvenait à débarrasser la terre de tous les pieds de fougère qui l'empoisonnent, on rendrait un grand service à l'humanité. De toutes les plantes, en effet, que les sorciers emploient dans leurs opérations magiques, il n'en est point qui ait plus de vertu. Sans la graine de fougère, la plupart de leurs charmes seraient vains. Le jour

où elle viendrait à leur manquer, ils perdraient la moitié de leur puissance.

Il est malaisé, chacun le sait, de déjouer les méchants tours des sorciers. On peut y arriver cependant.

Et d'abord, l'homme qui porterait sur lui, vivant ou desséché, un *ciâ* ou cerf volant (1), n'aurait rien à craindre des maléfices. Les reliques des saints, les médailles, les boutons du cierge pascal, éloignent aussi les sorciers ou leur ferment la bouche et leur lient les mains. Par défaut de prudence ou malgré les précautions prises, a-t-on le malheur de devenir ensorcelé, on peut forcer le sorcier qui a jeté le sort à le lever lui-même, si l'on se conforme de point en point à la prescription suivante :

Prenez chez un boucher, sans prononcer une parole, le cœur entier d'une vache. Payez-le sans compter, et si le boucher vous dit, en recevant votre argent, que c'est trop ou pas assez, acceptez la restitution ou complétez la somme, sans ouvrir la bouche davantage. Rendez-vous de là chez un cloutier, prenez une poignée de clous, et payez-les de la même façon que vous avez pris et payé le cœur de vache. Rentrez ensuite chez vous, en gardant toujours le silence le plus absolu. Entre

(1) *Lucanus cervus.*

onze heures et minuit, secrètement, enfoncez vos clous dans le cœur de la bête, et fixez solidement celui-ci à la maîtresse poutre de votre maison. Au fur et à mesure que le cœur se dessèchera, le sorcier, sans qu'il puisse s'en défendre, se desséchera aussi. S'il s'approche de l'une de vos fenêtres pour implorer son pardon, gardez-vous de lui répondre et de vous laisser aller à la pitié, tant qu'il ne vous aura pas rendu force et santé.

Si vous l'aimez mieux, vous pouvez encore avoir recours à cet autre moyen : — Prenez un cœur de mouton, et, après l'avoir percé de clous de part en part, suspendez-le dans votre cheminée en disant : « *Rostin clasta, auvara clasta custodia durane.* » — Répétez tous les matins ces paroles, pendant une semaine. Avant la fin du septième jour, le sorcier dont vous avez à vous plaindre viendra vous prier de laisser le cœur de mouton tranquille, en alléguant pour raison qu'il sent de grandes douleurs au sien. Alors, vous lui commanderez d'ôter le sort qu'il vous a jeté ; et il vous demandera un chien, un chat ou quelque autre animal, pour faire passer ce sort dans le corps de ladite bête, ce que vous pourrez lui accorder. Si vous faites la sourde oreille, il crèvera par le milieu du corps.

Vous advient-il de vous égarer, soit de jour, soit de nuit, par le fait d'un sorcier, coupez une

branche de noisetier, et, après avoir fait trois signes de croix, dites, en vous tournant du côté où la lune se montre ou doit se lever : « Lune, je te commande de me désenchanter, au nom du grand diable Lucifer. » — Frappez alors vigoureusement avec votre baguette le tronc de l'arbuste dont vous l'avez détachée, et tenez pour assuré que vous ne retrouverez pas seulement votre chemin, mais que votre baguette frottera dur et ferme, à la même heure, la figure du sorcier qui vous a mis dans ce mauvais pas.

Par suite de quelque méchant sortilège, un jour que vous conduisez une voiture, vous arrive-t-il de voir vos bêtes s'arrêter tout à coup, ne pouvant ni avancer ni reculer, ne faites ni une ni deux, mettez bas le vêtement que vous avez sur le dos et tailladez-le bravement à grands coups de couteau : vous verrez aussitôt votre attelage reprendre sa marche, et votre voiture rouler, comme si elle ne pesait guère plus qu'une plume.

Voulez-vous vous garantir des armes à feu, dites trois fois : « — Dieu y ait part et Notre-Dame aussi ! Je vois la bouche du mousquet : Dieu garde l'entrée et le Diable la sortie. »

Vous plaît-il d'empêcher les sorciers de charmer telle ou telle des armes à feu dont vous vous servez, prenez un fragment de l'un des cinq boutons du cierge pascal qui représentent les cinq

plaies de Notre-Seigneur, et placez-le dans votre arme entre la poudre et le plomb. Vous pourrez obtenir le même résultat en vous servant, en guise de bourre, d'un morceau de la chemise que vous portez sur le corps.

On a vu précédemment que les sorciers peuvent, sans sortir de chez eux, traire n'importe quelle vache, si éloignée que soit l'étable où elle est attachée. Quatre choses pour arriver à leurs fins leur sont toutefois indispensables : ils doivent connaître le nom du pays où se trouve la bête, la grosseur de celle-ci, la couleur de son poil, la position exacte qu'elle occupe dans l'étable. Si le lait de l'une de vos vaches vous paraît volé par sortilège, changez la bête de place, et, tant que les sorciers ne sauront pas où vous l'avez mise et comment vous l'avez tournée, vous n'aurez plus à craindre leurs larcins.

Ce n'est pas la seule manière de les forcer à y renoncer.

« Une vieille fille de Ventron avait une vache qui tantôt lui donnait du lait à pleins seaux, tantôt ne lui en donnait goutte. Ce n'était pas naturel. Le soupçon lui vint qu'une de ses voisines tourmentait la bête par sortilège, mais comment s'en assurer et que faire pour remédier au mal ?

— Je connais un moyen, lui dit un jour un

homme qui lui voulait du bien. La première fois que votre vache refusera de faire son devoir, rendez-vous, à onze heures du soir, dans votre étable. Vous vous munirez d'un solide bâton, et de ce bâton vous frapperez la porte sans relâche, jusqu'à ce que vous entendiez sonner minuit. Tous vos coups porteront et s'abattront sur la personne qui vous nuit, comme si vous la teniez sous la main. Gardez-vous, toutefois, de frapper après l'heure dite, autrement le jeteur ou la jeteuse de sort mourrait certainement de votre fait, et ce serait pousser trop loin la vengeance.

La vieille fille, robuste encore et point facile à épeurer, promit de faire ce qu'on lui disait. Un soir donc elle se rendit à onze heures dans l'étable, et la voilà de jouer du bâton en conscience, c'est-à-dire rudement. Elle y prit un tel plaisir qu'elle laissa sonner minuit sans ralentir le mouvement et prendre garde qu'elle dépassait la mesure. La première chose qu'elle apprit le lendemain, ce fut la mort de la voisine sur laquelle avaient porté ses soupçons. »

Parmi les moyens le plus fréquemment employés pour empêcher les sorciers de traire les vaches, la nuit, on peut citer le suivant :

Dès que vous vous apercevez qu'un sort pèse sur l'une de vos vaches, allez la traire une belle fois après minuit, en ayant soin de jeter dans

votre seau, sur les quelques gouttes de lait qu'elle vous donnera, une poignée de fumier. Rendez-vous ensuite à la rivière ou au canal le plus voisin de votre habitation, pourvu que l'eau y coule depuis plus de cent ans, videz-y votre seau en tournant le dos au courant et dites : « Voilà pour celui ou celle qui trait ma vache ! » — Si le sorcier recommence à vous voler, il n'aura plus jamais que du lait si bien mélangé de fumier qu'il lui sera impossible de le boire ou d'en tirer parti.

Voulez-vous vous venger de lui, trayez votre vache, entre onze heures et minuit, et faites bouillir, dans un bassin d'étain vierge, le lait qu'elle n'aura pu vous refuser. Quand vous aurez retiré ce lait du feu, plongez-y la pointe d'un couteau à diverses reprises. Autant de fois vous le piquerez ainsi, autant de fois le sorcier sera piqué au cœur. Mais, pendant cette opération, prenez soin de ne laisser entrer personne dans la pièce où vous vous tiendrez, personne ! Si le sorcier pouvait, en ce moment, se glisser auprès de vous, et enlever quoi que ce soit qui vous appartienne, de préférence un charbon ardent, vos coups de couteau cesseraient de l'atteindre, et c'est à vous qu'ils feraient des blessures mortelles.

Quand un sorcier jette un sort sur une étable, on peut le forcer à se faire connaître.

« Un fermier de Ventron trouvait souvent deux

de ses vaches attachées l'une et l'autre au même collier. C'était une menace de ruine dont il n'ignorait point la signification. Il se rendit auprès d'un homme qui guérissait par le secret, et lui demanda conseil pour détruire le sortilège.

— La première fois que la chose se renouvellera, lui répondit celui-ci, fends la lèvre de la vache qui ne sera pas à sa place, et tu connaîtras aussitôt ton ennemi.

L'expérience fut faite le soir même, et le fermier vit, en chair et en os, se lamenter près de lui le sorcier dont les méchants tours troublaient son repos. »

Si l'on sonne les cloches aussitôt que l'on entend les premiers roulements du tonnerre, tout le monde sait que l'orage s'éloigne sans tarder. Il n'en est pas de même si l'on hésite et perd du temps, avant de les mettre en branle : elles ne servent plus alors qu'à déchirer les nuages et à attirer la grêle sur nos biens.

« Il fut un temps, raconte-t-on à Rupt, où ce n'était chose aisée, en pareille circonstance, de mettre en mouvement la grosse cloche de cette paroisse, aussi bien que celle de Fougerolles, à cause d'un sorcier géant nommé « Pau », qui, posant un pied sur la première, l'autre pied sur la seconde, parvenait ainsi à détruire l'effet de toute

conjuration, quand il lui plaisait de faire éclater un orage. »

On peut empêcher les sorciers de faire la grêle en disant, après avoir placé un œuf, pondu le vendredi saint, sur un arbre ou sur un toit : « Sauveur, ayez pitié de nos maisons et de nos campagnes ! Préservez-nous des orages par votre puissante intercession ! »

Quand on s'y prend trop tard et que la grêle est faite, il faut avoir recours à la conjuration suivante :

« Sorcier ou sorcière qui as composé cette nuée, je te conjure de la part du grand Dieu vivant et du grand Adonaï, qui est ton maître et le mien, je te conjure de ne pas t'approcher de mon territoire, de t'en aller dans les déserts. Oui, je te conjure par les trois grandeurs qui sont les personnes de la sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit †. »

*
* *

Le mois de juillet compte cinq jours fastes : le 2, le 6, le 10, le 23 et le 30 ; — trois jours néfastes : le 5, le 15 et le 27.

IX

LE MOIS D'AOÛT

SAINT Pierre-ès-Liens, dont la fête se célèbre le premier jour d'août, fait recouvrer les objets volés. Les gens qui ont vraiment la foi ne l'invoquent jamais en vain, mais de toutes les oraisons et conjurations destinées, soit à garder les propriétés de l'atteinte des voleurs, soit à arrêter ceux-ci, à les clouer sur le lieu du crime, à leur faire rendre gorge, celles qu'il écoute le plus volontiers sont les suivantes :

a) — La Sainte-Vierge, après ses couches, s'en alla au jardin des Olives. Trois anges avec saint Pierre l'attendaient : saint Michel, saint Gabriel et saint Raphaël. La Sainte-Vierge leur dit : « Voilà trois faux Juifs qui veulent voler mon enfant... Saint Pierre, barrez ! saint Pierre, barrez ! » — Saint Pierre répondit : « J'ai déjà

barré avec des barres de fer. Voleur ou voleuse, tu resteras là comme un tronc, tu regarderas là comme un bouc, tu compteras toutes les étoiles du ciel, toutes les gouttes d'eau et tous les grains de sable qui sont dans la mer, tous les flocons de neige et toutes les gouttes de pluie qui tombent dans un an. Si tu peux les compter, tu t'en iras; si tu ne peux pas, tu resteras. »

Répéter cette prière trois fois, en faisant trois fois le tour du jardin ou de la propriété que l'on veut garder, et, après avoir tracé une croix au milieu d'un cercle, s'engager à faire dire une messe tous les ans, le jour de la Saint-Pierre-ès-Liens. (VAGNEY.)

b) — « Pierre, Pierre, Pierre, prends, prends, prends la puissance de Dieu sur tous voleurs ou voleuses qui désirent prendre mon bien ou emporter mes meubles. Je te l'ordonne. Tu les arrêteras, les lieras tout court comme un tronc, raides comme un roc, les yeux regardant en l'air jusqu'à ce que je les aie vus et connus. » — Saint Pierre annonça à Marie : « Marie, Marie, Marie, j'ai déjà lié avec la main de Dieu et avec des cercles de fer. » — Saint Gabriel dit : « Il faut que le voleur soit attrapé, lié, qu'il soit lié pour être venu voler les miens. Il s'en ira, s'il peut compter toutes les étoiles qui sont au ciel, toutes les gouttes d'eau qui sont dans la mer, tous les grains

de sable qui sont sur la terre, toutes les feuilles d'arbres qui sont dans les bois, tous les flocons de neige qui tombent. Toi, voleur ou voleuse, si tu ne peux les compter, il faut que tu sois lié et marqué, vendu comme Judas, qui est dans l'enfer pour avoir donné le faux baiser à Dieu; il faut que tes membres se tiennent raides, comme des arbres et des barres de fer, jusqu'à ce que je t'aie vu et connu de mes propres yeux, parlé de ma propre bouche et donné le pouvoir de partir. »

Répéter cinq fois cette prière, et dire cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi que le symbole des Apôtres. (VAGNEY.)

c) — « Voleur, qui que tu sois, je te conjure et te commande, au nom du grand Dieu vivant, de rapporter à N. (*nom et prénoms de la personne volée*), le... (*désigner l'objet soustrait*), aussi vite que Judas rapporta les trente deniers du Sauveur. »

Faire une offrande à saint Pierre-ès-Liens, et réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* à l'intention de ce grand saint. (ROCHESSON.)

Vous a-t-on dérobé quelque chose et voulez-vous connaître le larron, écrivez séparément, sur de tout petits morceaux de papier, les noms des gens qui sont dans la maison suspecte ou dans le voisinage, maîtres, valets et autres; jetez ces bil-

lets dans une poêle d'airain remplie d'eau claire et dites : « Je te conjure, *ô Nazarde arrogani labilaf parandomo az igola maracta tomisraudag eptaleton lamboured,* de me faire connaître le larron. » — Si le nom de celui-ci est dans la poêle, il viendra aussitôt à la surface de l'eau, et si le billet sur lequel il est écrit ne monte pas seul, les autres noms seront ceux de ses complices.

(Vecoux.)

Si la trace du pied du voleur est restée sur le lieu du vol, procurez-vous trois clous provenant d'un fer à cheval ; allez ensuite au cimetière en chercher un quatrième, parmi les débris de cercueil, et plantez ces quatre clous dans le pas du voleur. En quelque endroit que puisse être celui-ci, il se sentira comme cloué au sol, tombera immédiatement malade et ne pourra recouvrer la santé qu'après restitution des objets dérobés.

Ces moyens de rentrer en possession de son bien ne sont pas les seuls.

« Un homme de Ventron eut, un jour, une pièce de toile volée sur le pré où il l'avait étendue pour la blanchir. Il courut à Cornimont consulter un devin.

— Reprends vite le chemin de ta maison, lui dit celui-ci, tu passeras par le cimetière et ramasseras, sur la tombe de la dernière personne enterrée, une poignée de terre que tu emporteras chez

toi, en marchant à reculons. A ton arrivée, tu feras un bon feu, tu y jetteras la poignée de terre sainte et prêteras attentivement l'oreille aux bruits qui s'élèveront de la flamme pétillante. Ces bruits, ces craquements, rapprochés les uns des autres, reproduiront exactement le nom du voleur que tu veux connaître. S'il te plaît alors de te venger de lui, tu le pourras : il te suffira d'exiger seulement que la tête du misérable *tourne comme le soleil*. Elle ne reprendra sa position naturelle que lorsqu'il te conviendra de le permettre.

L'épreuve réussit à merveille. Le soir, assure-t-on, le voleur eût cherché vainement à voir ses genoux, mais il découvrait sur la face opposée des choses qu'il n'avait jamais aperçues jusque-là. La posture n'était pas seulement incommode, elle devenait douloureuse. Le voleur rentra en lui-même et comprit tout. Il reporta sur l'heure la pièce de toile à l'homme auquel il l'avait dérobée, et obtint de lui, à force de supplications, qu'il mît fin à son supplice. »

On peut encore arriver à connaître les voleurs, à retrouver et à suivre leurs traces, à l'aide de la baguette divinatoire, laquelle fait, de plus, découvrir les sources et les trésors cachés. Vous plairait-il d'en avoir une à votre service, cherchez un coudrier de deux ans, et détachez-en une baguette fourchue dont les deux branches soient de l'an-

née. L'opération doit se faire ainsi : pendant que vous tiendrez de la main droite la baguette que vous aurez choisie, vous la couperez de la main gauche, à l'aide d'une serpette, en trois coups donnés de haut en bas, avant le lever du soleil, et vous direz, quand elle cédera : — « *Adonaï, semile furca simultarum.* » Lorsque vous voudrez faire usage de votre baguette, saisissez-la des deux mains par le manche, et, après avoir dressé la fourche en l'air, récitez à nouveau l'invocation à *Adonaï*. Vous n'arriverez pas plus tôt sur un chemin fraîchement suivi par un voleur, ou sur l'emplacement d'une source ou d'un trésor, que la fourche, violemment agitée, rapprochera ses deux pointes et s'inclinera vers la terre.

Les voleurs sont gens prudents ; pour faire leurs coups impunément, voici comment ils opèrent d'ordinaire : — ils se procurent le doigt d'un enfant mort-né, étendent dessus une mèche de fil de même longueur, et enduisent ensuite le tout de cire vierge. Quand ils arrivent à la porte de la maison qu'ils se proposent de dévaliser, ils allument ce cierge de nouveau genre. Si la flamme tient bon, ils peuvent aller de l'avant ; si le doigt, au contraire, refuse de brûler, il y a des gens éveillés dans la maison et il ne reste plus aux voleurs qu'à tourner les talons. C'est ce

qu'ils ne manqueront jamais de faire, si vous vous recommandez à saint Pierre-ès-Liens.

*
* *

Voulez-vous savoir s'il tombera beaucoup de neige dans le cours du prochain hiver, examinez le temps qu'il fera le jour de la fête de Notre-Dame-des-Neiges (le 5). Suivant que les brouillards — il y en a toujours ce jour-là — se montreront, soit le matin, soit vers l'heure de midi, soit le soir seulement, soit encore du lever au coucher du soleil, vous saurez si vous aurez de la neige au début, au milieu, à la fin de l'hiver, ou pendant toute sa durée sans interruption.

*
* *

A la Saint-Laurent (le 10),
Les biens du bon Dieu sont dedans.

(C'est-à-dire : les grandes récoltes sont à peu près toutes rentrées.)

Quand une personne arrive dans une maison à la fin d'un repas, on lui dit : « Vous arrivez à la Saint-Laurent », ce qui signifie : « La besogne est faite, la table est nette ; nous n'avons plus rien à vous offrir. »

Saint Laurent est le guérisseur par excellence des brûlures et des inflammations.

Dans certains villages, les boulangers ne cuisent pas le jour de la Saint-Laurent, en mémoire du supplice enduré par ce saint, qui fut brûlé sur un gril.

Saint Laurent, patron de La Bresse, possède en cette paroisse une fontaine miraculeuse. Cette fontaine, située derrière l'église, attirait autrefois de nombreux pèlerins. Quoique moins fréquentée, elle est encore en grand renom aujourd'hui dans les villages voisins. L'eau que l'on y puise, employée en lotions, est souveraine contre les brûlures et les maux d'yeux.

Pour éteindre le feu des brûlures, on a recours aussi, presque partout, à la conjuration suivante :

Feu de Dieu, perds ta chaleur,
Comme Judas perdit sa couleur
Quand il trahit Notre-Seigneur
Au jardin des Olives.

(VAGNEY.)

Les gens de La Bresse sont persuadés que, s'ils manquaient de rendre visite au patron de leur paroisse, le jour de sa fête, il leur arriverait malheur. Si quelqu'un, par suite d'empêchement, ne peut remplir ce devoir et qu'il lui advienne un accident ou un revers de fortune, il n'y aura qu'une voix pour lui dire : « Saint Laurent t'a puni. »

*
* *

Le jour de la Sainte-Suzanne (le 11), il faut prendre soin de ne pas se faire saigner.

*
* *

Sainte Claire (le 12) est toute-puissante contre les maux d'yeux. A deux kilomètres de Remiremont, sur la pente méridionale du Saint-Mont, elle possède, avec une chapelle qui jouit de quelque célébrité, une fontaine où les personnes menacées de perdre la vue vont se laver les yeux.

*
* *

A la Saint-Hippolyte (le 13), tout homme, soucieux de sa santé, doit éviter de prendre médecine.

*
* *

La Sainte-Vierge, dont la fête principale, l'Assomption, tombe le 15 août, réunit dans sa main tous les pouvoirs des saints. On l'invoque toutefois, de préférence, pour les maladies des femmes et des enfants. Les femmes enceintes se recommandent à elle pour être préservées d'accidents et pour obtenir des couches heureuses.

Avoir des accidents pendant la grossesse, c'est, pour les jeunes femmes, se trouver dans des conditions telles que les enfants qu'elles mettront au monde seront inévitablement des êtres difformes, des monstres, chose horrible à penser ! Qui n'a entendu parler de la femme du Beillard, en Gérardmer, qui accoucha d'un singe, d'un vrai singe, il y a quelques années ? La sage-femme, au moment de la délivrance, fut si cruellement mordue aux doigts par l'affreux animal, qu'elle faillit perdre la main. Aussitôt né, le monstre sauta dans la chambre, grimpa sur la fenêtre et s'élança sur le toit. On ne le revit plus. Le mari de l'accouchée éprouva un tel saisissement qu'il en eut l'esprit retourné, et mourut peu de temps après.

Les exemples de malheurs semblables abondent. A Bouvacôte, commune de Vagney, c'est une femme qui accouche d'un enfant ayant la moitié de la tête d'un cochon ; auprès de Saint-Dié, une autre femme dont l'enfant a la tête de cet animal tout entière. A Ferdrupt, ce sont deux malheureuses qui accouchent, la première d'un nain, la seconde d'un être horrible ayant le visage semblable à un masque de carnaval. A La Forge, c'est une couturière qui met au monde un enfant à deux têtes, dont la première, sans menton, est assise sur la seconde, sans front. On pourrait citer

bien d'autres faits de ce genre ; les explique qui pourra.

En général, on croit pourtant qu'il suffit de désirer ardemment une chose, ou de la craindre, ou d'y arrêter souvent sa pensée, pour que de tels accidents se produisent. Quelquefois, aussi, on y voit un châtiment de Dieu. A Rupt, on prétend que, si une femme enceinte porte son regard, le quatorzième jour de la lune, sur quelque être hideux, elle accouchera d'un enfant qui en sera la reproduction exacte.

La Vierge peut conjurer ces malheurs, si on la prie avant d'éprouver ce que l'on appelle les *âties* (lubies) des femmes enceintes. Si une femme n'a recours à elle qu'au moment où l'envie, le dégoût ou la frayeur vient la surprendre, il est trop tard. Il ne reste plus, alors, qu'un seul moyen d'échapper au danger, c'est de cracher par terre et d'effacer promptement le crachat.

Ne pas avaler sa salive, quand un désir nous met l'eau à la bouche, ne présente en apparence aucune difficulté, mais, quand une frayeur nous saisit, on sait combien vite elle serre la gorge et dessèche le palais. Dans ce cas, pourtant, il n'est pas moins important que dans l'autre de cracher, mais on n'y parvient pas toujours, même au prix des plus grands efforts, et voilà pourquoi nos

yeux rencontrent assez souvent encore tant de difformités.

La grossesse, la maternité, les premiers pas dans le monde, servent de prétexte à trop de pratiques et de croyances bizarres pour ne pas solliciter un moment l'attention.

Veut-on savoir de quel sexe sera l'enfant qu'une femme porte dans son sein, il suffit, disent les gens de Bussang, de remarquer si elle le porte droit ou de côté : dans le premier cas, c'est un garçon ; dans le second, c'est une fille. Il faut, dit-on au Tholy, commander à la femme enceinte de marcher. Si elle part du pied gauche, elle accouchera d'un garçon ; si elle part du pied droit, ce sera d'une fille. A Vecoux, on la fait s'étendre à terre sur le dos, et on lui dit de se relever. Se relève-t-elle du côté gauche, elle aura un garçon ; est-ce du côté droit, elle aura une fille. A Rupt, on croit que, si une femme est fortement tachée de rousseurs ou a le teint plus coloré que d'ordinaire, elle mettra au monde un garçon ; si elle est pâle, au contraire, elle ne peut compter que sur une fille. A Vagney, il est de croyance commune que, si une femme conçoit en jeune lune, son enfant appartiendra au sexe fort ; en vieille lune, au sexe faible.

Enjamber une femme enceinte, c'est passer chaque fois une corde au cou de l'enfant qu'elle

porte dans son sein. Il faut se hâter de la *renjamber,* c'est-à-dire de l'enjamber à rebours, si l'on ne veut exposer l'enfant à mourir étranglé.

Fait-on la lessive dans une maison habitée par une femme grosse, la chose la plus urgente, après avoir retiré le linge du cuvier, c'est de rouler celui-ci dehors. Faute de ce soin, les douleurs de l'enfantement se prolongeraient autant de temps pour la malheureuse que le cuvier serait resté vide sous son toit.

Plus le moment de ses couches approche, plus la femme avisée doit redoubler de précautions. A-t-elle cessé sagement de porter sa bague de mariage, il est de toute nécessité qu'elle la remette à son doigt pour ne plus la quitter qu'après sa délivrance. Le bénitier qui est à la tête de son lit ne contient-il plus que quelques gouttes d'eau bénite, il lui faut songer à le remplir. Il y a aussi le chapelet à attacher au berceau que l'on tient depuis longtemps prêt, la ceinture de noces à tirer de l'armoire pour l'étendre en croix sur le lit, en attendant qu'on en ceigne ses reins, quand l'heure sera venue. Il est bon aussi d'avoir quelque ruban bénit à Lourdes ou dans quelque autre place sacrée, pour se le nouer autour du cou. Grâce à ces mesures de sage prudence, les douleurs qui précèdent l'accouchement sont

moins violentes, celles qui le suivent plus promptes à se calmer.

Dès que la sage-femme, — la mère terrible, comme on l'appelle communément, — annonce l'approche de l'enfant, une personne de la maison est désignée pour se rendre à l'écurie dans la mangeoire du bétail, où elle doit réciter des prières jusqu'à la fin de l'opération.

Il a été dit, dans le premier chapitre de ce livre, qu'il était de mauvais présage pour un enfant de naître entre onze heures et minuit. Cette croyance est tellement enracinée que, si les douleurs de l'enfantement surprennent certaines femmes sous la menace de ces heures redoutables, la famille éplorée supplie la sage-femme à mains jointes de faire l'impossible pour avancer ou retarder l'accouchement.

Aussitôt qu'il a fait son entrée dans le monde, le petit Vosgien est lavé de la tête aux pieds avec de l'eau tiède, et mieux, s'il paraît chétif, avec du vin. Pendant que l'on procède à cette ablution, le père se hâte de se dépouiller de sa chemise, car il n'est moyen plus efficace d'assurer au nouveau-né force et santé que de lui donner ce linge tout chaud pour première couverture, et de l'y tenir enveloppé pendant quelques heures. La sage-femme prend alors l'enfant sur ses genoux, lui passe trois fois le cordon ombilical sur les

yeux, afin de lui éclaircir la vue, lui pince le nez pour le rendre droit et de forme élégante, lui pétrit la tête afin de la faire devenir ronde.

Vient alors la grande question : l'enfant sera-t-il heureux et se plaira-t-il parmi nous ? S'il a fait sa première apparition la tête couverte d'une membrane, il n'y a pas de doute possible : il est né coiffé, tout lui réussira. Si le cordon ombilical flottait sur son épaule, la chance lui sourira aussi ; s'il l'avait roulé autour des reins, de grands honneurs l'attendent, il porte déjà l'écharpe, il sera maire, si c'est un garçon. Par exemple, s'il a du poil sur l'épaule ou dans le creux du dos, c'est une autre affaire : il connaîtra la peine, la fatigue, la misère, et combien d'autres maux ! Le pauvret maudira plus d'une fois l'heure fatale où se sont ouvertes pour lui les portes de la vie, mais qu'y faire ? le voilà venu, il faut le garder.

Le cordon ombilical est coupé court pour les filles, long pour les garçons. S'il en était autrement pour ces derniers, ils ne pourraient servir dans la cavalerie, ni remplir convenablement certains devoirs qu'un sourire égrillard de la matrone indique assez aux commères qui l'assistent. « Mesure pour mesure », — ajoute-t-elle même quelquefois.

Dans certains villages, le cordon ombilical est conservé comme un talisman précieux. Lorsqu'un

enfant va pour la première fois à l'école, lorsqu'un conscrit se rend au tirage au sort, si l'on a pris la précaution de cacher à l'insu de l'un et de l'autre leur cordon ombilical dans la doublure de leurs vêtements, le premier aura l'intelligence ouverte, le second tirera un bon numéro.

Il est d'usage d'enterrer l'arrière-faix, mais, dans plusieurs maisons, on préfère le brûler, en alléguant pour raison que l'on assure ainsi plus de chance aux enfants. Avant de le détruire, on commence, presque toujours, par en frotter le visage du nouveau-né, afin, dit-on, de lui rendre le teint clair, et, s'il a des taches cutanées, de l'en débarrasser.

Le parrain et la marraine sont généralement pris parmi les membres de la famille. Il n'y a pas trop lieu de s'arrêter au degré de parenté, mais il importe, dans la circonstance, de faire choix de gens intelligents. Il est à remarquer, en effet, que l'enfant tient toujours plus de son parrain et de sa marraine — du premier surtout — sous le rapport de l'esprit, que de son père et de sa mère. A parrain niais, filleul stupide.

Le baptême n'offre rien de particulier : comme partout, il est suivi de joyeuses sonneries de cloches et, si la fortune du parrain le permet, d'une large distribution de dragées. Quand le cortège est rentré à la maison et que le nouveau

chrétien vient d'être remis entre les bras de sa mère, celle-ci ordonne au parrain et à la marraine de faire leur devoir, c'est-à-dire de s'embrasser. Si cette formalité n'est pas accomplie sur l'heure, l'enfant ne peut manquer d'être morveux, et les contrevenants doivent dans ce cas, pour se conformer à l'usage, l'approvisionner de mouchoirs de poche.

Il y a aussi des enfants condamnés à être baveux : ce sont ceux dont le père et la mère ont commis l'imprudence d'assister à la messe paroissiale au cours de laquelle a eu lieu la publication de leur mariage.

Sous le bonnet de baptême, le bonnet d'apparat aux riches dentelles, il est d'usage d'en placer un autre plus petit, presque pauvre, appelé *chrêmeau*. Ce bonnet ne doit pas quitter la tête de l'enfant avant trois jours révolus. On le ramasse alors précieusement dans l'armoire à linge, et il est interdit de l'en retirer, pour quelque motif que ce soit, si ce n'est à l'occasion d'une naissance nouvelle dans la maison. Le même chrêmeau doit servir, en effet, à tous les enfants nés d'un même père et d'une même mère ; il est défendu de le laver, si crasseux qu'il devienne à la longue, à cause des saintes huiles dont il est imprégné et auxquelles il doit son nom. S'il venait à être perdu ou volé, les enfants sur la tête des-

quels il aurait passé seraient exposés aux plus grands malheurs. Aujourd'hui, le chrêmeau ne se distingue plus guère des bonnets ordinaires ; autrefois, il affectait la forme d'un cornet. Fait de deux pièces, il portait sur l'un de ses côtés trois croix, et sur l'autre un ostensoir, brodés grossièrement avec du fil rouge.

Une nouvelle accouchée est-elle prise de sommeil pendant les premières heures qui suivent sa délivrance, il est indispensable qu'une personne de la maison reste auprès d'elle pour la surveiller, en récitant des prières. Il paraît, en effet, que ce moment est celui où les femmes sont le plus exposées à subir l'influence des mauvais esprits, sinon leurs immondes caresses.

Si l'on donne à manger à une nouvelle accouchée pendant qu'elle allaite son enfant, celui-ci deviendra fou.

Sous peine de ne jamais se rétablir, une femme ne doit rendre visite à aucun de ses parents ou de ses amis, avant d'avoir été purifiée. La cérémonie des relevailles s'accomplit à l'église, au bout de quarante jours. C'est seulement après avoir obtenu de l'un des prêtres de sa paroisse la rémission de son péché, qu'une femme peut permettre à son mari la reprise des rapports conjugaux.

Il ne faut jamais agiter un berceau vide, car le diable prendrait la place de l'enfant auquel il ap-

partient, et serait capable de le faire mourir pour ne pas la lui rendre.

Enjamber un berceau empêche de grandir l'enfant qui s'y trouve couché.

En cas de déménagement, la personne qui enlève un berceau doit prendre soin de le porter toujours sur l'épaule droite.

Il n'est pas bon de nettoyer à fond la tête des enfants : le bon Dieu a créé la crasse qui la recouvre pour consolider le crâne et mettre le cerveau à l'abri des mauvais vents. Si l'on s'ingénie à faire passer les feux qui s'y montrent, le mal se reporte aussitôt sur une autre partie du corps, d'où il est presque impossible de le déloger. Si l'on fait une guerre acharnée à la vermine, les croûtes lèvent mal, ne s'étendent pas assez, et le cuir chevelu manque de souplesse et de force de résistance.

Un enfant trop éveillé dans son jeune âge, d'une intelligence précoce qui étonne, meurt presque toujours d'une maladie du cerveau.

*
* *

La Vierge est toute-puissante contre les tranchées et le flux de ventre dont sont souvent atteints les enfants en bas-âge. On l'invoque également contre l'échauffement. A Girmont-

Val-d'Ajol, la Vierge connue sous le nom de « Notre-Dame-du-Desserroux », reçoit chaque jour la visite de quelque mère éplorée qui vient, souvent de loin, lui demander la guérison d'un enfant dangereusement malade, par suite de constipation prolongée.

*
* *

A Rupt, la « Vierge du Palton », qui a établi sa demeure dans le creux d'un chêne vénérable, rend au nom de saint Vit, de saint Languit et de saint Mort des oracles qui ne sont pas moins renommés que ceux dont il a été parlé à l'occasion de la chapelle du Brabant (Voyez p. 102). Le mode de procéder à la consultation est le même qu'à La Bresse, à cette seule différence près que ce n'est pas la première chandelle qui s'éteint, mais bien la dernière, qui donne la réponse attendue.

*
* *

S'il pleut le jour de la grande Notre-Dame, les bœufs pleurent, ce qui indique clairement que l'automne sera sale et le travail de la charrue pénible.

De l'Assomption la clarté
Fait du vin la qualité.

A-t-on un champ envahi par les mauvaises

herbes, il faut choisir, pour le labourer, l'un des jours qui séparent l'Assomption de la Nativité de la sainte Vierge. Un champ retourné entre ces deux fêtes est débarrassé, pour toujours, de toute plante nuisible.

A Rupt et à Vecoux, on met en réserve les œufs pondus entre les deux fêtes de la Vierge, comme ayant la vertu de se conserver frais pendant toute l'année.

Si l'on est piqué par un serpent entre les deux mêmes fêtes, la piqûre reste sans effet.

Les taureaux, nés dans le cours de cette période, ne valent rien comme reproducteurs. Les poulettes, sorties de l'œuf à la même époque, réussissent toujours, deviennent des pondeuses excellentes et ne couvent jamais.

C'est entre l'Assomption et la Nativité que l'on doit couper le bois de garde.

*
* *

Saint Roch (le 17) est invoqué contre toutes les maladies épidémiques, principalement contre la peste.

« Une année que ce fléau ravageait la vallée de la Moselle, les gens de Rupt, plus affligés que leurs voisins, tentèrent d'y mettre fin en appelant à leur aide, l'un après l'autre, tous les saints nés

dans les Vosges. Vaines supplications! le mal ne s'arrêta pas. Un paysan eut alors l'idée de s'adresser ailleurs et d'invoquer saint Roch. Sa prière fut écoutée, et si vite et si bien qu'au bout du troisième jour la peste disparaissait entièrement. C'est en souvenir de cet évènement que l'on a placé la statue de saint Roch dans un tilleul, qui s'élève, auprès de Maxonchamp, sur le lieu même où le nom du plus puissant des guérisseurs de la peste s'était présenté à l'esprit de l'avisé montagnard. Cette statue est tenue en grande vénération dans tout le pays, et il est peu de gens pieux qui ne viennent s'agenouiller dévotement devant elle, au retour de la messe qui se dit à l'église paroissiale le jour de la Saint-Roch ».

Le même saint est aussi invoqué comme le grand dispensateur des fruits, et surtout des prunes.

C'est pour cette raison que, dans les Vosges, on l'appelle souvent « le patron des prunes ».

Le pain et le sel que l'on fait bénir le jour de la Saint-Roch à l'intention des bestiaux, et qu'on leur donne à jeun le matin, les maintiennent en santé et leur apportent force et vigueur.

*
* *

Sainte Hélène (le 18) ferme les blessures et

arrête les hémorragies, *que ce soit veine coupée, veine tranchée ou veine arrêtée.* Voici la prière qu'elle écoute le plus volontiers :

— Il y a trois vierges sur la mer. La première dit : « J'ai vu le sang » ; — la seconde dit : « J'ai eu peur » ; — la troisième dit : « Qu'il ne coule pas plus de sang que Jésus-Christ n'a dit de mensonges ! »

Si l'on y ajoute un *Ave,* trois *Gloria Patri,* et que l'on souffle ensuite, en forme de croix, sur la plaie, il n'est perte de sang qui ne puisse être aussitôt conjurée, pour peu que l'on ait la foi.

D'autres prières sont également recommandées, comme ayant la vertu d'arrêter le sang. En voici quelques-unes :

a) — « Dieu est né la nuit de Noël, à minuit †, Dieu est mort, Dieu est ressuscité †. Dieu a commandé que le sang s'arrête †, que la plaie se ferme, que la douleur s'apaise † et que cela ne verse ni matière ni chair pourrie, comme ont fait les cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ †. *Natus est Christus, mortuus est, resurrexit Christus.* »

Répéter trois fois cette prière en la faisant suivre du nom de la personne malade. Souffler ensuite en forme de croix sur la plaie et dire : « Dieu te guérisse ! » Faire enfin une neuvaine à l'intention des cinq plaies de N.-S. J.-C.

(Saint-Amé.)

Réciter les paroles suivantes, en plaçant sur la blessure ou le siège de l'hémorragie une pincée d'herbe fraîchement apportée par une personne qui, après s'être dévotement agenouillée, l'a cueillie à tout hasard derrière elle, sans la regarder ni chercher à en connaître la nature :

b) Herbe sainte, qui n'as été ni semée ni plantée,
Fais voir la vertu que Dieu t'a donnée.
(RUPT-SUR-MOSELLE.)

c) Herbe, qui n'as été ni plantée ni semée,
Que Dieu a créée,
Arrête le sang et guéris la plaie !
(LE VALTIN.)

d) Herbe, qui n'as été ni semée ni plantée,
Fais ce que Dieu t'a commandé.
(VAGNEY.)

Sainte Hélène est, aussi, puissante contre les maléfices des sorciers, et met en fuite, quand on réclame pieusement son assistance, les ennemis assez dangereux que l'homme compte parmi les esprits de la nuit.

Les esprits de la nuit sont nombreux, plutôt mauvais que bons, d'humeur et de nature très-diverses. Les plus connus sont le *Sotré* et *Culâ*.

Le Sotré est un petit bonhomme, laid, difforme, aux pieds fourchus. Tantôt, il se montre vêtu d'une houppelande rouge et coiffé d'un bonnet noir, tantôt il porte une houppelande noire et un bonnet rouge. Bien que sa taille ne dépasse guère celle d'un enfant à la mamelle, il est doué d'une force extraordinaire. Malicieux et enjoué, on le dit bon et serviable à ses heures, mais, aussi, gourmand, quelque peu pillard et paillard, curieux, effronté, vindicatif. Ah ! les bons tours qu'il joue aux gens distraits, aux désœuvrés, aux ménagers de leur peine !

« Un soir, à l'heure de la soupe, un faucheur, sa faux sur l'épaule, regagnait sa demeure en sifflant : — « Siffle, siffle à ton aise, marche, le cerveau vide, sans rien entendre et sans rien voir », — se dit à part soi un malin Sotré qui faisait sa promenade du soir dans le voisinage, — « mais à moi ta belle faux luisante. » Et il la lui enleva si adroitement que le paysan rentra chez lui sans s'être aperçu de rien. »

Qui donc, quand les bonnes commères de village rêvent, les yeux ouverts, aux piles d'écus que leur rapporteront leurs poules couveuses, s'amuse à voler, l'un après l'autre, tous les œufs de la nichée ? C'est le Sotré. Qui cache la truelle du maçon, le rabot du menuisier, l'aiguille du tailleur, fait des nœuds dans le ligneul du save-

tier, brouille le fil du tisserand, quand ces rudes travailleurs éprouvent le besoin de prendre un peu de repos ? Lui encore, toujours lui. Si la servante du logis où il se glisse la nuit est bonne fille, il l'aide volontiers dans les soins du ménage, manie le balai à sa place, lave les assiettes, les essuie et les range en bon ordre sur le dressoir. Le matin, quand elle se réveille, elle trouve la moitié de sa besogne faite et bien faite, le feu allumé. Est-elle, au contraire, d'humeur difficile, il jette de la poussière sur les meubles, met des cheveux dans le beurre, perce le fond des pots, pisse dans les cuveaux de la laiterie, cherche tous les moyens possibles de la faire gronder.

Nul ne s'entend mieux que lui à soigner le bétail, à lui donner du fourrage appétissant, à renouveler sa litière. Les vaches qu'il prend en affection sont pleines de vigueur et de santé, font des laitières incomparables ; — celles dont il ne s'occupe pas restent ou deviennent maigres. Quelquefois, il s'amuse à tresser la crinière ou la queue des chevaux : il ne faut point s'en alarmer. Ces chevaux, loin de se trouver mal d'un pareil traitement, valent presque toujours mieux que les autres.

Si, par hasard, on vient à surpendre le Sotré, soit dans une étable, soit dans une maison, il ne faut pas faire semblant de le voir, ni lui adresser

la parole; autrement, branlebas général : il se fâche et sa colère est à redouter.

« Un jour, un Sotré s'avisa de faire entrer un cheval dans un *ran* (réduit à porcs). C'était à Bansur-Meurthe, raconte-t-on. Un homme, le maître de la bête, avait vu le coup et voulut savoir quelle diablerie ce lutin pouvait bien être en train de manigancer. Mal lui en prit, car, sans parler de la rude frottée qu'il reçut pour prix de son indiscrète curiosité, il lui fallut jeter bas le ran, et, de fond en comble, pour en retirer son cheval. »

Le Sotré aime les enfants, trop peut-être, puisqu'on l'accuse d'en avoir volé quelques-uns. D'ordinaire, il se contente de les choyer, de les bercer, de leur chanter de belles chansons pour les endormir. Heureux les marmots qu'il entoure de ses prévenances! Il leur ouvre l'esprit et le cœur, leur donne l'adresse, l'agilité, la force, la santé. On dit que le Sotré est friand de lait de vache : la chose n'est pas impossible, mais on ne fait guère de bouillie sans lait, et il est reconnu que nul ne s'entend à la préparer comme lui. Cette bouillie, qu'il réserve aux enfants de son choix, a beau être noire, elle est trop fortifiante, trop salutaire pour n'être faite qu'avec de l'eau.

Quand le Sotré veut traire une vache, il commence par lui enlever les cornes; si on le dérange dans son travail, il ne les remet pas en place.

Le Sotré a pour distraction favorite la danse. Combien de fois le passant attardé n'a-t-il pas surpris, mais en se gardant bien de faire mine de les voir, une douzaine ou deux de petits hommes *rondiant* (1) au clair de lune, par quelque belle nuit d'été, sur les tas de fumier dressés aux abords des fermes! C'était la bande des Sotrés, bande ardente au plaisir, rieuse, tapageuse, infatigable. Ces malicieux esprits poussent si loin l'amour de la danse qu'il leur prend, parfois, fantaisie de faire danser les meubles, le trépied, la pelle à feu, les casseroles, quand ils ne sont pas en nombre pour rondier entre eux. D'autres fois, ils sautent sur les lits et font des cabrioles jusque sur la poitrine des gens endormis. S'ils sont petits, ils sont lourds, lourds comme le plomb, et, quand l'un d'eux s'assied sur la poitrine ou sur l'estomac d'un dormeur, quelle torture! En vain, le malheureux qu'il écrase veut-il crier, aucun bruit ne sort de ses lèvres; en vain, cherche-t-il à se débattre, il est paralysé et ne peut faire le moindre mouvement. Le supplice devient bientôt intolérable, et si le Sotré ou *Cauchemar* — c'est tout un — ne se décide à battre en retraite, les accidents les plus terribles, la mort même, sont à redouter.

(1) Rondier, c'est danser en rond.

Les personnes qui veulent éviter les familiarités du Sotré, — et il s'en permet, paraît-il, de très choquantes, — doivent se mettre les bras en croix au moment de s'endormir. Quelques-unes placent un couteau ouvert sur leur poitrine : le Sotré se blesse, s'enfuit et ne revient plus.

Le même esprit prend aussi quelquefois l'apparence d'un tourbillon de vent, dispersant, entraînant à de grandes distances tout ce qu'il rencontre, feuilles, brindilles, paille, foin. Il n'est pas jusqu'aux femmes et aux enfants qu'il ne traite avec le même sans-gêne. De là tant de disparitions d'êtres chers, que l'on a signalées un peu de tout temps. On comprend, par ce qui vient d'être dit, combien il est dangereux de déplaire à cet esprit, de l'irriter, de s'exposer à s'en faire un ennemi.

Culâ a plus mauvaise réputation encore. C'est un enjôleur, un maître fourbe, un traître incapable du moindre bon mouvement. Toujours agité, toujours errant, il se présente sous mille formes, chandelle, cierge, lanterne, boule de feu, bouc aux yeux flamboyants. Passez-vous près d'une mare, entrez-vous dans l'un de ces terrains marécageux connus dans les Vosges sous le nom de *feignes*, et d'où le voyageur a tant de peine à sortir, une fois qu'il y a mis le pied, vous avez de grandes chances de voir Culâ se

montrer à dix pas de vous. Gardez-vous de le suivre ! il vous conduirait à votre perte, donnant à l'eau l'apparence de la terre ferme, à la terre ferme l'apparence de l'eau. Vous hâtez-vous de vous éloigner, il lui plaira souvent de vous accompagner, passant auprès de vous comme un éclair, courant devant, courant derrière, se tenant à vos côtés, tantôt à droite, tantôt à gauche, dansant, gambadant comme un fou. Ah ! s'il pouvait fatiguer vos yeux, les frapper d'éblouissement, quelle joie serait la sienne ! Il lui serait facile alors de vous entraîner au fond de quelque gouffre. Et c'est ce qu'il cherche en faisant le beau, l'aimable, l'empressé, — car, si vous l'avez refusé comme guide, il a la prétention de se faire accepter comme compagnon. Ne songez pas à le saisir ! Si vous étendez la main sur lui, il se dérobe, s'évanouit, pour reparaître, presque aussitôt, en riant à se tordre. Le seul moyen que l'on ait de se débarrasser de ses importunités est de jurer comme un charretier : Culâ, qui a horreur des jurons, se précipite dans la première flaque d'eau venue, et vous voyez s'allumer tout à l'entour de l'endroit où il a plongé une multitude de petites flammes vertes, jaunes, bleues, rouges, tout cela dansant, sautillant à vous donner le vertige et à vous aveugler.

Culâ n'aime pas qu'on le rudoie et surtout

qu'on le menace. Une nuit, un garçon lui dit : *« Sé tè n'tè recules mi, j'tè reculerâ »*, mais ce fut bien lui, le vantard, qui dut reculer, et lestement, jusqu'à sa porte, ramené par Culâ.

Les fées ne se montrent plus guère de nos jours. Cependant, d'après certaines vieilles gens, il n'est guère douteux qu'elles ne s'occupent, comme par le passé, d'assurer le bonheur ou le malheur des enfants, suivant qu'elles les prennent en affection ou en grippe. Peut-être, aussi, y en a-t-il de bonnes et de mauvaises, faisant le bien ou le mal selon leur nature. S'il plaisait à l'une d'elles de se glisser la nuit dans nos demeures, auprès d'un berceau, il faudrait la laisser faire et se bien garder de l'interroger.

« Un jour, ou plutôt une nuit, une femme crut distinguer, près du petit lit où dormait son dernier-né, une grande forme blanche.

— Qui est là ? cria-t-elle tout épeurée.

— Tu n'as besoin de le savoir, lui répondit une voix.

— Qui es-tu ? Que viens-tu faire ici ?

— Visiter ton enfant.

— Va-t-en !

— Sur l'heure, mais le petit mourra dès que la bûche qui est au feu sera brûlée.

En entendant ces mots, la pauvre mère se sentit prise d'étouffement. Elle eut pourtant le

courage de regarder bien en face la personne qui lui parlait, et put ainsi remarquer qu'elle avait les doigts des mains attachés ensemble (palmés). A ce signe, elle reconnut qu'elle avait affaire à une fée. D'un bond elle se précipite vers le foyer, enlève la bûche, l'éteint et la renferme, sous double tour de clé, dans une armoire. L'enfant grandit, devint un homme et vécut cent ans. Si, par mégarde, la bûche n'avait été retirée un jour de l'armoire par des mains ignorantes, et jetée au feu, cet homme vivrait encore probablement aujourd'hui. »

Les fées rendent aussi, quelquefois, visite aux grandes personnes — principalement à celles qui sont d'humble condition — et s'intéressent à ce qu'elles font. Heureuse la femme qui peut se mettre dans leurs bonnes grâces, mais, aussi, malheur à celle qui le prend de haut avec elles et les blesse par une irrespectueuse curiosité !

« Une femme filait près de son feu, une fée vint et lui dit :

— Oh ! que tu files donc bien !

La fileuse trouva d'abord plaisir à ce langage, mais, comme la fée répétait toujours la même chose, elle finit par s'en fatiguer et en montrer de l'ennui.

— Comment t'appelles-tu ? fit-elle, pour changer de conversation.

— Moi-Même, répondit la fée. Oh! que tu files donc mal!

C'était vrai : le fil, si souple, si fin tout à l'heure, alors que la fileuse était calme et contente, devenait sec, rude et inégal, depuis qu'elle s'agitait sur sa chaise, boudeuse et maussade.

— Tu dis ? reprit-elle.

— Moi-Même, répondit la fée. Oh! que tu files donc mal!

— Répète...

— Moi-Même. Oh! que tu files donc mal!

La fileuse irritée saisit sa quenouille pour la briser sur la tête de la fée, mais celle-ci eut tôt fait de la lui arracher des mains, de la jeter au feu et d'y pousser en même temps l'effrontée qui voulait la frapper.

— Crie tant que tu voudras, la belle, à pleine gorge, à pleins poumons, — tu resteras là jusqu'à ce qu'on t'en retire, et ce ne sera pas moi.

Un homme entre : — Qui t'a jetée dans le feu ? dit-il en courant au secours de la fileuse.

— Moi-Même, répond-elle.

— Eh bien ! restes-y !

Peu après, la porte s'ouvre de nouveau; cette fois, c'est le mari. Il était temps qu'il arrivât, et heureux qu'il eût le cœur tendre : autrement, la fileuse grillait tout du long, condamnée à une mort certaine. »

A chaque pas, dans les Vosges, on retrouve le souvenir des fées. Nous avons le *Ruisseau des Fées* à Gérardmer ; — le *Pont des Fées* à Saint-Étienne, au Val-d'Ajol et à Uriménil ; — le *Château des Fées* à Ruaux ; — le *Moutier des Fées* à La Bresse. Ce que l'on connaît moins, c'est le *Four des Fées,* auprès du Thillot. Ce four, assez profond et creusé en plein roc, servait autrefois aux fées à cuire des gâteaux, des friandises, dont les bergers d'alentour avaient, paraît-il, la plus grosse part.

« Un jour, — il n'y a pas de cela longtemps encore, — des paysans, qui travaillaient à la charrue dans une pièce de terre voisine, vinrent à dire, par manière de plaisanterie, en se montrant le four des fées : — « Si les bonnes dames voulaient nous cuire un gâteau de leur façon, il serait en ce moment le bien venu. » Qui fut étonné ? ce furent nos hâbleurs, quand, arrivés au bout du champ, ils virent dressé, sur une belle serviette blanche et surmonté d'un couteau pour le partager, le plus appétissant gâteau du monde. Comment auraient-ils osé reculer, maintenant qu'il était là devant eux ! Effrayés ou non, il fallait bien y mordre. Ils le firent et n'en eurent regret : de leur vie, ils n'avaient mangé pâte meilleure et plus délicate. »

On raconte à Corcieux la légende suivante :

« Au temps jadis, le premier vendredi de la première lune qui suivait le dimanche de la Trinité, la forêt de Rapaille recevait, chaque année, la visite d'une fée. Il est permis de croire que l'on ne savait pas au juste le nom de cette fée, mais on la désignait sous celui de dame *Agaisse*, à cause d'un cri perçant, assez semblable à celui d'une pie (*agaisse,* dans la langue du pays), par lequel elle annonçait son arrivée. A ce signal, il n'était homme ni bête, insecte ni oiseau, ayant gîte dans la forêt, qui n'accourût pour rendre hommage à la fée, comme à sa souveraine. Les arbres eux-mêmes, toutes les plantes, depuis les plus humbles jusqu'aux plus superbes, inclinaient respectueusement le front devant elle. Il advint pourtant une fois que les chênes du « Hennefête » — c'est le nom de l'une des sections de la forêt — refusèrent net de remplir leur devoir. Dame Agaisse entra dans une violente colère, et on put, à plus d'une lieue de distance, tant elle élevait la voix, l'entendre parler ainsi :

« Ah ! chênes orgueilleux, vous vous trouvez trop grands, trop beaux pour vous courber devant moi ? J'aurai raison de vous, je briserai votre fierté. Vous étiez les géants de la forêt, vous en deviendrez les nains sur l'heure. Vous êtes beaux ? vous serez laids et difformes, et vous demeurerez ainsi tant que vous existerez. »

L'arrêt ne fut pas plutôt rendu qu'il fut exécuté. Bien que des centaines d'années se soient écoulées depuis lors, la malédiction de dame Agaisse pèse toujours sur les chênes du Hennefête. Dans la forêt verte et riante ils font une tache sombre. Tandis que tout, à côté d'eux, grandit, prospère, se renouvelle, ils restent petits, souffreteux, éternellement les mêmes, c'est-à-dire noueux, galeux, chauves, tortus, bossus, affreux enfin à effrayer le passant et à lui soulever le cœur. »

Ne sont-ce pas aussi des fées les *Dames vertes* que l'on aperçoit, parfois, au fond de mystérieuses retraites, dans les bois, le long des cours d'eau, comme celle dont parlent encore les gens de Martimpré, et qui se montrait à minuit sur le pont de la Vologne ? Malheur au voyageur attardé qui venait à passer à pareille heure en ce lieu ! Il connaissait tôt la sueur d'angoisse. A peine avait-il mis le pied sur le pont, qu'une Dame verte, toute verte, se dressait devant lui, l'entraînait au Saut-des-Cuves, et, le saisissant par les cheveux, le balançait au-dessus de la cascade. Quand le pauvre hère était devenu bien blême, avait bien tremblé, bien recommandé son âme à Dieu, elle courait le déposer à la place où elle l'avait pris, et disparaissait en déchirant le silence de la nuit par un long éclat de rire.

*
* *

Le sabbat de Gérardmer passé, plus de beau temps à espérer, disent les gens du Valtin. C'est la réponse du berger à la bergère (Voy. p. 150). Ce sabbat n'est autre, en effet, que la fête patronale de Gérardmer, laquelle a lieu le jour de la Saint-Barthélemy (le 24), ou, pour être plus exact, si ce jour n'est pas un dimanche, le premier dimanche qui le suit.

Saint Barthélemy est aussi le patron des gens de Taintrux auxquels on prête ce dicton caractéristique : « Le jour de la Saint-Barthélemy, le soleil semble poussé avec des perches, mais, les jours de devant, on le croirait retenu avec des crochets. » Taintrux est une des localités les plus misérables des Vosges ; ce jour-là, pourtant, chaque famille, si pauvre soit-elle, s'arrange de façon à faire chère lie : aussi trouve-t-on que le soleil marche vite, beaucoup plus vite que les jours précédents, desquels on peut dire, en toute vérité, qu'ils sont longs comme des jours sans pain.

*
* *

Saint Augustin (le 28) guérit les fis (*ficus*) et les vlures (*verrucæ*), si l'on en croit un écriteau cloué au pied d'un sapin qui s'élève sur la lisière

de la forêt de la Grande-Charme, dans la commune de Cleurie, à quinze pas environ d'une fontaine miraculeuse. C'est à l'aide du limon de ladite fontaine que la guérison s'opère. Une simple immersion des mains suffit, mais à la condition, pour celui qui la fait, d'être par pur hasard de passage en ce lieu.

A défaut du limon de la fontaine de saint Augustin, on peut avoir recours à l'un ou à l'autre des moyens suivants :

1. — Prendre autant de pois que l'on a de verrues, jeter ces pois au feu, et se sauver à toutes jambes pour ne pas les entendre pétiller.

2. — Couper un morceau de lard cuit provenant soit d'un porc mâle, soit d'une truie, suivant le sexe de la personne qui opère, se frotter les mains avec ce lard et l'enterrer ensuite profondément. A mesure que la viande se corrompra, les verrues tomberont par écailles, et, quand elle sera complètement pourrie, les verrues auront disparu.

3. — Si l'on vient à passer, par hasard, avant le lever du soleil, à proximité d'une rivière dont l'eau est agitée et se couvre d'écume, se laver les mains avec cette écume autant de fois que l'on a de verrues.

4. — Faire autant de nœuds à un bout de ruban que l'on a de verrues, et jeter ensuite ce

ruban par-dessus son épaule, sans s'inquiéter de savoir où le vent l'emportera.

5. — Procéder de même en remplaçant le ruban par un fil, placer ce fil sous une grosse pierre que l'on ne pourra pas reconnaître, ou mieux sous l'une des tuiles du toit paternel; dès qu'il commencera à pourrir, les verrues s'en iront en miettes.

6. — La fiente de brebis, employée sous forme d'emplâtre, guérit toutes sortes de verrues et de clous.

7. — Se frotter les mains avec du sang de lézard.

*
* *

Sainte Sabine (le 29) guérit tous les maux, en général, et, particulièrement, le mal d'amour en donnant des maris aux jeunes filles qui réclament son assistance. A quelques pas de la chapelle, érigée en son honneur dans la montagne de Fossard, auprès de Remiremont, et qui est le but d'un pèlerinage assez suivi, coule une fontaine justement renommée. Toute jeune fille qui jette une épingle dans cette fontaine et ne la voit pas s'enfoncer aussitôt, est sûre de trouver dans l'année un épouseur. Elle emporte la même certitude si l'épingle, refusant de flotter, va droit au

fond, sans qu'il s'élève aucune bulle d'air à la surface de l'eau.

A peu de distance de la chapelle de sainte Sabine s'élève la pierre *Kerlinkin,* à laquelle de nombreux curieux vont rendre visite. C'est un monolithe de grès rouge, d'une hauteur de 5 mètres environ, dans lequel les savants du pays veulent voir, nous ne savons à quels signes, un monument druidique.

Aux enfants qui demandent comment ils sont venus au monde, on répond communément qu'ils sont sortis de la pierre Kerlinkin, et, au besoin, on les conduit à cette pierre pour leur montrer la porte sans serrure et sans gonds qui s'est ouverte une belle fois, à minuit, pour leur livrer passage.

*
* *

Saint Florent (le 31) est invoqué contre les tranchées et les coliques rebelles. Une petite chapelle, placée sous le vocable de ce saint et bâtie sur les bords du lac de Longemer, attire, pendant une partie de l'année, de nombreux pèlerins. Elle renferme un dévidoir miraculeux, en bois de chêne, qu'il suffit le plus souvent de faire tourner trois fois à rebours, en récitant un ou plusieurs *Pater,* pour obtenir à bref délai la guérison de tout mal de ventre, si enraciné qu'il soit.

Quelquefois, cependant, une seconde et même une troisième visite à la chapelle de Longemer sont nécessaires, suivant que la foi des pèlerins est plus ou moins vive. Si la guérison se fait attendre encore, il ne reste plus aux malades qu'une ressource, c'est de se plonger dans le lac à un certain endroit voisin de l'oratoire et marqué par trois pierres debout.

*
* *

Le mois d'août est le moment de l'année qui convient le mieux à la cueillette des baies de genièvre. On peut, cependant, poursuivre cette opération jusqu'à la fin de septembre. Les baies de genièvre, que l'on ramasse pendant ces deux mois, jouissent de propriétés qui, dans nombre de cas, en font le remède par excellence. Elles fortifient le cerveau, éclaircissent les idées et la vue, rendent solide la poitrine et complaisant l'estomac, chassent les ventosités, clarifient les urines, empêchent la pierre de se former dans nos organes, défendent de la paralysie, du tremblement, de la fièvre quarte, du venin et du mauvais air, réchauffent la moelle des os, rendent l'haleine agréable, retiennent les larmes, soulagent dans le mal de cœur et de tête, endorment enfin toutes les douleurs causées par le froid.

La meilleure manière de se servir de ces graines est de les mettre à tremper, pendant trente-six heures, dans un mélange par parties égales de vin blanc et d'eau-de-vie, après quoi on les fait sécher au soleil sur un linge et on les dépose dans une boîte bien close. Il faut en prendre, tous les trois jours, sept graines le matin, sept graines le soir, dans un verre de vin blanc.

*
* *

S'il tonne en août,
Grande prospérité partout,
Mais des malades... beaucoup.

Qui en août dormira,
Sur midi s'en repentira.

*
* *

Le mois d'août compte cinq jours fastes : le 5, le 7, le 10, le 14 et le 19, — quatre jours néfastes : le 4, le 13, le 27 et le 31.

X

LE MOIS DE SEPTEMBRE

Saint Idoux (le 3) est le patron des faibles d'esprit, des fous. Quand une personne tient des propos décousus, dit quelque naïveté ou commet un acte déraisonnable, on lui donne le conseil de faire un voyage à Anould, ou, plus brutalement, de faire un pèlerinage à la chapelle que saint Idoux possède en cette paroisse. Le bienheureux doit avoir une clientèle nombreuse, à en juger par les histoires facétieuses que l'on raconte des habitants de diverses localités des Vosges.

Il est juste de citer en premier lieu les *Fous* de Ruaux, canton de Plombières, auxquels on prête généreusement tous les traits de sottise qui courent le monde. En voici quelques-uns :

« Un étranger — un baigneur, sans doute, de Plombières — a satisfait à un besoin naturel auprès de leur église : ils décident de la déplacer pour que le contact de l'odorant présent ne la souille pas davantage. »

« Le toit de la même église est devenu une véritable prairie : pour qu'elle en broute l'herbe, ils hissent une vache sur ce toit, à l'aide d'un nœud coulant qu'ils lui passent au cou, et, comme avant d'arriver au terme du voyage, la pauvrette tire démesurément la langue :

— Ah! la gourmande! la gourmande! s'écrient-ils en chœur, elle ne peut tant seulement attendre d'être rendue! »

« Un autre jour, les mêmes apprennent que l'Empereur doit venir dans la journée leur rendre visite. Qui le haranguera? Tout le monde se récuse : le maire est enrhumé, l'adjoint a sa jument malade, le curé est invité à un grand dîner, etc... L'embarras est extrême. En fin de compte, on décide le boucher à prendre la parole, comme étant de tous le plus capable de le faire, en raison de l'habitude qu'il a de parler, du matin au soir, à ses bêtes. »

Si les gens de Ruaux tiennent la première place parmi les protégés de saint Idoux, les Bressauds ont certainement tous les droits à la seconde. Jugez-en plutôt.

« Avant la grande Révolution, la commune de La Bresse formait une sorte de petite république, choisissant elle-même les chefs de sa milice et les juges de son tribunal. Un jour, ces derniers eurent à s'occuper d'une affaire d'importance : il s'agissait de remplacer la potence, laquelle, pour avoir longtemps et beaucoup servi, menaçait ruine. Chacun avait son idée : l'un voulait la nouvelle potence en sapin, celui-ci la préférait en hêtre, celui-là en chêne.

— « Tout ça, c'est des bêtises, dit un malin, parlez-moi d'une bonne potence en fer, qui ne craigne ni le chaud, ni le froid, ni le vent, ni la pluie, ni le tonnerre du bon Dieu. Voilà ce qu'il nous faut, — vous m'entendez, les hommes ? — un meuble solide, résistant, qui, après nous avoir servi à tous, puisse aussi servir à nos enfants. »

L'avis fut mis aux voix et adopté.

Ceci n'est rien, écoutez encore :

« Au presbytère de La Bresse, cinq ou six prêtres, réunis autour d'une table bien fournie, devisaient joyeusement. Tous avaient quelque bon tour à raconter, à l'exception du maître de la maison, lequel écoutait, souriant, sans mot dire. Pourquoi se taisait-il ? Les gens de La Bresse étaient-ils donc plus difficiles à mener par le bout du nez que les autres, plus rétifs à prendre des vessies pour des lanternes ?

— Point, répondit le curé ainsi interpellé ; ils sont doux comme moutons, et simples tout autant. Tout ce que vous vous vantez d'avoir fait avaler à vos paroissiens n'est que pur enfantillage ; s'il me prenait fantaisie de faire manger du foin aux miens, ils en mangeraient bellement.

— Oh ! oh ! vous allez loin ! fit l'un de ses interlocuteurs, le vénérable curé de Gérardmer.

— Mais non, je ne dis rien dont je ne puisse faire la preuve.

— Impossible.

— Vous plairait-il de parier cent écus ?

— Va pour cent écus ! Je suis votre homme.

— C'est dit, venez dimanche et vous verrez merveille.

Au jour convenu, le curé de Gérardmer, curieux de savoir comment son confrère essaierait de se tirer d'affaire, arrive chez lui à l'heure de la grand'messe.

— Bonjour ! me voilà !

— Avec les cent écus ?

— Comment donc ?

Au moment du prône, le curé de La Bresse monte en chaire et tient à peu de chose près ce langage :

— « Mes chers frères, je viens de recevoir de Jérusalem une botte de foin, comme aucun de vous, ni jeune ni vieux, n'en a vu et n'en verra.

Ce foin a été fauché sur le lieu même où Notre-Seigneur a enduré sa passion. Sa Sainteté le Pape, qui connaît et apprécie vos sentiments religieux, a bien voulu me faire cet envoi en l'accompagnant de grâces particulières. Ainsi, cent jours d'indulgence sont accordés aux personnes qui mangeront de ce foin la longueur d'un doigt; celles qui en avaleront un brin quatre fois plus long auront droit à une indulgence plénière.

« Empressez-vous, mes chers frères, de venir en réclamer. Après la messe on passera à l'offrande; je me plais à croire que nul de vous ne se refusera à déposer son obole dans la sébile habituelle. Le produit de vos générosités sera versé dans la caisse de M. le curé de Gérardmer, qui se trouve, présentement, dans la plus grande nécessité. »

A cette sortie, le curé de Gérardmer, qui, depuis un instant déjà, bouillait dans sa stalle, ne put se retenir de rouler de gros yeux et de montrer le poing au prédicateur. Il aurait voulu mettre les Bressauds en défiance et les empêcher de tomber dans le piège qui leur était tendu, mais ceux-ci, trop occupés qu'ils étaient à boire, comme du lait doux, les paroles de leur pasteur, ne remarquèrent point ce geste de colère. La distribution a lieu. Personne ne manque de s'y rendre, on se dispute même les premières places. Les gros sous, les pièces blanches aussi tombent

dru dans la sébile. Tout va bien. A qui le tour ?

Bientôt, il ne reste plus à servir qu'une femme, une bonne vieille femme des dessus de La Bresse, tout éclopée, qui s'achemine cahin-caha, virant à droite, virant à gauche, sans guère plus avancer qu'un escargot traînant sa maison. Le curé l'attend, non sans quelque impatience, en tenant à la main une bûchette à indulgence plénière. Toute tremblante, la vieille finit par arriver près du distributeur, examine avec soin ce qu'il lui tend, branle la tête et dit :

— Faites excuse, M. le curé, mais si ça ne vous fait rien, comme je n'ai plus de dents, j'aimerais mieux du regain.

— Des manières ? répond le curé, allons donc, pas plus de faveur pour toi que pour les autres ! Au contraire, pour t'apprendre à faire la petite bouche, tu mangeras tout entière cette poignée qui me reste, et dans laquelle se trouve justement un chardon. »

Si le curé de Gérardmer dut se reconnaître battu, cela ne veut pas dire que ses ouailles ne soient aussi d'une belle force. On verrait plutôt les Gérômais se promener sans chemise, au cœur de l'hiver, que faire un pas en dehors de leurs habitations, sans avoir une hotte sur le dos. Ils la traînent partout cette hotte de malheur, aux champs, au village, même à l'église, où ils la

gardent bravement pour se rendre à l'offrande. L'habitude ne date pas d'hier.

« Paraîtrait que, il y a belle lurette, un homme de la montagne, en allant un dimanche à la messe, trouva sur son chemin une bande de lard.

— Bonne affaire, dit-il en la relevant, mais comment l'emporter? Je ne puis me passer de messe, non! et, d'un autre côté, jeter ce lard sur mes épaules, ce serait endommager mes beaux habits. Le drap coûte cher, et les tailleurs ne travaillent point pour des prunes. Misère, ah! si j'avais ma hotte! Allons, toutefois, au plus pressé, cachons ce lard sous les feuilles derrière un buisson, et, quand j'aurai rempli mes devoirs de bon chrétien, j'irai, d'une trotte, à la maison, chercher ce qui me manque pour loger ma trouvaille.

Comme il disait, il fit, mais, voyez le guignon! quand il revint, baigné de sueur et hors d'haleine, à l'endroit où il avait caché soigneusement la bande de lard, il ne la trouva plus, l'oiseau était déniché.

En rentrant au logis, l'oreille basse comme un chien fouetté, le bonhomme se jura bien que la leçon ne serait perdue ni pour lui ni pour les siens.

Et c'est depuis ce jour que les Gérômais ne mettent plus un pied devant l'autre, sans avoir la

hotte au dos, trop bien payés qu'ils sont, disent-ils, pour se laisser prendre de nouveau au dépourvu. »

Les Saulxurons et les Véternâs (habitants de Saulxures et de Ventron) sont aussi des malins qui peuvent railler les autres; on sait ce qu'ils valent, et, à l'occasion, on leur rappelle ce que valaient leurs pères autrefois.

« Un jour, un mauvais plaisant de Ventron, du nom de Coliche, eut la malencontreuse idée de jouer au mort ressuscité, dans le but de donner matière à parler aux gens, et surtout d'effrayer son curé, dont la bravoure lui était connue pour ne pas dépasser celle d'un lièvre. Il faut vous dire que Ventron, à cette époque, faisait partie de la commune de Travexin et de la paroisse de Saulxures. Donc, son plan arrêté, notre Coliche, qui était menuisier de son état, fabrique un cercueil, et le fabrique de telle sorte qu'il pouvait y tenir sans trop de gêne, y respirer à l'aise et en sortir à volonté, en pressant un simple ressort.

Une fois la besogne terminée, il met quatre mauvais drôles dans le secret et les envoie répandre la nouvelle de sa mort dans le voisinage. Tout marche à souhait, personne ne se doute de la supercherie. A l'heure fixée pour le départ du convoi, les quatre compagnons enlèvent le cer-

cueil, et... en route pour l'église ! La messe s'expédie vite, le *Libera* aussi, et, en trois enjambées, on arrive au cimetière. A peine le cercueil a-t-il été descendu dans la fosse que Coliche, faisant sauter le couvercle, se dresse de toute sa hauteur et s'écrie :

— Miracle ! miracle ! approchez pour entendre des nouvelles de l'autre monde !

Va-t'en voir s'ils viennent ! A l'exception des quatre compères qui savent à quoi s'en tenir, et du fossoyeur qui en a vu bien d'autres, tous les assistants, le curé en tête, ont pris leurs jambes à leur cou, une débandade complète.

— Miracle ! miracle ! reprend le faux ressuscité de plus belle, en cherchant à se débarrasser de son linceul. Le fossoyeur ne lui en laisse pas le temps :

— Quand on est mort, lui dit-il en lui assénant sur la tête un maître coup de pioche, on n'a plus le droit de parler.

Et vli ! vlan ! attrape ! Les derniers coups étaient de trop, le premier avait suffi pour faire passer le malheureux Coliche de vie à trépas. »

Comme bien on le pense, le curé de Saulxures eut quelque peine à oublier le terrible quart-d'heure que cette folle équipée lui avait fait passer. Le dimanche suivant, il monta pourtant en

chaire et parla à peu près en ces termes à ses paroissiens de Ventron :

— « Dans le courant de la semaine dernière, vous m'avez apporté un mort qui n'était pas mort. Où aviez-vous la tête ? Sans la présence d'esprit et le courage de notre fossoyeur, ce mort, qui n'était pas mort, serait parvenu certainement à s'échapper de nos mains, et voyez-vous le scandale ? Nous serions devenus la risée de nos voisins. A l'avenir, prenez soin de ne pas recommencer cette mauvaise plaisanterie, car, s'il vous prenait fantaisie de faire enterrer des morts qui ne fussent pas morts et bien morts, vous auriez affaire à moi, et je vous ferais voir de quel bras je me mouche. »

Pour conjurer l'effet d'une telle menace, les gens de Ventron prirent, à partir de ce moment, l'habitude d'envoyer par eau leurs morts à l'église, à la façon des flotteurs de bois, et il en fut ainsi tant qu'ils restèrent attachés à la paroisse de Saulxures. Ce n'était pas toujours aisé, mais on s'en tirait tout de même, sans attendre toujours les grandes eaux. Le ruisseau de Ventron avait beau faire le récalcitrant, on finissait par arriver à la Moselotte, et de là les cercueils descendaient, presque seuls, au gué de Bâmont où le clergé venait faire la levée des corps. »

Il serait injuste de ne pas dire ici un mot des

Guédons du Mesnil (1). Ce sont de rudes hommes, curieux à voir, plus curieux encore à entendre, prétendent leurs malicieux voisins du Thillot qui vous raconteront volontiers l'anecdote suivante :

« On était au cœur du printemps et les cultures étaient déjà avancées, quand un retour subit du froid vint jeter l'alarme au Mesnil. Il y avait lieu de s'émouvoir, en effet, car la gelée ne tarda pas à montrer les dents, et si longues, si longues elle les avait, qu'il lui suffit d'une nuit pour compromettre toutes les récoltes. Cette fois, les Guédons se fâchèrent rouge : allait-on laisser maintenant cette gueuse dévorer les biens de la terre, ruiner les pauvres gens ? Il fallait aviser et rassembler en hâte le Conseil municipal... On le rassemble, aucun membre ne manque à l'appel.

— Écoutez, les autres, — fit le parleur le plus écouté, celui dont l'avis finissait toujours par l'emporter, — faut croire que notre saint, — il désignait ainsi le bienheureux saint Blaise, patron de la paroisse, — ne se doute pas de ce qui se

(1) L'espèce de papillotte que l'on obtient en roulant entre les doigts la nappe de coton qui sort du peigne à carder, est appelée « guédon » dans les Vosges. Le nom de « Guédons » a été donné aux habitants du Mesnil, parce que, avant l'emploi des machines, la moitié d'entre eux devaient à la préparation des papillottes de coton leurs moyens d'existence.

passe : autrement, il y apporterait remède. J'ai une idée.

— Savoir ? dit un des assistants.

— Débonde, dit un second.

— Voilà la chose : c'est de le tirer de sa maison bien close et de le mettre à coucher dehors.

— Comment ? Pourquoi ? hasardèrent presque en même temps deux membres scandalisés.

— Pourquoi ? Si vous ne le devinez, je vais vous l'apprendre. Notre saint, vous le pensez bien, n'est pas une bête, pas assez, au moins, pour se laisser manger par le froid. Non ?... Eh bien ! si la gelée ose s'attaquer à lui, il se fâchera ; s'il se fâche, il la secouera, et, s'il la secoue, elle déguerpira.

— Tout de même, dit quelqu'un.

— C'est fin vrai, ce qu'il conte là, fit un autre.

— Vrai de vrai, ce qu'il y a de plus vrai, s'empressa d'ajouter le gros de la bande.

Et, le soir venu, le saint fut descendu de sa niche et porté en grande cérémonie sur le mur du cimetière, après quoi la procession ayant rompu les rangs, chacun rentra chez soi, non sans avoir souhaité au patron de la paroisse une bonne nuit. — Vœux bien inutiles, car cette nuit-là fut plus mauvaise, plus désastreuse encore que celle qui l'avait précédée. Il gela vraiment à pierre fendre.

Quand reparut le jour, les Guédons ne se possédaient plus d'indignation et de colère :

— Alors donc, c'était un rien qui vaille, un fainéant, un ingrat, un sot, que leur saint Blaise ? Oh ! par exemple, il ne serait pas dit qu'ils étaient gens à garder pour lui des égards qu'il était si loin de mériter ! Et les hommes, les femmes, les enfants de s'armer de bâtons, de manches à balai, de fouets, pour courir sus à l'innocente statue, et tous, petits et grands, de lui frotter si rudement la tête, le dos, les reins, qu'ils en eurent bientôt fait mille pièces.

De si belles prouesses ne tardèrent pas à faire le tour du pays, et combien on en a ri, combien on en rit encore dans les paroisses voisines, il serait malaisé de le dire. Les Guédons ont eu beau racheter les morceaux de leur saint, que des étourdis de Bussang avaient malicieusement emportés chez eux, ils ont eu beau les rassembler, les recoudre et les remettre à neuf, il est d'usage de ne parler d'eux, en souvenir de l'aventure, qu'avec des haussements d'épaule et une dédaigneuse pitié. »

Il n'y a pas qu'à Ruaux, à La Bresse, à Gérardmer, à Saulxures, à Ventron, au Mesnil, sans oublier Raon-aux-Bois, où les gens soient incapables d'avoir inventé la bouillie et la manière de la manger sans se brûler les doigts, maint curé

des Vosges pourrait, paraît-il, répéter à ses ouailles le très-instructif et très-édifiant sermon qui suit, et que l'on attribue à l'un d'eux :

— « Mes très-chers frères, vous êtes tous des bêtes, et, depuis bientôt vingt ans que je suis avec vous, je n'ai encore pu vous faire sortir de votre ignorance crasse. Mais, qu'est-ce que le bon Dieu me dira, quand nous serons tous réunis dans la vallée de Josaphat ? Quand il me criera : — « Bothermy, curé d'Uriménil, qu'as-tu fait de tes brebis ? » je me tairai. Quand il grossira la voix et me criera encore : — « Bothermy, qu'as-tu fait de tes brebis ? » je me tairai toujours. Mais, s'il prend sa voix de tonnerre et qu'il me dise : — « Bothermy, curé d'Uriménil, qu'as-tu fait de tes brebis ? » qu'est-ce que vous voulez que je lui réponde ? — Bêtes, vous me les avez baillées, Seigneur ; bêtes, je vous les rends. — Voyez donc quel déplaisir pour moi ! » *In nomine Patris,* etc.

N'est-ce pas que l'on a raison de dire que saint Idoux est un saint bien occupé, et que les oreilles doivent lui corner souvent d'entendre la sempiternelle prière :

Saint Idoux,
Patron des fous,
Ayez pitié de nous.

Saint Idoux,
Patron des fous,
Priez pour nous.

*
* *

A la Saint-Cloud (le 7),
La lampe au clou.

(Les soirées commencent à devenir longues).

*
* *

Saint Lambert (le 17) a le pouvoir d'empêcher la gelée de faire tort au millet.

*
* *

Le jour de Saint-Eustache (le 20), il faut éviter de se faire tirer du sang.

*
* *

A la Saint-Mathieu (le 21), les jours
Sont égaux aux nuits dans leur cours.

A la Saint-Mathieu, s'il fait beau,
Prépare vite tes tonneaux.

*
* *

Il faut examiner avec soin lesquelles des premières ou des dernières mûres (fruits de la ronce)

sont les plus belles; si ce sont les premières, il convient de semer tôt; si ce sont les dernières, il y a lieu de semer tard.

Aux Quatre-Temps de septembre, semez le blé et vous en récolterez du plus beau et du meilleur pour la semence; vous aurez, de plus, de la paille sans égale, à cause de sa longueur, pour faire de bons liens.

Si les Quatre-Temps de septembre sont pluvieux, l'Automne aura de la crotte jusqu'à l'échine et même plus haut; s'ils sont secs, l'Automne pourra mettre ses beaux habits.

Le seigle doit être semé avant midi et pendant la pleine lune. Le cultivateur avisé ne voudrait pour rien au monde le mettre en terre pendant le premier quartier, et surtout l'après-midi.

*
* *

Étoiles filantes en septembre,
Tonneaux débordant en novembre.

*
* *

Si la chèvre demande le bouc en septembre, l'hiver sera précoce; — plus elle attendra pour le demander, plus l'hiver sera tardif et bénin.

*
* *

S'il tonne en septembre, — des fruits, du blé, du vin, des biens de toute sorte abondamment.

*
* *

Saint Côme et saint Damien (le 27) sont les patrons des médecins et des chirurgiens, et les guérisseurs par excellence des luxations et des fractures. Pour se les rendre favorables, il faut leur faire de fréquentes offrandes. Si, faute de ce soin, on n'a pas été mis par eux à l'abri d'un mauvais coup, et qu'il nous arrive malheur, il n'est remède ni conjuration pour valoir l'oraison ci-après :

— « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de Madame sainte Anne qui enfanta la Vierge Marie, de la Vierge Marie qui enfanta Jésus-Christ, Dieu te bénisse et te guérisse, pauvre créature, N..., de toute *renoûre, rompure,* blessure et entrave que ce soit, en l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge Marie, de MM. saint Côme et saint Damien ! » — *Amen.*

S'il y a profonde déchirure et effusion de sang, il y a lieu, indépendamment de l'oraison ci-dessus, de recourir à une prompte application sur

la plaie de vers de terre broyés : les nerfs coupés se rejoignent presque aussitôt.

Le poil de lièvre réduit en cendre est aussi très-efficace dans les cas de l'espèce. Étendu sur une blessure, il arrête le sang sur-le-champ.

Pour combattre une hémorragie, on a encore le choix entre les moyens qui suivent :

« Ouvrez la tête d'une carpe, vous y trouverez une petite pierre triangulaire que vous ferez sécher et réduirez en poudre. Aussitôt que vous aurez soufflé cette poudre dans le nez du malade, le sang cessera de couler (1). »

« Versez dans un demi-setier de vin rouge une bonne poignée de la poudre noire que renferment les vieilles vesses de loup (lycoperdons), ajoutez un peu de cannelle à ce breuvage et faites-le prendre tiède au blessé, la plaie se fermera en quelques instants (Voy. aussi, p. 230). »

Si autour de la plaie se produit une inflammation, il est reconnu que celle-ci ne pourra résister aux frictions faites à l'aide d'un tampon de flanelle, sur lequel on aura étendu une couche d'onguent composé, par parties égales, de miel et de poussière de nid d'hirondelle.

(1) Ce mode de traitement paraît concerner exclusivement l'hémorragie nasale, bien qu'on le dise efficace dans tous les cas de perte de sang.

Les cataplasmes d'œufs de fourmis, placés brûlants sur les parties du corps enflammées donnent aussi d'excellents résultats. S'il y a oppression, la respiration cessera bientôt d'être gênée. C'est pour cette raison que l'on recommande, principalement, les œufs de fourmis aux asthmatiques.

S'il se forme une tumeur, elle disparaîtra rapidement, pour peu que l'on prenne soin de la frictionner souvent avec de la salive.

Surgit-il des clous, des furoncles, on les amène facilement à maturité, à l'aide d'une application de grains de froment broyés avec les dents et réduits à l'état de pâte par une mastication prolongée.

On prévient l'apparition de la fièvre en faisant écraser au malade une taupe vivante entre les doigts.

La fièvre, faute de précautions, vient-elle à se déclarer, on la guérit, s'il s'agit de fièvre tierce, en formant, avec des araignées écrasées et placées entre deux linges, une sorte de cataplasme dont on recouvre le front et les tempes du malade ; — s'il s'agit de fièvre quarte, en lui faisant porter sur le corps, pendant quelque temps, un os de mort.

Aucun remède pourtant ne vaut l'oraison suivante :

« † Comme Jésus-Christ portait sa croix, survint un juif nommé Marc-Antoine †, qui lui dit : — « Tu trembles, Jésus ? » — « Je ne tremble ni ne frissonne †, et celui qui ces mots dira *(var : qui en son bras droit ce billet portera)*, jamais fièvre ni frisson n'aura † : — Je te commande, fièvre tierce, fièvre quarte, fièvre intermittente, fièvre *purpureuse*, de quelle nature que tu sois, je te commande, de la part du grand Dieu puissant, de te retirer du corps de N... (*nom et prénoms*), Jésus, Marie, Joseph †. »

Le malade devra réciter chaque matin à jeun, pendant neuf jours, neuf *Pater* et neuf *Ave* à l'intention des souffrances endurées par Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le Calvaire. Ces prières dites, il ajoutera : « Dieu soit loué et béni sur la terre et en tous lieux ! Ainsi soit-il †. »

(Vagney).

Si la jaunisse vient à se montrer, on en vient facilement à bout en faisant prendre au malade une pinte d'eau de source, dans laquelle on aura fait infuser une branche de gui pendant quarante-huit heures.

On a encore le choix entre les deux formules qui suivent :

« Dès que l'on reconnaît en soi les premiers symptômes de la jaunisse, prendre une carotte, la creuser avec soin et en remplir l'intérieur de sa

propre urine. Cela fait, suspendre la carotte dans une cheminée. A mesure qu'elle séchera, la jaunisse se retirera. »

« Se procurer une poignée de vers de fumier, autant de cloportes, laver et faire infuser pendant vingt-quatre heures dans une pinte de vin blanc. En boire trois verres par jour. »

Saint Côme et saint Damien sont encore invoqués pour obtenir la guérison du *mal blanc, mal d'aventure* ou *panaris*. On hâte l'effet des prières en plongeant le doigt malade dans un œuf fraîchement pondu, encore chaud, et en l'y laissant jusqu'à ce que l'œuf soit cuit. Quand on en retire le doigt, le mal est déjà loin.

Si l'on fait écraser un ver de terre, le premier trouvé, par la main d'un enfant qui vient de naître et n'est pas encore baptisé, cette main aura le pouvoir dans la suite de guérir les panaris, en exerçant une simple pression sur le doigt malade.

Il faudrait tout un volume pour épuiser la longue série des formules médicales ; nous nous bornerons, pour compléter l'aperçu que nous venons d'en donner, à faire choix des suivantes parmi celles qui sont d'une application journalière.

Si vous avez un point de côté, soulevez une grosse pierre, et, avant de la laisser retomber, crachez au beau milieu de l'empreinte qu'elle a laissée sur le sol : le mal se dissipera aussitôt.

Êtes-vous tourmenté par les rhumatismes, prenez une bouteille et pissez dedans deux fois. A partir de ce moment, laissez croître les ongles de vos pieds et de vos mains. Quand ils seront un peu longs, rognez-les et jetez-en les rognures dans la bouteille dont il vient d'être parlé. Enterrez ensuite celle-ci assez profondément pour que personne ne puisse la découvrir. Si vous avez bonne espérance d'être guéri, et dites dévotement cinq *Pater* et cinq *Ave,* à l'intention de la passion et de la mort de N.-S. J.-C., vous pouvez être certain de recouvrer promptement la santé.

Les ossements humains réduits en poudre et pris à la dose d'une pincée, dans un verre de vin clairet, constituent un remède par excellence contre le *haut-mal* (épilepsie). Les hommes doivent se servir exclusivement d'ossements ayant appartenu à un homme, les femmes, d'ossements provenant d'une personne de leur sexe.

Un excellent moyen encore de combattre l'épilepsie, est de porter au doigt une bague faite avec un morceau de corne blanche provenant du pied d'un âne.

La corne de pied de bœuf brûlée est un puissant vermifuge.

La corne de pied de porc, desséchée et réduite en poudre, est souveraine contre les coliques et tranchées de toute sorte.

Il n'est colique si violente qui ne cède, d'ailleurs, au remède suivant :

Prendre de la merde de chat, la faire sécher au feu sur une pelle, et, après l'avoir réduite en poudre, la jeter dans un demi-setier de vin rouge. Ce breuvage doit être servi tiède au malade.

Contre les coliques, tranchées, *miserere*, l'oraison qui suit est aussi toute-puissante :

— « Tranchée vive, tranchée rouge, tranchée blanche, quelle sorte de colique, tranchée, *miserere* que tu puisses être, je te conjure et commande, de la part des onze mille vierges, de sortir du ventre de N... *(désigner la personne par ses nom et prénoms)*, et d'entrer à cent pieds sous terre aussi vite et promptement que Joseph et Nicodême ont descendu le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'arbre de la croix. »

(Rupt-sur-Moselle).

Aux personnes atteintes d'incontinence d'urine, on recommande de délayer une cervelle de lièvre crue dans une pinte de vin clairet, et d'en boire un verre à jeun, chaque matin.

Pour se débarrasser des hémorroïdes, il faut les repousser trois fois avec le doigt majeur de la main droite, en disant : — « *Broka, Brokè,* que Dieu m'a fait, je ne les ai plus de par Jésus. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. » (Vecoux).

En cas de descente ou hernie, prenez un lézard vert et introduisez-le vivant dans une chopine remplie d'huile d'olive. Au bout du troisième jour, remuez fortement la bouteille, versez quelques gouttes de son contenu sur le siège du mal et frottez longtemps. Appliquez ensuite sur le ventre du malade des compresses imbibées de la même liqueur, et renouvelez les frictions, chaque jour, jusqu'à parfaite guérison.

Pour détruire le chancre, il faut prendre de la moelle de jonc, en faire une croix à trois croisillons, et, après l'avoir plongée dans de l'eau bénite pendant quelques secondes, la déposer sur la langue du malade. Elle y devra rester jusqu'à ce que la personne qui l'y aura mise ait eu le temps de réciter trois *Pater* et trois *Ave,* à l'intention des trois personnes de la sainte Trinité.

Contre un emplâtre fait avec de la suie et du vinaigre fort, il n'est engelure qui tienne.

Si votre enfant est enrhumé, pendez-lui au cou une pierre ponce et sa toux cessera.

*
* *

Quinze jours avant la Saint-Michel (le 29),
L'eau ne demeure plus au ciel.

A la Saint-Michel,
La chaleur remonte au ciel.

Saint Michel défend les chrétiens qui ont confiance en lui de la dent des bêtes mauvaises.

*
* *

Le mois de septembre compte cinq jours fastes : le 6, le 10, le 12, le 18 et le 30; — trois jours néfastes : le 13, le 15 et le 16.

XI

LE MOIS D'OCTOBRE

A la Saint-Rémi (le 1er),
Tout perdreau devient perdrix.

PENDANT l'octave de la Saint-Rémi, il ne faut mettre poule à couver, ni semer graine quelconque aux champs : tout germe périt, toute semence est vaine.

*
* *

Si la bruyère fleurit en abondance, au début de l'automne, elle annonce un hiver de longue durée ; si les fleurs couvrent le haut et le bas de la tige, en laissant un intervalle vide au milieu, l'hiver commencera de bonne heure, mais apaisera tout à coup ses rigueurs, puis, après un temps plus ou moins long, reprendra sa course pour ne nous quitter que tard.

Si les fourmilières sont hautes, à la même époque, l'hiver sera long et rude; si elles sont basses, l'hiver sera court et tempéré.

Quand le frai de la truite commence de bonne heure, c'est un signe d'hiver prématuré.

Parvient-on, au début de l'arrière-saison, à s'emparer d'un renard, il est curieux et utile, assure-t-on à Rupt, d'examiner sa rate. Si elle est plus grosse qu'elle ne l'est d'ordinaire, l'hiver sera très-rigoureux; si elle n'est grosse que par le haut ou par le bas, l'hiver ne montrera les dents qu'à son arrivée, ou bien une semaine ou deux avant son départ; si elle est grosse seulement au milieu, l'hiver ne sera vraiment dur que pendant un mois ou six semaines, à partir de la fin de janvier ou des deux premiers jours de février. Les habitants de Vecoux font les mêmes observations sur la rate de cochon.

*
* *

Les saints Anges-Gardiens (le 2) sont particulièrement honorés par les enfants. De bonne heure, on leur apprend à les aimer et à les invoquer. Dans certaines communes de l'arrondissement de Remiremont, il est peu de mères qui, avant de coucher les chers petits êtres, ne leur fassent répéter l'une des deux oraisons suivantes :

1. « Dans un beau lit je me couche : trois beaux anges j'y trouve, l'un à mes pieds, l'autre à ma tête, la Sainte-Vierge au milieu. »

2. « Je me couche dans mon lit, je prends Dieu pour mon père, la bonne Vierge pour ma mère, saint Jean pour mon parrain, sainte Marie-Madeleine pour ma marraine. Quatre petits anges en paradis qui me font de la place. Bonsoir, mon petit Jésus! Si la mort me surprend, vous me servirez de sacrement. »

L'enfant vosgien parle souvent des anges, et craint de les faire pleurer en se montrant désobéissant. L'éveil de la conscience se manifeste ainsi chez lui. Un peu plus tard, il acquiert, en se conformant simplement à la coutume, c'est-à-dire à l'ensemble de pratiques traditionnelles que les enfants observent dans leurs jeux, dans leur façon d'être vis-à-vis de leurs camarades, la notion du tien et du mien, le sens du juste et de l'injuste.

Le folk-lore juridique des enfants (1) est trop peu connu, et surtout trop curieux, pour que nous

(1) Nous empruntons le mot et l'idée à MM. H. Gaidoz et E. Rolland, qui, les premiers, dans *Mélusine*, l'excellente revue de mythologie qu'ils dirigent avec tant d'autorité, ont fait remarquer, t. III, c. 156, que les formulettes enfantines n'étaient souvent que des survivances ou des souvenirs, des débris d'un ancien droit.

ne disions pas quelques mots ici de ce qu'il est dans les Vosges.

I. — Le droit de trouvaille s'affirme de plusieurs manières : — A Ventron, quand une bande d'enfants découvre un objet perdu, le premier qui s'écrie : « Il est à moi ! » en devient le propriétaire, à moins que l'un de ses camarades ne le réclame comme sien, en s'engageant à faire la preuve de son dire, ou ne le reconnaisse pour appartenir à quelqu'un de son entourage. Il n'est loisible, toutefois, à qui que ce soit, de s'approprier une trouvaille, avant d'avoir permis à trois de ses camarades de l'examiner, et d'avoir laissé à toute légitime revendication deux jours francs pour se produire.

II. — Dans quelques villages, lorsque deux ou plusieurs enfants marchant ensemble aperçoivent, en même temps, un objet perdu, il est d'usage que celui qui le ramasse le partage avec ceux de ses camarades qui ont crié : *Pie !* au moment où il a mis la main dessus. En cas de doute, c'est-à-dire si l'on a lieu de craindre que l'un des enfants n'ait rien crié ou ait crié trop tard, on oblige celui-ci, pour éviter toute discussion, à *se couper*, ce qu'il fait en formant sur sa poitrine avec sa main grande ouverte le signe de la croix.

III. — Pour qu'un enfant rentre en possession de l'objet qu'il a perdu et sait aux mains de l'un

de ses amis, il faut qu'il soit en mesure d'en donner le signalement exact, dès qu'il reçoit l'une ou l'autre des sommations suivantes :

« Qui a perdu doit le décrire
En quatre mots sans pouvoir y revenir. »

« Dans mes deux mains
Trois brins je tiens ;
L'un grand, l'autre court,
Le dernier fin.
Deux choses pour moi
Et une pour toi ;
Devine juste,
Ou l'objet m'appartient. »

IV. — Lorsqu'il y a lieu de faire un partage, les parts sont établies aussi égales que possible, et l'on tire à la courte paille pour savoir qui aura la priorité du choix. Celui qui amène la paille la plus longue parle le premier, puis vient le tour de celui que le hasard favorise le plus après lui, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Remarque-t-on que l'un des enfants cherche à tricher, à faire tort à l'un de ses camarades, on lui enlève sa part, et celle-ci devient l'objet d'un nouveau partage dont le tricheur est exclu.

V. — Quand deux enfants prennent un engagement ou concluent un marché, et veulent le rendre sacré, définitif, ils se donnent réciproquement un coup sec dans la main droite, quelquefois trois, en disant : — « Ni dieu ni diable ne le cassera. »

VI. — S'il s'agit d'un échange auquel ils veulent donner le caractère d'irrévocabilité, ils s'écrient :

« Échange, échange,
Deux fois le tour de l'enfer;
Si tu le reprends,
La troisième fois dedans. »

VII. — Quand un enfant, dans un cas grave, est adjuré de dire, sous peine de malheur, toute la vérité et voit ses affirmations, ses protestations révoquées en doute, il regarde avec assurance ses contradicteurs et prononce lentement ces paroles : « Qu'on me coupe le cou (ou la langue)! »

VIII. — La manière de prêter serment diffère de village à village. A Granges, les enfants frappent la terre de toutes leurs forces, neuf, treize ou dix-sept fois avec un bâton, en disant : « Si ce n'est pas vrai, que le diable me les rende ! »

Ou bien encore ils s'écrient, après avoir bu

d'un trait un verre d'eau : « Que cette eau me serve de poison ! »

Ou : « Que le grand diable me retourne avec sa fourche ! »

A Gérardmer, certains enfants se passent le pouce de la main droite sur la langue, le mouillent de salive, et lèvent cette main vers le ciel en disant : « Je fais serment devant Dieu », ou : « Que Dieu me damne, si je ne dis vrai ! »

D'autres enlacent deux de leurs doigts en forme de croix et prononcent ces mots : « Je fais serment devant cette croix ! »

Quelques-uns s'écrient en simulant, avec leur main placée sous le menton, l'opération de la décollation :

« Ma foi damnée,
Le cou coupé
Sur le sabot (1),
Si ce n'est pas vrai. »

A Mortagne, canton de Brouvelieures, avant de déposer sur les faits qui rendent leur témoignage utile, ils font un grand signe de croix sur leur poitrine et sur leur dos.

A Deycimont, ils forment avec l'index, le

(1) On disait sans doute autrefois « billot ».

majeur et l'annulaire de la main droite, une fourche à trois dents et disent, la main gauche sur le cœur :

« Sur la fourche du malin esprit, je jure de ne pas dire un mot de mensonge. Si je dis autre chose que la vérité, je me soumets à être tisonné dans le grand four. »

Un serment solennel encore, le plus solennel même dans un grand nombre de localités, est celui que les enfants font en croisant deux lames de couteaux.

IX. — Quand il y a contestation entre deux enfants sur un coup joué, sur une question quelconque, ils choisissent un arbitre commun auquel ils remettent le soin de juger le différend. Celui-ci, après avoir entendu les parties ainsi que les témoins, et examiné les circonstances de l'affaire, fait le geste avec la main droite de se déchirer le visage et dit : « Oui, je jure sur mes yeux de ne faire aucun jaloux, et d'être juste pour l'un comme pour l'autre. Sur ma foi d'honneur, je déclare que N... a gagné la partie (ou que N... a raison). »

Si le perdant refuse d'accepter pour définitif le jugement rendu, il est exclu du jeu, tous ses camarades lui tournent le dos.

X. — Dans les constestations en matière de jeu, il n'est pas toujours facile de trouver un ar-

bitre prêt à entendre la cause. Chacun peut avoir ses petites affaires qui le retiennent. Quand le cas se produit, les enfants crient à leurs camarades en désaccord : « Dieu est juste! » ce qui veut dire : — « Rapportez-vous-en au jugement de Dieu, en recommençant la partie. » — Et c'est ce qu'ils font aussitôt. Quelles que soient alors les chances du jeu, le perdant ne réclame jamais.

XI. — Lorsqu'un enfant veut disposer d'un objet lui appartenant, en faveur de l'un de ses camarades, sans avoir de préférence marquée pour aucun, il crie : *Caramon !* et c'est à celui qui, le premier, répond : *Pique!* qu'il fait don de l'objet en question.

XII. — Un enfant reçoit-il un cadeau de la main de l'un de ses camarades, il dit avec gravité :

« En foi d'homme
Tu me le donnes ;
Si tu me le reprends,
On t'arrache les dents. »

Cette formule n'est pas invariable, on trouve aussi la suivante :

— C'est pour moi ?
— Oui.
— Pour toujours ?

— Oui.

— Fais ta parole la plus sacrée.

Alors le donneur se passe la main droite sous le menton en disant : « Que Dieu me coupe le cou ! » puis il crache, frappe du pied et prend l'immobilité d'une statue.

XIII. — Quand un objet donné est repris, ce qui est rare, le mécontent traduit ainsi son indignation :

« Tu me l'avais donné,
Tu me l'as repris ;
Tu es un satané,
Je te maudis. »

A partir de ce moment, l'enfant indélicat voit ses camarades s'éloigner de lui pour un temps plus ou moins long, et ne peut plus se montrer où ils se rassemblent, sans être poursuivi du sobriquet outrageant de « Jean-Donne, Jean-Reprend ».

XIV. — Lorsqu'un enfant s'empare de la place de l'un de ses camarades et que celui-ci la réclame, le dialogue suivant s'établit entre eux :

— Qui va à la chasse
Perd sa place.
— Quand il revient,
Il chasse le coquin.

— Si le coquin n'est pas bête,
A rester il s'entête.

XV. — Quand deux enfants se prennent de querelle, — c'est le plus souvent au sujet d'un objet dérobé, d'une tromperie au jeu ou d'une dénonciation, — l'offensé provoque son adversaire en combat singulier. Vient-il un moment où la lutte menace de devenir sanglante, les camarades s'interposent pour y mettre fin, et si le coupable, ou celui que l'on juge tel ne jure pas *sur ce qu'il a de plus sacré* qu'il ne recommencera plus, il doit passer devant toute la bande, qui ne lui ménage ni les chiquenaudes ni les horions.

XVI. — Quand un enfant est fâché et fait le boudeur, ses compagnons de jeu lui demandent trois fois : « Es-tu encore fâché ? » A la troisième interrogation, répond-il « oui », le vide se fait autour de lui; répond-il « non », les adversaires s'embrassent et la paix est conclue.

XVII. — Lorsqu'un enfant est surpris en flagrant délit de vol, ses camarades le font passer à la « barre ». Deux d'entre eux, transformés pour la circonstance en gendarmes, l'arrêtent et le conduisent au pied d'un mur où ils le maintiennent la face collée contre les pierres. Pendant ce temps, chacun des assistants a fait un nœud à son mouchoir et s'est avancé dans la même di-

rection. — « Allez-y! » crie un gendarme, et chaque mouchoir retombe trois fois avec un bruit sourd sur les épaules du coupable. Après cette exécution, le voleur doit demander pardon et restituer le fruit de son larcin.

Dans certaines localités, on ne le relâche qu'après l'avoir marqué au front, avec de l'encre rouge, de la lettre infamante V (voleur). Ailleurs, les enfants se rassemblent en cercle autour du coupable, et conjuguent en chantant le verbe « voler. »

A partir de ce jour, si cet égaré n'est pas absolument délaissé par ses compagnons de jeu, il devient tout au moins de la part de chacun l'objet d'une certaine répulsion et d'une active surveillance.

XVIII. — Si un enfant est accusé de vol à tort et veut prouver son innocence, il doit aller chercher une pierre au cimetière en marchant à reculons.

XIX. — Les écoliers, pour établir leurs droits de propriété, écrivent quelquefois sur leurs livres :

a) Ce livre est à moi,
Comme Paris est au roi ;
En cas de perdition,
N... est mon nom.

Qui le rapportera,
Une récompense aura.

b) Celui qui ce livre trouvera
Et me le rendra,
Je lui donnerai un pain d'orge
A la Saint-Georges,
Et un pot de vin
A la Saint-Martin.

Le folk-lore juridique des enfants, dont nous venons de tracer les grandes lignes, nous a quelque peu éloigné de notre sujet, c'est-à-dire des saints anges; revenons-y.

Il n'y a pas que les petits, les faibles, qui fassent à ces envoyés célestes une place importante dans leur pensée, dans leurs rêves, leurs prières et leurs vœux : les grandes personnes réclament aussi fréquemment leur intercession. Quelques-unes même le font dans des termes qui semblent moins empruntés au livre d'Heures qu'à un Manuel de sorcellerie. En voici un exemple :

— « N... (nommer ici les anges que l'on invoque), je vous conjure et je vous prie de m'être favorables, d'écouter les demandes que j'ai à vous faire et de venir promptement à mon secours. Je vous conjure, ô anges du grand Dieu, *Adonaï*,

Thèos, Ischyros, Athanatos, Paraclytus, Alpha et *Oméga,* et par les noms sacrés de Dieu, *Aagla* ou *Tétragramination* (1), d'accomplir aujourd'hui ce que je désire. »

Si les anges blancs font la sourde oreille, il paraît que la même oraison, à peine modifiée, peut aussi s'adresser aux anges noirs. Cependant, il est plus facile de se faire écouter du diable, quand on l'en requiert ainsi qu'il suit :

— « Lucifer, je te prie de quitter ta demeure, dans quelle partie du monde que tu puisses être, pour venir me parler. Je te commande, de la part du grand Dieu vivant, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, de venir répondre à haute voix à ce que je te demanderai, sans quoi tu y seras contraint par la puissance du grand *Adonaï, Elohim, Ariel, Jéhovah, Aagla, Mathos,* et de tous les autres esprits supérieurs qui t'y contraindront malgré toi. »

On s'abstient, en général, de parler du diable. Si l'on s'y hasarde, c'est toujours avec prudence, en prenant garde de laisser échapper un mot dans lequel il pourrait voir une invitation, un appel, ou simplement une raillerie. Cependant,

(1) Il faut lire ici « Agla ou Tétragrammaton ». Agla était, pour les kabbalistes, l'une des quatre principales manières d'écrire le tétragramme divin, et renfermait hiéroglyphiquement tous les mystères de l'occultisme.

le portrait que l'on en fait n'est pas précisément flatteur : « Il est grand (plus de six pieds), il est maigre, très-noir de teint, il a deux petits bouts de cornes naissantes au front, des griffes en guise de doigts; son pied gauche est rond, son pied droit fendu; le bas de ses reins est orné d'une longue queue. Un manteau noir, un bonnet rouge et une dague composent son accoutrement, ou du moins ce qu'on en voit. Partout où il passe, il laisse après lui une détestable odeur. »

Si le diable n'est pas beau, il ne paraît pas non plus qu'il brille par l'intelligence. Ce que l'on raconte de son association passagère avec saint Martin le prouve assez, comme vous allez pouvoir en juger. « Il s'agissait d'un champ de carottes et de blé qu'ils avaient labouré et ensemencé de compagnie. Quand le blé fut mûr, saint Martin dit au diable : — Quelle part choisis-tu ? le haut ou le bas, ce qui sort de terre ou ce qui y reste? — Le bas, répondit le diable. Et il n'eut que des racines.

Quand les carottes furent mûres à leur tour : — Quelle part choisis-tu ? lui demanda de nouveau le saint, — le haut ou le bas ? — La première fois, tu m'as attrapé, fit le diable, mais, aujourd'hui, je serai plus malin que toi, je choisis le haut. — A ton aise !

Saint Martin mit les carottes dans un trou, le

diable enterra les feuilles dans un autre. Au printemps, le premier retrouva ses carottes, toutes fraîches, et le second s'arracha les cheveux en découvrant que toutes ses feuilles étaient pourries. »

*
* *

Le jour de la Saint-Maurice (le 5) est le meilleur jour de l'année pour semer l'orge.

*
* *

A la Saint-Denis (le 9),
Le laboureur se réjouit.

S'il pleut le jour de saint Denis,
Tout l'hiver aura de la pluie.

*
* *

Le jour de la fête de sainte Thérèse (le 15), il ne faut pas se faire saigner.

*
* *

Saint Luc (le 18) est invoqué contre le charbon, le mal des ardents, ainsi que l'atteste l'oraison ci-après :

— « Saint Luc, tu guéris ? » — « Je guéris, tu guériras. — Feu bleu, feu blanc, feu rouge, feu brûlant, feu violent *(faire la croix sur le mal et tracer*

un cercle autour avec le doigt majeur), de quelle matière que tu puisses être, je te conjure, de la part du grand Dieu vivant, de sortir *(indiquer la partie du corps affectée)* de N... *(nom et prénoms)*, aussi promptement que les Juifs ont trahi Notre-Seigneur Jésus-Christ au jardin des Olives, et de t'en aller au-delà du Stif. »

Réciter ensuite cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur de saint Blaise. (VECOUX.)

Contre les mêmes affections, il y a encore cette autre oraison :

— « Feu rouge, feu bleu, feu violet, feu ardent, feu Saint-Antoine, quel feu que tu puisses être, je te conjure et te commande, de la part du grand Dieu puissant, de sortir de la place où tu es, de t'enfuir dans les brouillards de la mer aussi vite et promptement que Joseph et Nicodème ont descendu le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'arbre de la croix, et que, aussitôt cette prière dite, N... *(nom et prénoms)* soit guéri, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

(RUPT-SUR-MOSELLE.)

A la Saint-Luc, on dit : « *Lè nage è l'heuche* — la neige à la porte. »

*
* *

Saint Simon (le 28) est invoqué contre le

mal des fonds, sorte de maladie sur laquelle tout le monde n'est pas d'accord. Les uns, en effet, prétendent qu'elle affecte les jambes, d'autres le bas des reins. A Clefcy, on adresse à saint Simon, pour obtenir d'être délivré de cette infirmité, l'oraison suivante :

« Quand Pierre et Simon
Montaient les monts,
Simon s'assit ;
Notre-Seigneur lui dit :
— Que fais-tu là, Simon ?
— Oh ! mon Seigneur, je suis
Si malade du mal des fonds
Que je ne puis
Monter les monts.
— Lève-toi, lève-toi, Simon !
Quand tu auras dit
Trois fois cette oraison,
Tu seras guéri
Du mal des fonds. »

Faire sur le mal un signe de croix avec un jonc, — deux signes de croix avec deux joncs, — trois signes de croix avec trois joncs, et dire ensuite cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur de la passion et de la mort de Notre-Seigneur.

*
* *

Octobre à la fin,
La Toussaint au matin.

Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente, qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid, le blé semé la veille de la Toussaint est toujours sûr de réussir.

*
* *

S'il tonne en octobre, grands vents, grande pluie, grande cherté.

*
* *

Le mois d'octobre compte quatre jours fastes : le 13, le 16, le 23 et le 31 ; — trois jours néfastes : le 3, le 19 et le 27.

XII

LE MOIS DE NOVEMBRE

S'il fait chaud le jour de la Toussaint, il tombe presque toujours de la neige la nuit suivante ou le lendemain.

De la verdure à la Toussaint, — de la neige à Pâques.

S'il fait beau à la Toussaint, on n'a plus que trois jours pour rentrer les biens de la terre.

La Toussaint venue,
Quitte la charrue.

*
* *

Le culte des morts est en grand honneur dans les Vosges. Le jour de la Toussaint, après vêpres,

personne ne manque à rendre visite aux chers défunts. Partout, en un instant, les cimetières sont convertis en d'admirables jardins, où le dernier lit du pauvre disparaît, comme la tombe du riche, sous une avalanche de fleurs. La soirée, la nuit suivante et la matinée du lendemain appartiennent aux morts; vers eux volent toutes les pensées, c'est pour eux que l'on prie, c'est d'eux seulement que l'on s'entretient.

Dans la vallée de la Moselle, il n'est guère de maison où l'on ne serve le jour de la Toussaint, au repas du soir, de la bouillie de millet. C'est qu'il est de croyance générale qu'autant de grains de millet on mange à ce souper, autant d'âmes du purgatoire on délivre. Il faudrait être bien cruel pour ne pas permettre, à ce prix, à des milliers d'âmes en peine d'entrer dans la joie. Aussi sont-ils rares les gens qui ne songent pas, à l'approche de la Toussaint, à s'approvisionner de millet, si tant est que, pour n'en point manquer, ils ne réservent pas, chaque année, à la culture de ce grain, la meilleure place de leur jardin.

Le soir de la Toussaint, pendant que la sonnerie lugubre des cloches invite les chrétiens à prier pour le repos des âmes, il est d'usage, dans plusieurs familles de Ferdrupt, de découvrir les lits et d'ouvrir les fenêtres, afin de permettre sans doute aux trépassés de reprendre dans les mai-

sons qu'ils ont quittées la place qui leur était chère autrefois. Nul n'oserait, ce soir-là, rester sourd à l'invitation des cloches. Les prières se prolongent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Aussitôt que le dernier *de profundis* a été récité, le chef de famille se dirige, tête nue, vers les lits, les asperge d'eau bénite et les recouvre doucement. Ceci fait, il va fermer les fenêtres, la cérémonie est terminée, tout le monde, maintenant, peut aller se coucher avec la conscience d'avoir rempli son devoir et la certitude de ne point être troublé dans son sommeil.

Une pieuse coutume veut aussi, dans plusieurs villages, qu'on laisse du feu dans les maisons pour réchauffer les trépassés. A Vecoux, et dans quelques localités voisines, on fait plus encore, on dépose à proximité du foyer une corbeille de noisettes pour les... amuser.

Il est de la dernière imprudence de sortir de chez soi le soir de la Toussaint. A cette heure d'épouvante où toutes les tombes sont vides, visibles pour les uns, invisibles pour les autres, les trépassés se répandent dans la campagne et envahissent tous les chemins, pour se diriger en hâte vers les lieux qu'ils ont habités autrefois. On ne pourrait mettre un pied devant l'autre sans marcher sur eux, tant leurs rangs sont pressés. Quelquefois, une boule de feu roule toute seule

le long d'un sentier. On croirait voir Culâ, mais ce n'est point lui; c'est une pauvre âme qui demande des prières, et malheur au passant qui, rencontré par elle, ne comprendrait pas son muet langage, car il ne pourrait rentrer chez lui sans peur et sans mal, et surtout sans sentir effroyablement le roussi.

On doit se garder également de sortir, avant le soleil levé, le jour de la fête des trépassés, dans la crainte de rencontrer la procession des âmes plaintives.

« Un homme de Vecoux eut le malheur de la voir passer et de se joindre à elle, ne se doutant pas de ce qu'elle pouvait être. Quand, à la pointe du jour, il arriva devant la porte de l'église, il vit tout à coup ses compagnons disparaître, comme si la terre les avait engloutis. Resté seul, il éprouva un tel saisissement que, si l'on ne fût venu à son aide sur l'heure, il fût certainement mort sur la place. »

Le montagnard vosgien aime à parler des morts. Quand, dans la conversation journalière, il lui arrive de prononcer le nom de l'un de ceux qu'il a connus, si indifférent que ce mort lui puisse être et si loin dans le passé qu'en remonte le décès, il ne manque jamais d'ajouter : « Dieu ait son âme! » S'il doit en parler longuement, il n'est pas rare de l'entendre entrer en matière

ainsi : « Que Dieu me préserve de mal dire des âmes du purgatoire et du paradis. »

Une personne vient-elle à trébucher, elle ne manque jamais de s'écrier : « Paix aux âmes des trépassés ! » Il est vrai que, d'après bon nombre de gens, si elle ne se hâtait de s'exprimer ainsi, elle risquerait fort de se tuer un jour ou l'autre dans une chute.

On ne parle pas seulement des morts, on parle de la mort elle-même, en la personnifiant : « Elle a dû descendre cette nuit tout près d'ici. On ne l'a pas vue, mais on l'a entendue passer. » A vrai dire, tout le monde n'est pas d'accord sur la nature des bruits auxquels on reconnaît son passage.

On raconte aussi comment elle a été introduite dans le monde, à la suite de la désobéissance de nos premiers parents :

« Dieu dit à Adam et à Ève : « Votre vie aura une fin. » Et la Mort, à ces mots, fut créée, et elle s'attacha aux pas des coupables. Quand Adam frappé par elle tomba, et que son corps fut rendu à la terre d'où il était sorti, un ange plaça sous la langue du cadavre trois pépins de fruits différents. Ces pépins germèrent, il en sortit des arbres qui, en grandissant, s'enlacèrent, s'unirent, se soudèrent les uns aux autres, de manière à n'en former qu'un seul, et cet arbre

existera jusqu'à la fin du monde. On peut le couper à ras de terre, on ne peut pas le déraciner. C'est du bois de cet arbre que fut faite la croix sur laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ fut crucifié, et cette croix fut élevée sur la tombe même d'Adam, afin que le premier homme fût baigné, dans ce qui restait de lui, du sang divin qui devait être sa rédemption et celle de sa postérité. »

Les usages funèbres sont, à peu de chose près, les mêmes partout dans les Vosges. Voici ceux que l'on observe à Ventron : — Dès qu'une personne vient de rendre le dernier soupir, les parents et les amis qui l'entourent lui retirent des mains le cierge bénit, qu'ils lui ont fait tenir pendant son agonie, et lui ferment la bouche et les yeux. On arrête ensuite l'horloge et l'on fait jeter dans la cour l'eau renfermée dans les seaux et autres vases de la maison. Sans cette précaution, l'âme du mort serait exposée à se noyer dans cette eau. Quand le cadavre a été cousu dans son linceul, on se hâte de jeter au feu l'aiguille dont on s'est servi pour cette besogne, afin qu'elle ne porte pas malheur — ce qui arriverait infailliblement — à la personne qui en ferait usage de nouveau.

Pendant que ces funèbres apprêts s'accomplissent, un ami de la famille a reçu mission de

porter la nouvelle du décès dans toutes les maisons situées du côté du ruisseau où s'élève l'habitation du mort, car, de l'autre côté, bien que le ruisseau partage le village en deux, et que l'on puisse d'une rive à l'autre parfaitement s'entendre sans élever la voix, on ne se considère pas comme voisins. Si c'est le maître de la maison qui est mort, on avertit également les abeilles. Dans ce but, on frappe avec la main ouverte trois petits coups sur chaque ruche en disant : « Votre maître est mort, vous changez de maître. » On suspend ensuite à la ruche un morceau d'étoffe noire, en signe de deuil. Si l'on négligeait ce soin, toutes les abeilles périraient. Dans plusieurs localités, on avertit également le laurier, et avec les mêmes mots, de la mort de son maître, en le secouant légèrement. C'est afin, dit-on, de l'empêcher de sécher. Dans quelques villages, on lui fait aussi porter le deuil.

Tout le jour, des visiteurs pressés défilent autour du cadavre et l'aspergent d'eau bénite. Le soir, les mêmes, c'est-à-dire des parents, des voisins, des amis, des curieux, accourent à la veillée mortuaire. On y parle haut, en gens habitués à de pareils spectacles et assez forts pour ne s'émouvoir de rien. Le lendemain, l'enterrement. Après la cérémonie, on va boire au salut du mort, ce qui s'appelle le « retour de fosse ».

La coutume est aussi de brûler la paille du lit du mort sur quelque chemin fréquenté. On prétend que dans les cendres se trouve la trace d'un pied, et que, pour connaître d'une façon à peu près certaine la première personne qui mourra dans le voisinage, il suffit de regarder dans la direction de quelle maison ce pied est tourné. On dit aussi que, si la pointe en est placée du côté de l'église, le défunt est certainement heureux.

A Fraize, où l'on brûlait aussi, autrefois, la paille du lit des morts, au retour de l'enterrement, on choisissait pour cette opération un carrefour où venaient aboutir plusieurs chemins, — deux n'eussent pas suffi, il en fallait trois au moins. La personne qui allumait le feu devait rester à genoux et réciter des prières jusqu'à ce que toute la paille fût consumée. La direction que prenait, au dernier moment, la fumée, indiquait nettement le chemin que la Mort devait suivre pour aller abattre, dans le quartier, sa plus prochaine victime.

Les signes auxquels on reconnaît que l'on doit mourir bientôt, ou que l'on perdra prochainement l'un des siens, ne peuvent se compter. En voici quelques-uns à ajouter à la liste déjà longue que nous en avons donnée dans les chapitres précédents :

Les bruits secs que l'on entend la nuit dans les

meubles, et qui ressemblent à de petits coups de marteau, annoncent la mort prochaine d'un parent ou d'un ami.

Quand une porte s'ouvre seule, une des personnes qui la voient s'ouvrir quittera bientôt la maison les pieds en avant.

Trois lumières allumées en même temps dans une pièce, signe de mort pour l'une des personnes qu'elles éclairent.

Le chien qui hurle la nuit autour d'une habitation, la pie qui fait tapage le matin sur le toit de celle-ci, la taupe qui soulève la terre et forme des monticules sous ses fenêtres ou près de la porte, annoncent que la Mort y entrera bientôt.

Quand un malade demande à changer de lit, sa fin est proche.

Si, dans une famille affligée par la mort de l'un des siens, un enfant se réjouit d'assister à l'enterrement de ce parent, il y aura dans les quinze jours qui suivront les funérailles un nouveau décès dans la famille.

Le dimanche, à la grand'messe, si l'horloge sonne entre l'élévation et la communion, il mourra quelqu'un de la paroisse dans la semaine.

Toute personne mariée qui fait tomber une chaise par mégarde n'a plus que sept ans à vivre.

Il existe dans les Vosges peu de villages où il n'y ait ou n'y ait eu de maison hantée, — de grange,

de champ, de carrefour, où les morts *reviennent* la nuit. C'est grand'pitié d'entendre les cris déchirants, les soupirs pleins d'angoisse des malheureux échappés de la tombe, mais il faut avoir le cœur solide pour ne pas frissonner d'épouvante, quand, au milieu de la nuit, se mêle au bruit de leurs pas lourds sur nos têtes le cliquetis de la ferraille, le fracas des portes violemment ouvertes et repoussées, le tapage assourdissant des charpentes qui s'effondrent, des murs qui s'écroulent, des meubles qui se renversent les uns sur les autres, entraînant dans leur chute les verres, les bouteilles, les assiettes, tout ce qui recouvre le vaisselier. Sans qu'on ait jamais pu savoir ni pourquoi ni comment, ce vacarme, toujours le même, accompagne presque partout la visite des revenants. Le jour venu, on s'attend à voir la maison découverte et menaçant ruine, les portes arrachées de leurs gonds, le mobilier brisé, la vaisselle détruite : il n'en est rien, chaque chose est à la place qu'elle occupait la veille ; les tables, les lits, les armoires sont intacts, les assiettes n'ont pas une fêlure de plus.

Les morts, croit-on, reviennent généralement ou pour demander des prières, ou pour satisfaire à un engagement contracté de leur vivant, pour accomplir un vœu.

L'oubli croît plus vite que l'herbe sur la tombe

des trépassés : voilà pourquoi Dieu, dans sa souveraine bonté, permet quelquefois, dit-on, à quelques-uns d'entre eux de rappeler à leurs enfants, à leurs parents, à leurs amis, que les souffrances du purgatoire sont terribles et que la prière, les messes, les œuvres pies, quelquefois même une bonne parole seulement, peuvent en abréger la durée.

a) « Au Lait, au-dessus de Longegoutte, dans la commune de Rupt, un jeune homme, sur le point d'entrer dans les ordres, fit un soir la rencontre de deux malfaiteurs, qui, après l'avoir dépouillé, le tuèrent sans pitié. Des années s'écoulèrent. Il n'était plus question de ce malheur, lorsque le bruit se répandit dans le pays que le jeune séminariste apparaissait la nuit aux voyageurs, à l'endroit même où le crime avait été commis. Rien n'était plus vrai. Les hommes le moins suspects de se laisser prendre pour dupes purent s'en assurer de leurs yeux, et tous reconnurent parfaitement le malheureux assassiné. Il avait gardé son humeur douce, sa complaisance d'autrefois. Si quelque personne, trompée par l'obscurité, s'égarait, il courait à elle et la remettait sur le bon chemin. Point bavard, par exemple. Si on l'interrogeait, si on le remerciait, il n'avait qu'un mot, toujours le même, sur les lèvres, le mot « *Kyrié* ». Un jour, ou plutôt une

nuit, un homme qui l'avait rencontré déjà maintes fois, et que le rabâchage de l'éternel *Kyrié* commençait à impatienter, lui cria : — « Tu dis toujours *Kyrié,* tu ferais bien de dire une fois *Kyrié éléison.* » Aussitôt qu'il eut entendu ces mots, le revenant disparut, et, depuis lors, on ne l'a pas revu. C'est en mémoire de cet événement qu'une croix, « la croix du Lait », a été élevée, sur le lieu même des apparitions, par la famille Chevrier, de Rupt. »

b) « La croix de « Kerchéoux », sur la Tête des Cucherons, a une origine semblable. Un revenant se montrait, chaque nuit, sur le lieu que cette croix occupe aujourd'hui. Lui, aussi, disait toujours *Kyrié.* Un ivrogne s'avisa certain soir de chanter, en passant près de lui : « *Kyrié éléison.* » — « Grand merci, lui cria le revenant, il y a cent ans que j'attendais la bonne parole que tu viens de dire. » — L'ivrogne, sans s'en douter, avait délivré une âme du purgatoire. »

Les mystères d'outre-tombe ne peuvent être dévoilés.

« Deux jeunes filles parlaient souvent entre elles de revenants.

— Je serais curieuse de voir quelle tournure ils ont, disait l'une, et pourtant j'aurais grand'peur.

— Moi de même, reprenait l'autre; j'aurais froid dans le dos, mais n'importe!

— Si tu le veux, nous nous ferons une promesse : la première de nous qui mourra reviendra apporter à l'autre des nouvelles de l'autre monde.

— C'est convenu.

A peu de temps de là, l'une des jeunes filles mourut. Le soir qui suivit l'enterrement, la survivante venait à peine de se mettre au lit et d'éteindre sa chandelle, lorsque la morte, toute blanche, se dressa devant elle.

— Grand Dieu ! s'écria la pauvrette, en jetant les bras en avant, comme pour repousser l'apparition.

— Garde-toi de me toucher, fit la morte, et tutoie-moi, comme par le passé. Ne me reconnais-tu pas ?

— Si fait, mais éloignez-vous, j'ai peur.

— Rentre tes bras sous tes couvertures et tutoie-moi, te dis-je.

— Que me veux-tu ?

— Que tu me délies du serment que nous nous sommes fait naguère, et que tu ne m'interroges pas sur les mystères de l'autre monde. Si tu exiges que je parle, nous serons damnées toutes les deux. »

Si un malade meurt avant d'avoir accompli un pèlerinage promis, il n'aura aucun repos à attendre, tant qu'un vivant n'aura pas rempli pour lui son engagement. Et il faut être dévoué, cou-

rageux aussi, pour accepter une tâche semblable. Dès qu'un pèlerin se met en route, à cette intention, il sent comme un lourd fardeau s'abattre sur ses épaules. Plus il avance, plus le poids devient écrasant. C'est seulement quand, arrivé au but, il passe après l'offrande derrière l'autel, qu'il recouvre la liberté de ses mouvements.

L'argent n'est pas fait pour être caché; c'est un péché de l'enfouir dans la terre. Si, par malheur, quelqu'un de riche et d'affligé de cette manie venait à mourir avant d'avoir fait connaître à l'un de ses proches la cachette où il aurait déposé son trésor, il serait condamné à souffrir sans relâche, sans rémission, jusqu'à l'heure où le hasard ferait découvrir son secret.

Tout vieux château dans les Vosges a son souterrain; tout souterrain a son trésor. Chacun le sait, et pourtant rien n'est moins commun que d'apprendre la découverte de l'un de ces monceaux d'or ou d'argent. Il ne suffit pas, en effet, d'arriver aux cachettes qui les protègent par un chemin plus ou moins facile, il faut encore être de taille à se mesurer avec les animaux préposés à leur garde, boucs, chiens noirs ou serpents. Ces animaux — vraisemblablement des démons — ont la colère terrible. Malheur à qui s'approche d'eux, et veut leur dérober la clé toujours chauffée à blanc qui, seule, peut ouvrir la chambre du tré-

sor ! Beaucoup de chercheurs, dans les temps anciens, ont tenté l'aventure, mais, comme il n'en est revenu, pour ainsi dire, aucun, les hommes d'aujourd'hui sont plus circonspects. On assure, d'ailleurs, que tout trésor, si profondément qu'il soit enfoui, revient à fleur de terre tous les cent ans. Avec de la chance, il n'est pas impossible de passer près de l'un d'eux au bon moment et de s'en emparer. Le parti le plus sage est d'attendre, sans compter sur elle, cette aubaine que le hasard finit quelquefois par accorder à celui qui s'en préoccupe le moins.

Faire la lessive pendant l'octave de la Toussaint porte malheur au maître de la maison. C'est, d'autre part, un moyen presque sûr d'attirer *Herqueuche,* une fée, une méchante sorcière, dont l'unique occupation est de malfaire. Grande, raide, sèche, édentée, cachant sous un large chapeau de paille sa tête privée de cheveux, et sous des guenilles immondes son corps décharné, Herqueuche s'attaque de préférence aux jeunes gens qui vont seuls à la veillée et aux femmes qui coulent la lessive. Gare aux coups de bâton pour les premiers ; tant pis pour les autres, si elles les échaude ! Quand elle rudoie les lessiveuses, il est rare qu'il ne lui prenne fantaisie de monter sur le cuveau, et, si elle y monte, l'une ou l'autre des personnes dont le

linge y a été jeté mourra sans faute avant la fin de l'an.

Il n'est pas seulement imprudent, dangereux de couler la lessive pendant la semaine qui suit la Toussaint : une femme qui se livrerait à ce travail serait une femme sans cœur, car elle tourmenterait les âmes du purgatoire.

Si les arbres conservent vertes, en partie, leurs feuilles après la Toussaint, l'hiver arrivera tard, mais il s'en ira tard aussi et empiètera sur le printemps.

*
* *

Dans l'octave de la Toussaint, le commencement des veillées ou *lourres*. Les jours sont courts, les nuits interminables ; il faut songer à tromper, à user, ou, comme on le dit encore, à tuer le temps. Et l'on se rassemble, le soir après le souper, les grands et les petits, auprès du poêle qui ronfle, moins pour continuer quelque ouvrage commencé que pour s'entretenir des affaires de la famille, discuter quelque projet, bâtir des châteaux en Espagne. De temps en temps la porte s'ouvre, et un voisin, tout transi de froid, tout grelottant, vient se mêler aux gens de la maison. Il n'arrive pas seul ; sa femme, ses enfants, le suivent de près. La conversation

change aussitôt de ton et d'allure. On s'informe des nouvelles du quartier, on s'inquiète de la mercuriale du dernier marché, les femmes se demandent mille explications sur les tricots, sur les broderies qu'elles ont apportés et sont déjà en train de mener à bonne fin.

Peu à peu, de petits groupes se forment, les jeunes se rapprochent des jeunes sous l'œil vigilant des mères, les gens sérieux agitent ensemble de graves questions, les vieux fument silencieusement leurs pipes.

— Si nous *rondions*, propose un jeune garçon, dès qu'il croit s'apercevoir que la conversation commence à languir.

— Tout à l'heure, répond une fillette à la mine éveillée; disons plutôt des devinailles (1).

— Ça va ! écoute celle-là :

« Qu'est-ce que c'est de ça qui a tant d'ailes et qui ne peut voler ? »

— Belle malice, c'est un livre. Dis-moi, à ton tour :

« Qu'est-ce qui se laisse marcher sur la tête et qui ne dit rien ? »

— Pardieu, c'est Jinjin Braizotte.

(1) Si le cadre dont nous croyons devoir faire usage ici est artificiel, tous les détails, quelque menus qu'ils soient, qui forment le fond du tableau, sont d'une rigoureuse exactitude.

— Allons donc !

— Mais oui, c'est Jinjin, à preuve qu'il se laisse emberlificoter par la grande Mariotte, et qu'il ne songe pas même à se plaindre.

— Point du tout, monsieur, c'est un clou de soulier.

— Va, pour un clou de soulier ! mais dis-moi, toi, qui sais tant de choses :

« Quel est l'outil qui a plus de cent pieds et qui ne peut tenir debout ? »

— Un balai.

— Bien ! à ton tour de questionner.

« Qu'est-ce qui tourne tout autour de sa maison et qui ne peut entrer dedans ? »

— Mais... Thomas Krinquin, quand il a trop bu, ce qui lui arrive sept fois par semaine.

— Vous n'y êtes pas, cherchez encore.

— Je donne ma langue aux chiens.

— Alors, à un autre ! qui me répondra ?

— Tout le monde, petite : c'est l'écorce d'un arbre.

Pendant qne le groupe des jeunes se livre à ce divertissement, un lourdaud de valet s'est approché des filles, et jette à brûle-pourpoint à l'une d'elles, en la regardant dans les yeux, ce défi : devine celle-là :

« Marmite de bois, couvercle de viande, bon fricot dedans. »

— Oh ! le sale ! s'écrient toutes les jeunes filles effarouchées ; si l'on peut...

— Eh bien, quoi ! avec cela qu'il vous sied de faire les dégoûtées ! Est-ce qu'il n'y fait pas quelquefois bon, à *cafourette* (aux lieux d'aisances) ?

— Tais-toi, va-t'en ! tu nous ennuies.

Alors, pour effacer la mauvaise impression produite par cet interrupteur grossier, l'un des jeunes gens se hâte de demander :

« Qu'est-ce qui n'est pas plus gros qu'une lentille et peut nous conduire à Paris ? »

— L'œil, l'œil, l'œil, clame le valet que l'on a cherché vainement à repousser. Vos devinailles sont bonnes pour un enfant sevré d'hier ; vous n'y entendez rien. Parions que pas un de vous n'est f...ichu de me dire quel est le dernier trou de la charrue !

— Assez ! assez !

— Allons, ne vous fâchez pas, je ne vous laisserai pas languir : C'est le trou... de celui qui la tient.

Les jeunes filles, en faisant la mine, s'éloignent à ces derniers mots, pas assez vite, cependant, pour que le fâcheux n'ait le temps d'en arrêter une au passage.

— Eh bien ! la belle, puisque tu en as assez de mes devinailles, veux-tu *dailler* (1) maintenant ?

(1) « Dailler », c'est échanger, entre garçon et fille, à propos de tout et de rien, dans une sorte de joute poétique où le premier qui s'arrête se reconnaît vaincu, des coq-à-l'âne, des plai-

— Pourquoi pas ? Et se retournant du côté de ses compagnes en leur montrant son persécuteur :

« J'vos vonds Miton-Mitaine,
Qu'é lè bâbe si vilaine,
Que lès pos corot d'ssus pô dôzaines. »

Traduction. — « Je vous vends Miton-Mitaine, — qui a la barbe si vilaine, — que les poux courent dessus par douzaines. »

Et les rires d'éclater, et une autre jeune fille de reprendre en s'adressant cette fois directement au valet :

« J'vos vonds mo tourot,
Qu'ôt pien de moucherot;
Loche-lo, loche-lo,
Jusqu'é qui serait not. »

Traduction. « — Je vous vends mon rouet, — qui est plein de saleté; — léche-le, lèche-le, — jusqu'à ce qu'il soit net. »

Le rustre en a assez, il prend la mouche et quitte la pièce en jetant ces mots à ses interlocutrices :

« J'vos vonds lé salire,
Vos n'sont que d'peutes sorcires. »

Traduction. « — Je vous vends la salière; — vous n'êtes que de laides sorcières. »

santeries, des épigrammes, des devinettes, voire même des déclarations assaisonnées de gros sel ou finement relevées d'une pointe de sentiment.

— Bon débarras, disent tous les jeunes gens, quand ils le voient tourner les talons.

Et l'un des garçons, profitant du moment de confusion qui suit pour serrer la main de sa voisine, lui glisse amoureusement dans l'oreille :

« J'vos vonds les tras boquets de note meix :
Lo premé, ç'ôt in p'tit jasmin,
J'vos préhhera demain ;
Lo douzime, ç'ôt enne rose,
J'vos bijeras, mas je n'ose ;
Lo trohime, ç'ôt enne violette,
J'te déclare que j'taime tot net. »

Traduction. — « Je vous vends les trois bouquets de notre jardin : — le premier est un petit jasmin, — je vous chérirai demain ; — le deuxième est une rose, — je vous embrasserais, mais je n'ose ; — le troisième est une violette, — je te déclare que je t'aime tout net. »

Cependant, les gens sérieux sont en grande discussion, élèvent la voix, et le groupe des jeunes gens s'est rapproché d'eux. Bati Dadais se plaint de ne pouvoir dormir. La nuit dernière, il n'a pas fermé l'œil un seul instant. Ce n'est pas naturel.

— Si nous n'étions en hiver, fait son voisin Colas des Lunettes, je te dirais qu'on a mis un œuf d'hirondelle dans ton lit.

Et chacun d'ajouter son mot.

— Il faut être bien méchant pour faire de la

peine à ces pauvres oiseaux, en leur volant leurs œufs.

— L'hirondelle porte bonheur à la maison qu'elle choisit pour y bâtir son nid.

— C'est comme le roitelet, quand il entre chez vous l'hiver, ou vient frapper avec son petit bec à votre fenêtre, pour vous dire qu'il a froid et faim. Le pain qui profite le plus à l'homme est celui qu'on émiette à son intention.

— C'est vrai, je l'ai souvent entendu dire. Le roitelet est un oiseau qui porte partout avec lui la bénédiction de Dieu. Si jamais mes enfants s'avisaient de lui jeter des cailloux ou de détruire son nid, ils auraient affaire à moi.

— Le grillon du foyer (1) aussi porte bonheur ; il en est de même de l'araignée.

— Oui, de la grande, celle que l'on nomme chance (2).

A quelque moment de la journée qu'on l'aperçoive, on peut s'en réjouir, mais il n'en est pas de même des autres araignées, il faut consulter l'heure :

(1) Le grillon est l'ami de l'homme : quelqu'un tombe-t-il malade dans la maison où il se plaît, il baisse la voix, on l'entend à peine ; le malade est-il en danger de mort, le grillon se tait tout à fait ; meurt-il, le grillon reste silencieux pendant six semaines, en signe de deuil.

(2) *Phalangium opilio.*

Araignée du matin,
Chagrin ;
Araignée du midi,
Plaisir ;
Araignée du soir,
Espoir.

— Dans quel pays avez-vous entendu ça ?
— Mais, partout...
— Que non pas ! Au Valtin, voici ce qu'on dit :

Araignée du matin,
Grand chagrin ;
Araignée du midi,
Grand plaisir ;
Araignée du soir,
Grand désespoir.

— Pour moi, j'aime mieux voir le cerf volant et, surtout, la géline du bon Dieu (1).
— Moi aussi, et ce que j'aimerais plus encore, c'est qu'ils me suivissent, tous les deux, comme mon chien.
— Tu attraperais plus de gibier.
— Et je vendrais mieux mes bêtes, demain, à la foire. Pourvu que je ne les y mène pas en pure perte !
— C'est facile à savoir.
— Comment ça ?

(1) Coccinelle.

— Quand tu sortiras tes bêtes de l'écurie pour les mener à la foire, regarde quel pied chacune d'elles mettra le premier dehors : si c'est le gauche, tu les vendras ; si c'est le droit, tu les ramèneras.

— Si c'est vrai possible !

— C'est prouvé.

— Allons donc ! c'est comme le premier papillon que l'on aperçoit dans l'année : si on le tue, on a du bonheur assuré, dit-on (1). Eh bien, moi qui vous parle, j'ai tué le premier papillon que j'ai vu cette année : est-ce que ça a empêché mon poulain de crever huit jours après ?

— Non, mais es-tu bien sûr de ne pas avoir *fauté ?* As-tu tué aussi la buse qui venait voler les poulets jusque dans ta cour, et qui les volerait encore, peut-être, si un voisin ne s'en était mêlé ? C'était là de la bonne besogne. La buse, c'est la bête de malheur : Dieu nous fait un devoir de la détruire.

— Si, deux fois, j'ai manqué mon coup, est-ce que la poudre n'y était pour rien ? On ne sait jamais, aujourd'hui, ce qu'on achète. Donnez-moi de bonne poudre, et vous verrez si je sais faire faire la culbute à un lièvre.

(1) On dit aussi que si on attrape le premier papillon que l'on voit, on est sûr de trouver un *jeton* de mouches à miel (un essaim d'abeilles).

— Il ne faudra pas le chercher par ici, ton lièvre; depuis une semaine au moins, tous les lièvres du quartier sont descendus dans la plaine.

— Mauvais signe! Quand les lièvres abandonnent la montagne pour la vallée, abondance de neige tout l'hiver.

— C'est vrai.

— Pas si bête qu'on le dit, l'animal : s'il n'a pas de mémoire, il sent venir le temps dur de loin.

— Oh! pour de la mémoire, il n'en a ni peu ni beaucoup, il l'a perdue tout entière en courant.

— Comment ça?

— Je n'y étais pas, mais il est supposable, facile à comprendre, même, que le lièvre, qui, de tous les animaux, est le seul à manger toutes les herbes qu'il rencontre, aura brouté plus d'une fois l'herbe d'oubli.

— C'est dommage qu'il ne puisse pas, comme un chrétien, porter au cou un sachet renfermant la langue d'une taupe : la mémoire lui reviendrait.

Si le lièvre est bon prophète, gare aux maux de de gorge, cet hiver!

— Oh! pour moi, je ne les crains pas, j'ai ma peau de couleuvre toute prête. Si je prends le mal, j'en serai quitte pour la descendre du clou où je l'ai accrochée, et on s'en servira en guise de cravate pendant quatre ou cinq jours.

— Grand-père, une histoire, une belle his-

toire, crie en ce moment un mioche de six à sept ans, en se cramponnant aux genoux d'un bon vieillard, aux cheveux blancs, dont l'œil souriant et fin ne perd pas un détail de ce qui se passe autour de lui.

— Oui, une histoire, un conte du temps jadis, répète en chœur la bande joyeuse.

— Comme il vous plaira. Et, attirant entre ses bras l'enfant qu'il baise au front, le grand-père commence :

« Un jour, maître Renard prenait le frais à la tête d'un pont, quand il vit venir de son côté une limace.

— Oh! oh! dit-il en s'adressant à elle d'un ton goguenard, du train dont tu vas, tu dois faire beaucoup de chemin en un jour ?

— Des fois, fit la limace.

— Pour sûr, tu cours plus vite que moi ?

— Peut-être bien.

— Comment peut-être bien ? le prétendrais-tu réellement ?

— Pourquoi non ?

— Je serais curieux de te voir à l'épreuve.

— A ton aise! Parions deux mesures de mûres que j'arrive à l'autre bout du pont avant toi!

— C'est dit. Une, deux, trois,... partons!

— La limace répond : Partons!

Le renard fait feu des quatre pattes et trip, trap, trip, trap, le voilà au but. Faisant alors volte-face :

— Eh bien, lambine, tu n'arriveras donc pas ?

La limace qui, sournoisement, s'était accrochée à la queue du renard, sans qu'il s'en aperçût, répond :

— Retourne-toi, compère, et regarde : je suis arrivée avant toi. »

— Un autre conte, grand-père.

— Oui, un autre, un autre.

— Voyons, que vous raconterai-je ? Faut-il vous dire l'histoire de Jean-de-l'Ours ?

— Ainsi nommé, répond l'un des assistants, parce qu'il fut allaité pendant quatre ans par la femelle d'un ours. Nous la connaissons. Jean était tout couvert de poil, et si fort, si fort, que, à l'âge de sept ans, il vint à bout d'une bande de brigands. Est-ce ça ?

— Je n'ai rien à t'apprendre.

— Onquin (1), racontez-nous ce que l'on dit du manteau volant de l'empereur de Maroc, lequel manteau peut emporter, avec la vitesse de la pensée, trois personnes où il leur plaît d'aller.

— Non, non, parlez-nous de l'anneau de la reine des fées.

— Ou bien de la bourse inépuisable qu'alimente le trésor du grand roi des Indes.

— Vous nous direz ensuite les exploits de Brise-Tout, de Passe-Partout, d'Hercule, de Va-comme-

(1) Oncle, terme de tendresse.

le-Vent, de Repousse-le-Vent et de Fine-Oreille.

— Ceux aussi de Lenti, surnommé l'Écrevisse, dit aussi le malin des malins, le sorcier des sorciers, — histoire morale et véridique où il est démontré qu'il ne faut point se moquer des imbéciles, parce que ce sont eux qui font toujours les plus beaux coups et nous rendent encore le plus de services.

— Moi, je préférerais l'histoire de la femme aux trois maris.

— Tatatata! ne parlez pas tous à la fois. Que désires-tu, toi, Marguerite ?

— Ce que vous voudrez.

— Veux-tu que je te dise comment et pourquoi Misère et Pauvreté seront toujours de ce monde ?

— C'est une belle *fiauve,* mais je l'ai entendue tant de fois, et avec tant de plaisir, que je crois la savoir tout entière.

— Ai-je raconté devant toi les aventures de ce beau jeune homme, qui, ayant gagné une princesse au jeu de cartes, fut transporté et abandonné dans une île déserte où croissaient des pommiers extraordinaires ?

— Oui, des pommiers fournissant les uns des fruits qui font pousser des cornes, les autres des fruits qui les font tomber.

— T'ai-je dit l'histoire de la belle princesse d'Anfondrasse ?

Vous parlez, n'est-ce pas, de cette belle princesse qu'un vieux roi voulait épouser, et qui, n'osant lui dire franchement non, lui déclara que tout mariage entre eux était impossible, tant qu'on ne lui aurait pas rapporté son écharpe perdue au milieu des airs, et son collier de diamant tombé au milieu de la mer ? Un jeune homme, nommé Prudent, fut accusé près du roi de s'être vanté de pouvoir les retrouver, et, bien qu'il n'eût rien dit de semblable, il reçut l'ordre d'aller à leur recherche et de les rapporter à la princesse, sous peine de mort. Jamais il n'y serait parvenu, s'il n'avait eu pour le conseiller une merveilleuse jument — laquelle n'était autre qu'une princesse enchantée — et, aussi, l'aide du roi des oiseaux et du roi des poissons qu'il avait eu la bonne fortune d'obliger en d'autres temps.

— Roi des oiseaux, accours, accours,
Je viens te demander secours.
— Me voici, me voici ;
Commande, j'obéis.

— La belle princesse d'Anfondrasse a perdu son écharpe en traversant les airs ; je suis un homme mort si je ne la lui rapporte.

— On te la retrouvera. Vite ! ici, les oiseaux !

Et tous accourent à tire-d'ailes pour prendre les ordres de leur roi.

— Que l'on recherche et qu'on me rapporte, sans en oublier un fil, sans en perdre un duvet, l'écharpe de la belle princesse du royaume d'Anfondrasse !

Et les oiseaux, flip ! flip ! flap ! de s'envoler de tous côtés et de fouiller les rochers, de passer en revue les branches des arbres, les buissons, chaque brin d'herbe. L'écharpe, dans son voyage à travers les airs, avait été déchirée en mille et mille pièces. Il en flottait partout quelque bribe. Les oiseaux en retrouvaient jusque dans leurs nids, et c'était un crève-cœur pour eux de détruire de si mignons ouvrages, pour en retirer un imperceptible fil de soie. Enfin, tout est retrouvé, rassemblé ; l'écharpe est remise à neuf par le roi des oiseaux lui-même ; Prudent peut être sans souci de ce côté.

— Roi des poissons, accours, accours,
Je viens te demander secours.
— Me voici, me voici ;
Commande, j'obéis.

— Le collier de diamant de la belle princesse d'Anfondrasse est tombé dans la mer. Si je ne le rapporte, je suis un homme mort.

— On te le retrouvera.

Et le roi des poissons donne un signal auquel répondent tous les habitants des eaux. Il ouvre un grand registre, fait l'appel et dit, après s'être

assuré que tous ses sujets sont présents : — Que, dans quatre heures, tous les grains de diamant tombés au fond de la mer et dans les cours d'eau qui l'alimentent me soient apportés ici !

Et, à l'heure dite, le beau collier de la princesse était reconstitué, pas une pierre n'y manquait.

La princesse est émerveillée de ce que Prudent a fait pour elle ; elle le trouve beau, il est jeune, il est plein d'ardeur et de courage, il lui plaît cent fois mieux que le roi, elle veut l'épouser. Le roi se fâche, commande à ses gens de s'emparer de son rival indigne, et de faire chauffer un four pendant vingt-quatre heures pour l'y jeter.

Prudent a entendu de loin l'ordre barbare ; il va pleurer près de sa chère jument, comme il l'a déjà fait à chacune des épreuves qu'il a traversées, et celle-ci le console et lui dit : — Au lieu de vous affliger, réjouissez-vous ! Le moment de ma délivrance et de la vôtre est venu. Ouvrez une des veines de ma jambe droite de devant, et de mon sang, que vous laisserez couler sans essayer de l'arrêter, lavez-vous tout le corps. Le feu n'aura aucune prise sur tout ce que mon sang aura rougi.

C'était vérité pure. Prudent resta dans le four trois jours et trois nuits, et en sortit plus frais, plus rose, plus vigoureux que lorsqu'il y était

entré. En apprenant ce prodige, dont le bruit se répand aussitôt, le roi ne se possède pas de rage; la princesse d'Anfondrasse, elle, sent redoubler son amour pour le jeune homme. Pour ce qui est de Prudent, il ne songe qu'à une chose, à revoir sa jument. Il court aux écuries. La belle princesse d'Anfondrasse y arrive en même temps que lui.

— Veux-tu me prendre pour femme? lui dit-elle.

— Oh! que nenni, j'en aime une plus jolie.

Et, ouvrant précipitamment la porte derrière laquelle il s'attend à voir sa jument, il se trouve face à face avec une jeune fille si admirablement belle qu'elle n'a sa pareille sous l'œil du ciel. Elle est si pleine de grâces que la princesse d'Anfondrasse paraît laide à ses côtés, si richement vêtue que l'on dirait d'elle la grande reine des Indes, et de l'autre une servante.

— Prudent, fait-elle en tendant la main au jeune homme, vous êtes mon libérateur, mon maître, et je suis votre esclave. Nous sommes deux à vous aimer; entre la princesse d'Anfondrasse et moi, décidez.

— Mon choix est fait d'avance, répond Prudent, et vous l'avez entendu; donnez-moi votre anneau et recevez le mien.

Je ne sais plus trop comment finit le conte :

m'est avis que la belle princesse d'Anfondrasse mourut de dépit.

— Non pas ! elle se vengea de sa rivale, en la faisant tomber dans un piège où les deux jeunes époux trouvèrent la mort.

— Ce n'est pas possible, dit une des servantes, qu'un beau conte finisse ainsi. Moi, je persiste à croire qu'ils firent des noces magnifiques et vécurent longtemps, longtemps, après avoir eu beaucoup d'enfants.

— Comme vous l'entendrez, reprend le grand-père. Voulez-vous, les amis, que je vous dise l'histoire de Lyon et de la petite princesse d'Autriche ?

Chacun fait un geste d'assentiment, et, après s'être recueilli un instant, le conteur commence ainsi :

« Il était une fois une petite princesse d'Autriche, à laquelle son père, sa mère et une fée, sa marraine, voulaient faire épouser un prince qu'elle n'aimait pas. Elle les pria, les supplia de ne point la contrarier ; on ne voulait pas l'entendre.

— Eh bien, qu'il viennne, s'il l'ose, s'écria-t-elle.

Les parents dirent : Elle fera un malheur. La fée dit : Il faut rendre au prince sa parole, mais la mutine mérite d'être punie. Le roi et la reine dirent : Qu'il soit ainsi fait !

La fée possédait au fond d'une forêt un grand château entouré de hautes murailles. Dans ce château, dont la garde était confiée à trois géants, elle transporta la princesse endormie à l'aide d'un philtre magique, en promettant bien au roi et à la reine que personne ne viendrait la réveiller de sitôt.

A quelque distance de ce château, dans un petit village situé sur la lisière de la forêt, vivait une veuve, avec trois beaux jeunes garçons, ses fils. Ces gens-là n'étaient point riches, mais ils avaient des légumes et des fruits en suffisance, et une vache qui leur donnait de bon lait. Avec ces biens ils se trouvaient heureux.

Un matin, le plus jeune des fils avait mené sa vache paître à l'entrée de la forêt, lorsqu'un géant vint à passer en cet endroit. C'était l'un des trois gardiens du château de la fée. La vache était rondelette, il la vit, elle lui plut, et, après l'avoir assommée d'un coup de poing, il la chargea sur son épaule et l'emporta. Grande désolation au logis, quand le jeune homme apprit à sa mère et à ses frères la disparition de la vache.

Autre malheur : la grêle survint le lendemain ; pas une herbe ne resta debout dans le jardin, la moitié des arbres furent brisés. C'était la ruine. Quel parti prendre ? — Allons chercher de l'ou-

vrage à la ville, dit la mère à ses fils, et... à la grâce de Dieu !

Ils se mettent en route.

Vers le milieu du jour, comme ils allaient s'engager dans un petit bois, une vieille femme mal vêtue se présente à eux et leur demande où ils vont.

— C'est notre affaire, dit la mère.

— De quoi te mêles-tu ? fit l'aîné des garçons.

— Nous n'avons pas de comptes à te rendre, ajoute le second.

Mais le plus jeune, plus réservé, répond : Nous allons chercher de l'ouvrage.

— Et pourquoi quittez-vous le pays ?

— Parce qu'on nous a volé la vache qui nous faisait vivre. Oh ! si j'étais plus grand, plus fort, je la ferais payer cher au voleur qui a causé notre ruine.

— Écoute, filleul, dit la vieille femme, — laquelle n'était autre qu'une fée, mais une bonne fée, rivale et quelque peu ennemie de celle qui retenait prisonnière la petite princesse d'Autriche, — si tu es hardi comme tu es gentil, je t'aiderai. Voici une flèche qui va droit au but, je te la donne.

Le jeune homme, tout joyeux, se hâte de fausser compagnie aux siens pour revenir sur ses pas. La nuit le surprend au milieu de la

forêt où demeurent les géants. C'était la première fois qu'il se trouvait dehors à pareille heure, et il faisait noir comme dans un four. Je ne sais pas s'il eut peur, mais il comprit qu'il ne pouvait aller plus loin sans exposer sa vie. Il monta sur un chêne fourchu, s'y coucha du mieux qu'il put, et, brisé de fatigue, ne tarda pas à s'endormir.

Au point du jour, un bruit de voix le réveille, et qu'aperçoit-il au-dessous de lui ? Le voleur de sa vache en compagnie de deux autres géants, ses frères. Le brigand venait sans doute de commettre un nouveau larcin, car, en ce moment même, il laissait tomber de son épaule à terre un bœuf. Lyon — c'était le nom du jeune homme — ouvre des yeux énormes. Quand il voit les géants dépecer le bœuf et allumer un grand feu pour le faire cuire, l'idée lui vient d'essayer contre eux la vertu de sa flèche magique, et le voilà de bander son arc. — A l'oreille de celui-ci ! au nez de cet autre ! dit-il à sa flèche, qui, obéissante, vole au but désigné et revient d'elle-même dans la main qui l'a décochée. Lyon, sachant maintenant ce qu'il voulait connaître et se sentant rassuré, part d'un grand éclat de rire à la vue de l'horrible grimace des géants aussi épouvantés que surpris.

— Qu'est-ce qui me déchire l'oreille ? disait l'un.

— Qu'est-ce qui me pique le nez? disait l'autre.

— Moi, répond Lyon, avec effronterie, en se reprenant à rire de plus belle.

— Misérable avorton, descends de ton arbre sur l'heure, hurlent ensemble les géants qui ont fini par l'apercevoir.

— Venez me chercher.

— Si tu ne descends, nous mettons le feu à l'arbre et nous te rôtissons.

— Et si je descends, vous me rôtissez quand même et me mangez?

Après s'être consultés, les géants répondirent : — Non, nous ne te ferons aucun mal, si tu nous obéis.

— Jurez-le donc!

— Nous le jurons.

Les géants s'étaient dit, en effet, que le petit drôle pouvait leur être utile. Il n'était guère plus gros qu'un chat, et, s'il parvenait, comme bien ils le pensaient, à se glisser dans la cour du château, par le trou pratiqué au bas de la grande porte qui en fermait l'entrée, ils se voyaient, avec son aide, introduits dans la place. Or, c'était là leur rêve, car tout gardiens du château qu'ils fussent, ils ne pouvaient y mettre les pieds. C'était là leur rêve, et quel rêve! Derrière cette porte qu'ils avaient essayé vainement d'ébranler cent fois,

mais qui devait s'ouvrir facilement de l'intérieur, n'y avait-il pas des trésors innombrables, et, mieux encore, la plus belle princesse du monde!

Lyon descend de son arbre et s'approche sans sourciller des géants, qui l'entretiennent aussitôt de leur projet.

— Conduisez-moi au château, dit le jeune homme.

Une heure après, il y entrait presque sans difficulté.

— Tourne la manivelle, lui crient les géants, et la porte, se soulevant, montera et disparaîtra dans le mur pour nous livrer passage.

— Lyon donne un tour et la porte s'élève d'un pied au-dessus du seuil. Les géants passent déjà le bras dans l'ouverture.

— Tourne, tourne.

— C'est fait.

— Mais non, tourne toujours.

— Voilà!

— Courage! tourne encore.

— Je n'en puis plus.

— En me mettant à plat-ventre, je crois que j'entrerais, dit l'un des géants.

— Vous entrerez sans aucun doute, fait Lyon, mais passez-moi votre sabre qui vous gêne.

Le géant, sans défiance, lui passe son sabre. Lyon s'en empare, et, d'un coup bien appliqué,

lui tranche la tête, dès qu'il la présente au bon endroit. Alors, il attire à lui le cadavre dans la cour et crie : — A un autre !

Un second géant allonge la tête sous la porte : nouveau coup de sabre, et un mort de plus.

— Au dernier, dit Lyon.

— Traître, qu'as-tu fait ? s'écrie celui-ci, auquel la vue d'un double ruisseau de sang vient d'apprendre l'horrible vérité. Je t'arracherai le cœur. Ouvre vite !

— Que nenni.

Et le géant de vociférer, de se lamenter et de dire : — Serait-il possible que les trois burettes d'eau de vie, renfermées dans la tête de mes frères et dans la mienne, fussent perdues à jamais ? Un trésor si précieux ! Penser qu'une seule goutte de cette eau versée sur le corps d'un malade, quel que soit son mal, peut lui rendre aussitôt la santé, et que ce remède magique, ce bien inestimable, est menacé d'être anéanti ! Oh ! non, pareille chose n'arrivera pas ! Je te tuerai, maudit, je te ferai subir mille tortures, je t'écraserai, vipère !

Lyon ne soufflait mot, mais ouvrait l'oreille, l'œil aussi, et attendait. Tout à coup le géant, aveuglé par la colère, prend sous la porte le chemin qu'avaient suivi ses frères, mais avec tant de hâte que le voilà debout dans la cour, avant que le jeune homme ait eu le temps de faire un

pas. Lyon pâlit un peu, mais, plein de confiance dans la vertu de sa flèche, il se contente de dire simplement à celle-ci : « Fais ton devoir », et elle le fait. Le troisième géant est mort, le voilà couché à côté de ses frères. De sa tête ouverte une burette s'échappe. C'est bien. Lyon s'en empare, fend d'un coup de sabre les deux autres têtes, et dans chacune d'elles trouve une burette semblable à la première. Il sait ce qu'elles contiennent et les ramasse soigneusement. Maintenant, il peut visiter le château sans crainte.

Ce château est une merveille; jamais il n'a rien rêvé de si beau. Dans la première salle où il met le pied, le plancher, les poutres, les murs, les meubles, sont d'argent. De grands coffres s'entr'ouvrent çà et là, remplis d'écus qui brillent comme autant d'étoiles.

Lyon passe dans la seconde salle et son émerveillement redouble : là, le plancher, les poutres, les murs, les meubles, tout est d'or. De grands coffres étincelants sont remplis de pièces d'or de toute taille et toutes neuves. Il n'aurait qu'à allonger le bras pour en prendre autant qu'il pourrait en porter. Mais il a le temps, il veut voir le reste du château.

Une troisième salle s'ouvre devant lui : il se demande s'il a bien sa raison, tant ce qu'il y voit est grand, riche, superbe, inimaginable. A la place

de l'argent et de l'or, ce ne sont que pierreries, perles, diamants.

Lyon s'arrête à peine au milieu de cet amoncellement de richesses, de crainte d'être aveuglé. Il se précipite dans une salle voisine, et voici que celle-ci lui semble plus magnifique encore. De l'argent, de l'or, des diamants, il y en a à profusion dans cette pièce, des bijoux, des vases sans prix aussi, mais toutes ces merveilles pâlissent à côté de la beauté incomparable d'une jeune princesse qu'il aperçoit devant lui, mollement étendue sur un lit tout semblable à un trône. Cette jeune princesse est la fille du roi d'Autriche. Elle dort.

— Ah ! comme je voudrais l'avoir pour femme, dit Lyon ; qu'elle est belle !

Et il se penche sur elle pour mieux l'admirer, et elle ne fait aucun mouvement ; il lui donne un baiser et elle n'ouvre pas les yeux ; il se couche auprès d'elle, l'entoure de ses bras et elle ne se réveille pas.

A ce moment, un tableau placé au chevet du lit de la princesse attire son attention ; il y lit ce qui suit :

— « *Celui-là me délivrera et m'épousera, qui, après avoir tué les trois géants gardiens de ce château, profitera de moi et m'enlèvera l'anneau que j'ai au doigt.* »

Lyon s'empresse de terminer ce qu'il a si bien

commencé et met à son doigt l'anneau de la princesse, mais voilà qu'en ce moment celle-ci agite les paupières et commence à se réveiller. Le jeune homme, pris d'une folle terreur, perd la tête et s'enfuit. Quand la petite princesse, tout à fait réveillée, regarde autour d'elle, elle est seule, son libérateur est loin et court déjà en pleine forêt.

Pendant sept jours, elle le chercha et l'appela vainement; le huitième jour, elle retourna à la cour du roi, son père. Quand elle eut achevé le récit de son aventure, le roi dit à la reine : Il faut que cet homme soit retrouvé. A n'en pas douter, il retournera, un jour ou l'autre, au château de la fée; c'est près de là qu'il faut l'attendre. Je vais faire construire en ce lieu une hôtellerie; vous vous y rendrez avec votre fille, et vous y ferez bon accueil aux voyageurs. Tout passant, quel qu'il soit, sous la seule condition de vous raconter tout du long l'histoire de sa vie, y trouvera sans payer le lit et la table pendant une semaine.

Ce que le roi avait décidé fut fait.

Pendant que ces choses se passaient, Lyon était en train de se faire dans le monde une grande renommée. C'était un médecin sans pareil. Il n'était malade si désespéré qu'il ne parvînt à guérir avec une seule goutte de l'eau mer-

veilleuse trouvée dans la tête des géants ; aussi, les rois et les empereurs se l'arrachaient-ils. En peu de temps, il acquit de grandes richesses, et, comme avec de l'argent on peut tout, il parvint sans trop de peine, en jetant quelques sacs d'écus sur les routes, à retrouver sa mère et ses frères, qui avaient fait presque autant de chemin que lui, depuis leur séparation. Ce fut pour tous les quatre une grande joie. Un jour, l'idée leur vint de faire un voyage au pays natal. Ils y avaient quelques parents et amis, et le désir d'étaler devant eux leur fortune, de leur faire admirer leurs beaux habits, n'était pas ce qui les démangeait le moins. Ils partirent. Comme ils approchaient du terme de leur voyage, ils vinrent à passer devant l'hôtellerie tenue par la reine et sa fille. L'enseigne leur parut singulière. Elle disait : « *A qui racontera sa vie, ses aventures, bonne chère et bon lit sont offerts ici, pendant une semaine, sans bourse déliée.* »

— Entrons dans cette maison, dit la mère de Lyon, puisqu'on y mange et boit sans payer. Nous raconterons après cela notre histoire aux gens du logis, s'ils y tiennent.

Les gens du logis leur servirent un bon repas, mais ce qui plut presque autant à nos voyageurs, ce furent les bonnes façons de l'hôtesse et de sa fille. La dernière surtout était si belle, si douce,

si polie, que les trois jeunes gens n'avaient pas assez d'yeux pour l'admirer. — Ah ! comme je voudrais, pensaient-ils, être à la place de l'homme qu'elle choisira pour mari ! — Lyon, surtout, était très-troublé, il lui semblait avoir déjà vu quelque part cet admirable visage.

Les moment vint de régler les comptes, et chacun de raconter sa propre histoire. La mère, les deux aînés n'avaient rien de bien intéressant à dire, mais, quand ce fut le tour de Lyon, il en fut autrement.

— Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, — commença-t-il, — il ne m'est arrivé rien de particulier. Ma mère et mes frères vous ont dit comment nous vivions tous ensemble : je n'ai rien à ajouter à leur récit. Il y a trois ans, nous quittâmes tous les quatre notre pays et, moi, je me séparai le même jour de ma mère et de mes frères, pour aller combattre un géant que je haïssais mortellement.

Il faut vous dire que ni la mère ni les frères de Lyon ne l'avaient entendu, jusque-là, parler de géant, et que, de toutes ses aventures, ils ne connaissaient pas encore le premier mot. Quand donc il vint à raconter qu'il avait quitté les siens pour aller combattre un géant, l'étonnement de tous fut grand ; sa mère, même, lui fit de gros yeux pour l'inviter à ne pas dire de mensonges.

Lyon reprit : — J'entrai dans la forêt où je savais devoir le rencontrer. Au lieu d'un, j'en vis venir trois. Celui que je cherchais portait un bœuf sur ses épaules.

— Ne dis que la vérité, fit sa mère.

— Ils m'invitèrent à les accompagner pour leur ouvrir les portes d'un château, où cent fois ils avaient essayé vainement de s'introduire.

— S'il est possible !... Tais-toi, petit menteur, dit de nouveau la mère.

— Continuez, fit la princesse qui était tout oreilles.

— J'entrai dans le château ; les géants voulurent m'y suivre et je les tuai tous les trois.

— Est-il permis de mentir ainsi ! ne l'écoutez-pas, de grâce ! reprit la mère de Lyon, cette fois toute déconcertée et très-mécontente.

— Continuez, fit la princesse.

— Une fois dans le château, je traverse une salle d'argent, je traverse une salle d'or, je traverse une salle de diamant.

— Te tairas-tu ? crie la mère, de plus en plus impatientée.

— Je vous écoute, mon ami, dit la princesse.

— Une quatrième salle s'ouvre devant moi ; j'y cours et je vois sur un lit une princesse belle, belle. Elle était endormie, je l'embrasse, je me couche auprès d'elle...

— Mais, c'est du dévergondage, s'écrie encore la mère ; ne rougis-tu pas de honte, petit effronté ?

— Poursuivez, mon ami, je vous en prie.

— Je lis au chevet du lit l'ordre de faire la princesse mienne, et j'obéis, mais je ne sais quelle sotte peur s'empare de moi presque aussitôt, et je me sauve comme un voleur. La princesse s'est-elle réveillée tout à fait ? m'attend-elle ? Je l'ignore.

— N'êtes-vous point retourné au château pour vous en assurer ? demande la jeune fille, visiblement émue.

— Non, mais je veux y aller dès demain.

— Et si vous la retrouviez, votre belle princesse, l'épouseriez-vous d'un cœur content ?

— Oui, sur ma vie !

— N'avez-vous aucun souvenir qui vous vienne d'elle ?

— J'ai son anneau, le voici.

— Je le reconnais, en effet, dit la princesse en poussant un cri de joie, car cet anneau m'a appartenu, et la jeune fille que vous avez réveillée, c'est moi ! Je suis la fille du roi d'Autriche, j'ai des richesses sans nombre et tout ce que j'ai est à vous. Voici trois ans que je suis ici à vous attendre.

Lyon attira la princesse dans ses bras et la baisa sur les lèvres, pendant que sa mère et ses

frères le regardaient bouche bée, sans pouvoir en croire leurs yeux.

Le mariage fut célébré, la semaine suivante, à la cour du roi d'Autriche. Il se fit en grande pompe, et tout le royaume prit part aux fêtes, aux réjouissances qui eurent lieu à cette occasion. Il est à croire que l'union de Lyon et de la petite princesse fut parfaitement heureuse, car, depuis lors, je n'ai plus eu de leurs nouvelles. »

Tout le monde applaudit, mais quelques-uns du bout des lèvres, par politesse seulement. Les préférences des jeunes vont ailleurs, depuis quelque temps. Le roman-feuilleton a tué le conte presque partout (1).

— A vous, la grande Marguerite! si vous nous chantiez quelque chose pour varier les plaisirs? dit quelqu'un.

— Oh! moi, je n'entends rien à vos chansons

(1) Autrefois, on accourait de deux et trois lieues, malgré le froid, le vent, la neige, pour entendre un conteur en renom : aujourd'hui, dans bon nombre de localités déjà, ce même conteur n'a plus guère d'auditeur que lui-même. C'est ce que me disait un jour un brave homme auquel je demandais des contes : — « J'en ai su, me répondit-il, plus de cent, mais j'en ai beaucoup oublié. Voilà bientôt vingt ans que je n'en ai dit à personne. » — « Oh ! alors, votre mémoire doit être bien dégarnie ? » — « Pas trop : les belles « fiauves », je les sais encore, parce que, voyez-vous, à mon âge on dort peu, les nuits sont longues, et que, pour me désennuyer, je me les raconte à moi-même. »

d'aujourd'hui. C'est sans doute beau, puisque tout le monde le dit, mais que voulez-vous qu'une vieille femme, une ignorante comme moi, puisse y comprendre !

— Eh bien, chantez-nous une chanson de votre jeune temps.

— Je n'en sais plus.

— Même les complaintes de Biron, que vous nous avez dites l'année dernière ?

— Même celles-là, dont je ne sais plus vraiment que quelques couplets.

— Chantez-les.

— Comme il vous plaira. Paraîtrait que Biron était accusé de trahison. Je prends l'histoire au moment où je m'y reconnais, c'est-à-dire au moment où le roi est averti par un de ses gendarmes d'avoir à se tenir sur ses gardes.

— Étant sur ces discours, voilà Biron qui entre,
Le chapeau à la main, faisant grande révérence,
En lui disant : — Mon Sire, vous plaît-il de jouer
Cinq cents doubles d'Espagne que je viens de gagner ?

— Biron, si tu les as, va-t'en trouver la reine,
Va-t'en trouver la reine, elle te les jouera ;
Car des biens de ce monde longtemps ne jouiras.

N'a pas joué trois coups que le grand prévôt entre,
Le chapeau à la main, faisant grande révérence,
En lui disant : — Mon prince, ne soyez point surpris,
Ce soir, dans la Bastille vous faut aller dormir.

— Un prince, comme moi, coucher dans la Bastille !
Si j'avais mon épée et mon poignard doré,
Ce soir, dans la Bastille je n'irais point coucher.

— C'est tout ce que je trouve dans ma mémoire de la première complainte ; la seconde commence ainsi :

Dedans Paris, dedans Rouen,
Il y a des comtes et des comtesses,
Il y a des ducs et des barons
Qui regrettent la mort de Biron.

Quand Biron fut sur l'échafaud,
Il appela son petit page :
— Page, va-t'en trouver le roi,
Pour qu'il se souvienne de moi.

Va-t'en vite trouver le roi,
Entre hardiment dans sa chambre ;
Tu lui diras de se lever
Pour voir Biron exécuté.

Le roi prend son habillement
Et met la tête à la fenêtre ;
Il s'avance sur son balcon
Regrettant la mort de Biron.

— O roi, ne vous souvient-il pas
Que je vous ai sauvé la vie ?
Je vous l'ai sauvée par trois fois,
Sauvez-la-moi donc une fois.

Une fois dedans le Piémont
Et l'autre fois dans la Lorraine,
La troisième fois dans Paris,
Sans moi vous y auriez péri.

— Biron, tu as parlé trop tard,
J'en ai perdu la souvenance.
Ah ! si j'étais le maître seul,
La vie tu aurais de grand cœur.

— Puisque mourir, mourir il faut,
Rendez-moi tous mes équipages,
Et mes carrosses et mes chevaux,
Qu'ils rentrent tous dans mon château.

— Biron, ne t'inquiète de rien,
Tout sera rendu à ta mère ;
A ta mère, à tous tes parents,
Tout sera rendu promptement.

Biron *demandit* au bourreau :
— Où est le lieu de ta naissance ?
— Mon prince, je suis Bourguignon ;
Il faut mourir, pauvre Biron.

— Le regret que j'ai de mourir,
C'est de n'avoir pas vu ma mère ;
Elle m'a élevé noblement,
Me faut mourir honteusement.

— Il y a encore autre chose, mais j'ai beau chercher, je ne trouve plus rien.

— Alors, en danse!

Ce sont les jeunes filles qui donnent le signal du branlebas.

— Monsieur, entrez dans la danse,
Faites-y la révérence,
Embrassez qui voudrez;
Mon beau laurier qui danse,
Voilà mon beau laurier.

Et la ronde tourne, tourne, et après celle-là une autre, jusqu'à ce qu'une mère prévoyante s'aperçoive que la nuit est avancée et qu'il est temps de dormir. Quelques hommes qui, pendant la danse, se sont attablés pour faire une partie de bourre ou de brelan, refusent de quitter les cartes, et il faut presque les leur arracher des mains. On sert alors le pain de seigle, le fromage anisé, des pommes, des noix. Une large distribution d'eau-de-vie vient ensuite et termine la veillée; on échange quelques poignées de main, quelques plaisanteries aussi, plus ou moins nouvelles, après quoi le maître de la maison reconduit ses visiteurs jusqu'au seuil de la porte, et bonne nuit! à une autre fois!

*
* *

Saint Hubert (le 3) est le patron des chasseurs et le guérisseur par excellence de la rage. Il est

toujours tenu en grande vénération dans les Vosges. Une des chapelles de ce pays le plus fréquentées par les pèlerins est celle que saint Hubert possède dans la commune de Ban-sur-Meurthe. Cet édicule a été élevé, dit-on, au commencement du siècle dernier, à la suite d'un trait d'intelligence et de fidélité d'un chien. Autrefois, tous les ans, les chasseurs des environs se donnaient rendez-vous, pour y entendre la messe, le 3 novembre. On croit fermement à Ban-sur-Meurthe que les chiens enragés ne peuvent séjourner plus de vingt-quatre heures sur le territoire de la commune, à cause de la chapelle de saint Hubert.

Pour se rendre ce grand saint favorable, il ne suffit pas toujours de porter dévotement sa clé (la petite clé de plomb traditionnelle que l'on rencontre partout), il est bon de lui adresser aussi la prière suivante :

« Saint Hubert, patron des Ardennes, qui avez eu l'avantage de voir l'image d'un Dieu crucifié entre les bois d'un cerf, qui avez reçu la sainte idole miraculeuse par le ministère d'un ange, nous vous supplions de nous appliquer charitablement la vertu de ce présent divin, de nous préserver par vos mérites de tous dangers, de la rage, du malin esprit, de la fièvre, du tonnerre et autres malheurs. Priez pour nous. »

Toute personne, assure-t-on, qui récite chaque jour cette oraison, n'a rien à craindre de la dent des animaux atteints de la rage. A défaut de cette précaution, si l'on a le malheur d'être mordu par l'un d'eux, on doit se hâter de faire une neuvaine à saint Hubert, et éviter avec le plus grand soin, pendant quarante jours, de se regarder dans un miroir ou dans l'eau.

« Une femme de Rupt, qui avait été mordue par un chat enragé, oublia cette recommandation, et mal lui en prit. Tout avait marché à souhait pendant les trente-neuf premiers jours; elle avait su si bien veiller sur elle que tout danger semblait conjuré. Le malheur voulut qu'elle fut invitée à une noce. Dans ces grandes occasions, tout le monde fait de la toilette : elle en fit aussi, et, quand elle l'eut achevée, elle se tourna, sans y penser, devant son miroir, pour s'assurer que rien n'y manquait. Hélas! elle ne s'y vit pas seulement elle-même, elle vit à côté d'elle le chat qui l'avait mordue. Tout aussitôt la rage s'empara d'elle, et, le lendemain, il fallait étouffer l'infortunée entre deux matelas. »

Quand on abat un chien suspect, il est un moyen sûr de savoir s'il est atteint ou non de l'horrible maladie, c'est d'examiner ce qui se passe après l'enfouissement. La terre qui le recouvre reste-t-elle dans l'état où on l'a jetée, le

chien a été soupçonné à tort; la terre, au contraire, se soulève-t-elle, le chien était réellement enragé.

Les chasseurs se recommandent à saint Hubert pour obtenir la grâce d'avoir de bons chiens, ou de rencontrer sur leur route beaucoup de gibier.

On peut attirer le gibier de la manière suivante :

Poil. — Prendre du jus de jusquiame, de la graisse et du sang provenant d'un animal de l'espèce de ceux que l'on veut tuer, mêler le tout ensemble, en faire une sorte d'onguent, le partager en autant de portions que l'on veut, et enfouir chacune d'elles peu profondément, à diverses places. Une heure après, vous verrez accourir le gibier que vous avez désiré, et vous pourrez le tirer à bout portant, s'il vous convient de le faire.

Plume. — Faites bouillir dans une pinte d'eau une bonne poignée de graine de jusquiame, retirez-la au troisième bouillon, et, après l'avoir fait sécher au soleil, jetez-la dans une terre fraîchement remuée. Tout aussitôt vous verrez perdrix, cailles, toutes sortes d'oiseaux s'abattre sur votre champ, et vous n'aurez qu'à tirer dans le tas.

Ce ne sont pas les fusils de prix qui font toujours le plus merveille. Si l'on glisse dans le canon du fusil le plus ordinaire un morceau de pain bénit, ou, mieux encore, un morceau, si

petit qu'il soit, du cierge pascal, on peut en faire une arme dont la justesse sera incomparable.

Si le chasseur qui s'en sert a, de plus, la précaution de porter sur lui par écrit les noms divins : *Othéos* †, *Onostros* †, *Noxio* †, *Agios* †, *Ischyros* †, il abattra certainement sa pièce à chaque coup.

C'est toujours le premier coup de feu qui décide de la chance ou de la malchance d'un chasseur pendant la journée. Le premier animal qu'il vise est-il à lui, réussite assurée; le manquet-il, s'il ne rentre le soir bredouille, il n'en sera pas loin.

Rencontre-t-on un chasseur et veut-on l'empêcher de rien abattre, il suffit de dire : « *Si ergo me quæritis, sinite.* »

On obtient le même résultat en introduisant dans sa gibecière, sans qu'il s'en doute, la patte gauche fraîchement coupée d'un chat noir.

Veut-on mettre les chiens en défaut, il faut leur faire manger le cœur, la langue et les yeux d'une belette : ils perdront aussitôt la voix et l'odorat.

*
* *

Quelques bonnes gens disent :

Si l'hiver va droit son chemin,
Vous l'aurez à la Saint-Martin.

Ce dicton ne doit pas être pris au pied de la lettre.

A la Saint-Martin (le 12), en effet, Martin va chercher du foin pour son âne et demande au ciel, qui n'a rien à lui refuser, quelques jours de chaleur pour le faire sécher. De là l'été de la Saint-Martin, une trève de quelques jours apportée aux premiers froids de l'hiver.

A la Saint-Martin,
Il faut goûter le vin.

A la Saint-Martin, bois le vin
Et laisse aller l'eau au moulin.

Le cultivateur doit tenir le plus grand compte de ce précepte et laisser l'eau suivre tranquillement son cours. C'est ce qu'il fait dans la vallée de la Moselle, où nul n'oserait irriguer ses prés, ce jour-là, dans la crainte de déplaire à saint Martin et de manquer de fourrages.

A la Saint-Martin, il ne faut pas se faire saigner.

S'il y a pleine lune, le jour de la Saint-Martin, l'hiver sera rigoureux.

Saint Martin est appelé irrévérencieusement saint « Fout-le-Camp », parce que le jour de sa fête est celui des déménagements.

*
* *

Saint Agnan (le 17) est invoqué contre la

teigne. On recommande aussi pour combattre efficacement cette maladie l'oraison suivante :

Saint Pierre sur le pont de Dieu s'assit.
Notre-Dame de Caly vint et lui dit :
— Pierre, que fais-tu là ?
— Dame, c'est pour le mal
De mon chef que je me suis mis là.
— Saint Pierre, tu te lèveras,
A Saint-Agie tu t'en iras ;
Tu prendras le saint onguent
Des plaies mortelles de Notre-Seigneur,
Tu t'en graisseras,
Et trois fois tu diras :
« Jésus, Maria. »

On fait alors trois signes de croix sur la tête du malade, et, s'il a confiance dans la vertu de l'oraison, quelques jours suffiront pour assurer sa guérison.

Un remède souverain contre la teigne, les maladies de la peau, les ulcères, les plaies invétérées, c'est aussi de boire, chaque matin à jeun, un verre plein de l'urine encore chaude d'un jeune homme en parfaite santé.

*
* *

Si les eaux montent entre la Saint-Clément (le 23) et la Saint-André (le 30), le prix du blé ne tarde pas à augmenter. On regarde, en effet,

la crue des eaux, à cette époque, comme le présage infaillible d'une mauvaise récolte pour l'année suivante. S'il y a baisse d'eau, au contraire, le prix du blé tend à diminuer sur les marchés.

*
* *

Le jour de la Sainte-Catherine (le 25), les jeunes filles font brûler des cierges pour obtenir la grâce de trouver des maris. Dans quelques localités voisines de Rambervillers, il est d'usage, le même jour, d'arrêter, au moins jusqu'à midi, les horloges, moulins, machines, en un mot, tous les engrenages, en mémoire du supplice de sainte Catherine, qui mourut, comme chacun le sait, du supplice de la roue.

*
* *

Saint André (le 30) est l'ami des jeunes filles. Si l'une d'elles veut voir en songe le mari qu'elle aura, rien de plus facile :

a) La veille de la Saint-André, elle devra se tenir à jeun, depuis la disparition de la dernière étoile, le matin, jusqu'à l'apparition de la première étoile, le soir. Au moment de se coucher, elle placera ses sabots sous le lit, l'ouverture tournée du côté de la muraille, et, après avoir récité trois *Pater* et trois *Ave* en l'honneur de

saint André, s'étendra dans sa couchette et attendra le sommeil en prononçant le nom du même saint. Elle ne sera pas plus tôt endormie qu'elle verra l'homme dont elle doit partager un jour la bonne et la mauvaise fortune. (VECOUX.)

b) La veille de la Saint-André, les jeunes filles doivent, à partir du moment où la première étoile s'allume au firmament, observer un jeûne absolu jusqu'à la même heure le lendemain. Le matin de la fête du saint venu, elles assistent pieusement à la messe, rentrent chez elles et passent le reste de la journée dans le recueillement. Avant de se coucher, elles couvrent le feu avec les cendres en disant :

> Saint André, fais-moi voir en mon dormant
> Qui j'aurai pour époux en mon vivant.

Elles se mettent ensuite au lit, sans prononcer une parole, et leur vœu, presque aussitôt, est exaucé. Si elles voient l'époux promis le verre à la main, il sera ivrogne ; — s'il laboure la terre, il sera sobre et laborieux ; — s'il remue de l'or ou de l'argent, il sera dissipateur. Voient-elles, au lieu d'un beau jeune homme, une tête de mort ou un cercueil, c'est un signe certain qu'elles mourront sans tarder ; — ne voient-elles rien, elles ne seront jamais mariées. (RUPT.)

c) Pour voir en songe la personne que l'on

doit épouser, il faut, le jour de la Saint-André, dire cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur de ce grand saint, les mêmes prières en mémoire de la passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les mêmes encore pour les âmes du purgatoire, et ajouter :

André, Andréa,
Fais-moi voir en mon dormage
Qui j'aurai en mariage.
(Le Valtin.)

d) La veille de la Saint-André, toujours pour le même motif, les jeunes filles doivent jeûner et ne prendre pour toute nourriture qu'un gâteau sans sel cuit sous la cendre. Quand elles se déshabillent le soir, elles disposent leurs vêtements en forme de croix sous leur oreiller, et invoquent ainsi leur protecteur :

Saint André, fais-moi voir en mon dormant
Le mari que j'aurai en mon vivant.
(Bussang.)

e) La veille de la Saint-André, les jeunes filles, avant de se coucher, mangent un beignet salé, et, si elles ont soif pendant la nuit, elles voient en buvant celui qu'elles épouseront. Ce moment est l'un des plus impatiemment attendus de l'année. Pendant les huit ou dix jours qui

précèdent la Saint-André, les belles, en quête de maris, ne cessent de dire : — « *André, Andréa, qué né viennes vôs tôt ! qué né viennes vôs tâ ! qué dèvè vèni é lè Tossaint évô tertus les aut'es !* (André, Andréa, que ne veniez-vous tôt ! que ne veniez-vous tard ! (vous) qui deviez venir à la Toussaint avec tous les autres !) » (Le Thillot.)

*
* *

En novembre s'il tonne,
L'année sera bonne.

*
* *

Le mois de novembre compte quatre jours fastes : le 3, le 13, le 23 et le 30 ; — deux jours néfastes : le 6 et le 25.

XIII

LE MOIS DE DÉCEMBRE

A la Saint-Éloi (le 1er), la nuit l'emporte sur le jour.

On invoque saint Éloi pour avoir de bons chevaux, et, si l'on en a de malades, pour obtenir leur guérison. Le même saint guérit aussi de toutes sortes de maux les chrétiens qui se recommandent à lui. Les maréchaux l'ont choisi pour patron ; c'est lui qui les préserve des ruades et les garde de tout accident, quands ils ont à ferrer des chevaux vicieux.

On peut, aussi, sans crainte, ferrer tout cheval, quelque difficile qu'il soit, si l'on a la précaution d'en faire le tour en disant :

« Je te conjure, au nom de Dieu, et te commande d'avoir à te laisser ferrer pour homme

porter, ni plus ni moins que Jésus fut porté en Égypte par la Sainte-Vierge. »

Cette oraison, toutefois, pour avoir tout son effet, doit être suivie d'un *Pater* et d'un *Ave*.

***

Si l'on a, pendant les Avents, de la gelée et force brouillards, l'année suivante ne peut manquer d'être bonne et abondante en fruits. Même assurance, si, dans le cours de la même période, les arbres fruitiers sont chargés de givre.

Le tonnerre, en hiver, et surtout pendant les Avents, est signe de grande guerre ou de calamités publiques.

Pluie d'orage dans les Avents
Empêche l'hiver d'être en son temps.

Si les Avents sont secs et chauds,
Tu rempliras cuves et tonneaux.

Plus les Avents sont secs, plus on est assuré d'avoir une belle récolte de froment.

***

Sainte Barbe (le 4) est invoquée contre le tonnerre. Il n'est orage si menaçant dont on ne

puisse conjurer la fureur, si l'on jette un rameau bénit au feu en récitant cette prière :

Sainte Barbe, sainte Fleur,
La croix de Notre Seigneur,
Jamais sur qui ces mots dira
Le feu du ciel ne tombera.

* * *

Le matin de la Saint-Nicolas (le 6), tout jeune homme désireux de se marier ne doit pas manquer de dire en se levant :

Saint Nicolas,
Qui mariez les filles avec les gas,
Ne m'oubliez pas !

Les femmes stériles invoquent saint Nicolas pour avoir des enfants, les femmes enceintes pour en obtenir de beaux, les filles pour trouver des maris.

Le matin de la Saint-Nicolas, on s'expose à devenir, à bref délai, la victime d'un incendie, si l'on se lève avant le jour.

« Un cultivateur — raconte-t-on à Vecoux — qui avait négligé cette sage précaution, était en train de battre son blé dans sa grange, quand il se vit tout à coup environné de flammes. Déjà, il se jugeait perdu, lorsque, comprenant un peu

tard sa faute, il implora saint Nicolas et s'engagea à faire un pèlerinage en son honneur, s'il le mettait hors de péril. Sa prière fut entendue, et le feu s'éteignit aussitôt, comme par enchantement. »

Saint Nicolas, patron de la Lorraine, est particulièrement cher aux montagnards vosgiens ; sa statue est dans toutes les églises, son image dans toutes les maisons. — « Celui-là n'est pas bon chrétien, dit-on, qui ne se rend une fois au moins dans sa vie en pèlerinage à Saint-Nicolas-de-Port, auprès de Nancy. » Voir la superbe et miraculeuse église que le saint possède en ce lieu, y faire brûler un cierge, y déposer une pieuse offrande, est le rêve de toutes les jeunes filles. Quand l'une d'elles est assez heureuse pour accomplir ce beau voyage, son retour est tout un événement. On l'embrasse à l'étouffer, on l'obsède de questions, chacun veut entendre par le menu le récit des merveilles qu'elle a contemplées. Il va sans dire que le désir d'aller en dévotion à Saint-Nicolas-de-Port ne tourmente pas seulement les jeunes, et que les pèlerins se recrutent parmi les gens de tout âge et de toute condition. Si les jeunes sont plus écoutés que les autres, c'est qu'ils ont l'admiration plus facile et sont plus expansifs.

Autrefois, les pèlerins ne se contentaient pas de rapporter, comme souvenir de leur pèlerinage à

Saint-Nicolas-de-Port, des croix, des médailles, des images, des chapelets, ils s'approvisionnaient encore en ce lieu de cornets en bois qui avaient, lorsqu'on soufflait dedans, la vertu d'éloigner les orages. Ces curieux instruments, qui ont un faux air de la trompe des Alpes, ont été, par ordre supérieur sans doute, retirés du marché. On n'a pas pourtant renoncé à en faire usage. Si l'on ne peut plus s'en procurer dans les maisons qui tiennent, à Saint-Nicolas-de-Port, les articles de dévotion, il est encore dans nos campagnes quelques sorciers habiles pour lesquels leur fabrication n'a point de secrets. En y mettant le prix, on peut toujours s'en procurer chez eux, et l'on assure que ces cornets, lorsqu'ils ont reçu la bénédiction d'un prêtre, valent les anciens, sinon mieux. Il n'est guère de fermes, sur les marches de la Franche-Comté, où les cornets bénits, dits cornets de Saint-Nicolas indulgencier, n'occupent une place d'honneur. Cependant, depuis quelque temps, un certain nombre de trembleurs s'avisent de les cacher. Quelques-uns même seraient disposés à s'en défaire ou à les détruire. Il paraît, en effet, que, dans ces derniers temps, si ces braves gens sont parvenus, en soufflant fort dans leurs cornets bénits, à se préserver des orages qui les menaçaient, ce n'est qu'en les déplaçant, en les envoyant ravager les biens de leurs

voisins des communes limitrophes, lesquels se plaignent d'être ainsi maltraités, et parlent de mettre la justice en mouvement, pour obtenir réparation des dommages qui leur sont causés.

Saint Nicolas est le conseiller, le protecteur, le bienfaiteur des enfants sages, le juge et le correcteur des enfants dissipés ou désobéissants. La veille de la fête de ce bienheureux, à l'heure où la nuit tombe, il n'est pas rare de voir entrer, dans les maisons où se trouvent des enfants, un vieillard vénérable, à la longue barbe blanche, portant la mitre et la crosse des évêques.

— A genoux! c'est le saint, le grand saint Nicolas qui vient, en personne, rendre visite à ses petits amis. Il n'est pas seul, un homme de mauvaise mine l'accompagne, courbé sous le poids d'une large hotte des profondeurs de laquelle s'élèvent des cris étouffés, des plaintes, des sanglots. Ce sombre personnage qui, d'une main, tient une verge et, de l'autre, agite une sonnette, tout le monde l'a bientôt reconnu, c'est le père Fouettard, de terrible mémoire. Si sa charge est aussi lourde, c'est qu'il a déjà recueilli sur sa route, comme il vous l'apprendra, une demi-douzaine de méchants garnements. Il y en a tant dans le monde, aujourd'hui!

Cependant, saint Nicolas a commandé le silence,

et, s'avançant vers les enfants, commence à les interroger. Bien sûr qu'il y a parmi eux des polissons, des vauriens, des gueux ?... Non ? bien vrai ? pas un seul ? — Allons, tant mieux ! Mais savent-ils au moins leurs prières ? Il s'en assure. Travaillent-ils bien ? donnent-ils à leurs parents du contentement ? Il serait inutile de chercher à le tromper : il a un petit doigt qui lui dit tout, et, si la mémoire des enfants est infidèle, la sienne ne l'est pas. La confession se poursuit, timide, hésitante. A certains aveux difficiles, le saint paraît soucieux, quelquefois consterné. Ah ! de quels trésors d'indulgence il faut qu'il ait le cœur rempli pour ne pas livrer sur l'heure les coupables, en présence desquels il se trouve, aux justes rigueurs du père Fouettard !

Mais la marmaille est humble, honteuse, repentante ; il se laisse toucher par les larmes, les essuie et, au lieu de paroles de menace et de colère, n'a sur les lèvres que des paroles de pardon. Il fait mieux : pour encourager les pauvrets à persévérer dans leurs sages résolutions, il leur distribue généreusement des friandises, toutes sortes de jouets. Ah ! le bon saint ! le généreux saint ! Comme on a bien raison de l'aimer et d'attendre sa venue avec impatience ! Mais l'heure passe et saint Nicolas a un long voyage à faire cette nuit : il se hâte donc de donner une der-

nière bénédiction à l'assistance, et, après s'être assuré que son deuxième compagnon, un âne superbe, l'attend toujours devant la porte, il s'éloigne en criant : « Au revoir ! »

Saint Nicolas a de si nombreux amis qu'il ne peut, assurément, les visiter tous avant l'heure où le sommeil les surprend. Qu'à cela ne tienne ! Il ne néglige et n'oublie personne pour autant. Les enfants près desquels il ne se rendra pas dans la soirée, il les passera en revue dans le courant de la nuit. Heureux ceux qui auront mérité ses bonnes grâces ! A leur réveil, ils trouveront dans la cheminée, — c'est par là que saint Nicolas entre dans les maisons et en sort, quand les gens sont endormis, — ils trouveront, en pain d'épice, l'image de leur bienfaiteur monté sur son âne, de merveilleuses dragées semblables à des œufs d'oiseaux, des polichinelles, des poupées, des livres, tout enfin ce qu'ils ont rêvé de meilleur et de plus beau. Peut-être bien, au milieu de toutes ces surprises, découvriront-ils une verge, mais si petite et garnie d'un si beau ruban rose ou bleu ! Ce n'est pas une menace, non : une simple recommandation de bien faire, tout bonnement. Quelle différence entre eux — les enfants sages — et les méchants, les menteurs, les rapporteurs, les paresseux ! Ces derniers trouvent aussi une verge dans la cheminée, mais une verge toute seule,

toute nue, toute hérissée de piquants. Rien auprès d'elle, rien.

Saint Nicolas est pour les enfants, dans les Vosges, le plus grand saint du paradis. Il n'est guère de parents qui ne soient tentés de penser un peu comme eux. Quel saint pourrait donc se flatter de faire chaque jour autant de miracles? La plupart du temps, il suffit de prononcer le nom de saint Nicolas, d'évoquer son souvenir, pour rendre aussitôt docile le bambin le plus insoumis, tranquille le plus turbulent, sérieux le plus étourdi. Il n'est pas une mère qui n'obtienne de son enfant tout ce qu'elle voudra, si elle s'avise de lui dire, quand il lui prend fantaisie de faire le récalcitrant :

Saint Nicolas rèwaude las éfants
Qué n'sont mi méchants,
Et las peuts gahhons
Sot pris di buhon.

Traduction. — Saint Nicolas veille sur les enfants — qui ne sont pas méchants, — et les mauvais garnements — sont pris par la buse.

(VENTRON.)

Qu'on ne s'étonne pas, après cela, si sa fête est aussi la plus belle de l'année : ni le petit Jésus à Noël, ni les parents au jour de l'an ne savent, comme saint Nicolas, aller au-devant des désirs

des enfants et leur tenir compte de leur bonne volonté.

Le nom de saint Nicolas, on le devine, doit revenir souvent sur les lèvres des bambins ; ils le prononcent la nuit dans leurs rêves ; le jour, ils l'associent à tous leurs projets ou le mêlent même à leurs jeux, ainsi qu'en témoigne la formulette éliminative qui suit :

Ma cousine de Paris,
Prêtez-moi vos souliers gris
Pour aller en paradis.
Paradis est si joli !
On y voit de petits oiseaux
Qui ramassent de la galette
Pour porter à Jésus-Christ.
Jésus-Christ allume ses quatre chandelles ;
Tout ici, tout là-bas,
Le jardin de saint Nicolas.

(Le Tholy.)

A la Saint-Nicolas, si les truites qui fraient suivent le milieu de la rivière, l'hiver sera sec ; si elles suivent les bords, l'hiver sera mouillé.

A la Saint-Nicolas, il faut éviter de se purger.

*
* *

Le jour de l'Immaculée-Conception (le 8), si l'on veut se rendre propice la Sainte-Vierge et

attirer ses bénédictions sur la maison que l'on habite, il faut lui adresser cette prière :

« Sainte Marie, vierge et mère de Dieu, qui avez été conçue sans péché, je vous choisis aujourd'hui pour Dame et Maîtresse de cette maison. Je vous prie, par votre immaculée conception, de vouloir bien nous préserver de la peste, du feu, de l'eau, du tonnerre, de la tempête, des sorciers et des sorcières. Bénissez, protégez toutes personnes qui y sont et y demeureront, et faites-leur éviter le péché et autres accidents. »

* * *

Visite les ruches à la Saint-Daniel (le 11)
Et garde-toi de leur ôter le miel.

* * *

A la Sainte-Luce (le 13),
Les jours croissent du saut d'une puce ;
A la Noë,
Du saut d'in vé ;
A la Saint-Antoine,
Du repas d'un moine.

* * *

Une des distractions favorites du montagnard, pendant l'hiver, est la chasse au *darou*. Ce n'est pas qu'il s'y livre personnellement, non; il en

laisse généreusement le plaisir à des amis de passage, à des étrangers, et se contente d'en suivre de loin les amusantes péripéties.

Mais qu'est-ce que le darou ?

Un animal curieux, étrange, et si rare, si rare qu'aucun naturaliste encore ne l'a décrit. Ni chair ni poisson, il passe pour un manger de roi. Ni poil ni plume, il n'en possède pas moins une fourrure d'un prix inestimable. Mais où vit-il ? comment ?... Mystère. Il n'a de préférence ni pour l'air, ni pour la terre, ni pour l'eau. Il vole et n'a pas d'ailes, il marche et n'a pas de pieds, il nage et n'a pas de nageoires. Jamais on ne l'a vu de jour ; il ne sort que la nuit, et seul, toujours seul. Encore n'a-t-on de chances de le rencontrer qu'au moment le plus rigoureux de l'hiver, au milieu d'une tourmente de neige, quand le froid semble assez vif pour fendre les rochers. Le darou est, dit-on, à l'épreuve des balles. C'est manière de parler. La seule chose vraie, c'est que jamais homme portant fusil n'a pu l'approcher.

D'ailleurs, il n'est besoin d'armes à feu ou autres pour s'emparer de cet animal. Prenez un sac solide et une lanterne bien close, et mettez-vous sans crainte à l'affût dans le voisinage d'un bois, où des gens experts et exactement renseignés vous auront signalé sa présence. Après une attente plus ou moins prolongée, vous aurez

peut-être la satisfaction de le voir accourir dans la direction de la lumière que vous lui présenterez, afin de l'éblouir, et se jeter tête baissée dans le sac que vous tiendrez largement ouvert. Le moyen est simple et à la portée de tout le monde.

A la vérité, l'apprenti chasseur de darou n'attrape tout d'abord que l'onglée, et, comme il fait un temps de loup, la faction lui semble insupportablement longue. Mais, patience ! un bruit de branches brisées vient de se faire entendre, la bête est lancée, attention et ferme au poste ! Tout à coup deux cris, l'un de surprise, l'autre de contentement.

— Procès-verbal, fait une voix éraillée.

Ce n'est pas le darou qui parle ainsi, comme vous le pensez bien, mais un gaillard robuste, un représentant de l'autorité sans nul doute, garde-champêtre ou syndic des pêches.

— Votre nom, vos papiers, — continue la même voix, — allons, parlez, que faites-vous ici ?

— Rien, je passais...

— Ah ! vous passiez ?

— Oui.

— Des contes ! Je vous surveille depuis une heure.

— Monsieur...

— Chasse en temps prohibé, avec des engins défendus, et sur terrain gardé. Triple délit.

— Monsieur...

— Pas d'excuses ! Avez-vous seulement un permis de chasse ?

— Non, monsieur...

— Non ? quadruple délit, alors ! Allons ! en route, au clou, et lestement !

A ce moment, les amis du chasseur malheureux, lesquels auraient dû, d'après les conventions, traquer le darou, mais se sont, en réalité, tenus prudemment au chaud, dans une ferme peu éloignée, en compagnie du prétendu représentant de la loi, — un compère, tout simplement, — les amis du chasseur, disons-nous, font leur apparition.

— Que se passe-t-il ? Quel est ce bruit ? demandent-ils en jouant l'étonnement.

— Mes amis, je vous en prie, parlez pour moi à M. le garde.

— Pas garde.

— A M. le commissaire...

— Pas commissaire.

— Mes amis, dites à monsieur que vous me connaissez et que vous répondez de moi.

— Ah ! par exemple, nous vous connaissons, nous ? la plaisanterie est forte.

Et la scène, avec de légères variantes, se continue ainsi jusqu'à ce que le chasseur de darou — qui a fini par comprendre, aux grimaces significatives de ses amis, que ceux-ci feignent de ne

pas le connaître, dans la crainte de passer pour ses complices, — propose de terminer cette méchante affaire par une transaction. Après avoir fait longtemps la sourde oreille pour la forme, le faux agent accepte les offres du prévenu, et la comédie se termine, d'ordinaire, par un souper au cabaret le plus voisin.

Bien que les ficelles de ce jeu cher aux Vosgiens soient un peu grosses, il ne se passe pas d'année que quelque naïf ne s'y laisse prendre. Il faut voir, alors, comme on rit de bon cœur ; le récit de l'aventure fait le tour du pays et fournit à la conversation un aliment inépuisable.

Un comble, — et le fait n'est pas sans exemple, — c'est que le chasseur ne s'aperçoive pas même qu'il a été joué. Dans ce cas, chaque narrateur termine invariablement l'anecdote par cette formule : « Décidément, la graine d'imbécile n'est pas encore perdue. »

Quelquefois, on pousse la cruauté jusqu'à promener de maison en maison le malheureux, et à l'amener insidieusement à raconter lui-même à tout venant sa mésaventure. Chacun s'empresse alors, au milieu d'un flot de consolations banales, de lui rappeler le vieux dicton : « Darou au buisson n'est pas viande prête. »

Il est encore de beaux jours pour la gaîté dans les Vosges.

*
* *

Entre la Toussaint et Noël, il ne peut trop pleuvoir ni trop venter.

Tout ce que l'on sème la veille de Noël vient à merveille, quelque temps qu'il fasse plus tard.

Le soir de la messe de minuit, gardez-vous de filer après souper : les souris mangeraient chez vous le fil de toute l'année.

Cette croyance, quoique très-répandue, n'a pas cours partout. C'est ainsi que l'on dit au Valtin : « Le soir de la messe de minuit, il faut filer tout ce qu'il y a sur la quenouille ; s'il y reste quelque chose, le bonhomme Noël se torche le c.. avec. »

Ce même soir, il était d'usage autrefois à Vagney, et dans quelques localités voisines, de graisser les gonds et le loquet des portes, dans la crainte que leur bruit, pendant la nuit, ne réveillât l'enfant Jésus.

Les montagnards de Rupt ne manquent jamais de mettre dans leur fourneau, ce soir-là, la bûche la plus grosse qu'ils peuvent y faire entrer, *« la galeuche de Noë »*, comme ils l'appellent. Le lendemain, ils recherchent dans les cendres les charbons qui en proviennent, et les ramassent précieusement comme autant de talismans qui doivent les préserver de la foudre.

Entre onze heures et minuit, si vous coupez une branche d'arbre fruitier (de cerisier, disent quelques-uns), et la placez dans une bouteille remplie d'eau, six semaines ne se passeront pas sans qu'il vous soit donné de la voir couverte de fleurs.

Peu avant la messe de minuit, il est d'usage de porter à manger au bétail. Toute la journée précédente a été consacrée à nettoyer les étables, afin que l'enfant Jésus trouve propres et en bon état les crèches qui lui rappellent celle où il est né. Dès que les bêtes ont reçu une copieuse ration de fourrage, il est prudent de ne pas s'attarder auprès d'elles, et surtout de ne pas prêter l'oreille à leurs conversations, car, cette nuit-là, Dieu leur accorde le don de la parole; elles s'entretiennent dans la langue des chrétiens, et l'avenir semble n'avoir pour elles rien de caché.

« Un soir de Noël, un cultivateur de Vecoux eut la malheureuse curiosité de se faufiler dans un coin de son étable pour entendre ce qu'elles disaient. Un bœuf demanda presque aussitôt à l'un de ses camarades : — Que ferons-nous demain?... — Nous porterons notre maître en terre, répondit celui-ci... Et ce qu'il prédit se réalisa. Le cultivateur mourut dans la nuit et fut enterré le lendemain. »

Pendant la messe de minuit, au moment de l'élévation, toutes les bêtes dans les étables se mettent à genoux. A la même heure, l'eau des fontaines se change en vin, mais seulement pendant que la cloche sonne.

Toute personne qui, après avoir coupé le doigt majeur de la main gauche d'un mort, l'emporte à la messe de minuit, et le tient dans sa main droite, au moment de l'élévation, apprend par ce moyen s'il y a des sorciers dans l'église, et, s'il y en a, peut les compter et les reconnaître. Ceux-ci, poussés par une force irrésistible, tournent aussitôt le dos à l'autel. Dès qu'ils ont été vus et comptés, il faut se hâter de rentrer chez soi, si l'on ne veut s'exposer à tomber sous leurs coups, à la sortie de la messe, tant la colère ne peut manquer de leur faire voir rouge.

Il n'est pas toujours nécessaire d'avoir sur soi le doigt d'un mort pour obliger les sorciers à prendre la même posture. Si l'on en croit certaines personnes, il suffit pour cela de se rendre à jeun à la messe de minuit, en prenant soin d'emporter avec soi un œuf pondu le vendredi saint. Deux conditions sont toutefois nécessaires, pour que le charme opère sûrement : il faut que cet œuf provienne d'une poule entièrement noire, et que l'on n'ait confié à personne ce que l'on se propose de faire.

Veut-on savoir qui l'on épousera, que l'on jette les yeux sur un miroir, au moment où sonnera le premier coup de minuit, et l'on sera fixé sur ce point.

Tenez-vous à avoir pour femme ou pour mari la personne que vous aimez le plus au monde, procurez-vous trois de ses cheveux et mêlez-les à trois des vôtres. Vous vous rendrez à la messe de minuit en emportant ces cheveux, et, quand sonnera l'élévation, vous vous hâterez de les nouer solidement tous ensemble en disant :

« Dieu est né, Dieu est mort, Dieu est ressuscité. Dieu a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment. Dieu a dit : « Je veux, j'ordonne », et tout a été fait. Qu'il rende indivisibles les deux personnes liées par sa volonté en sa présence, et que jamais puissance humaine n'ait le droit de délier ni de défaire ce que Dieu a ordonné. »

L'opérateur devra se garder, s'il veut être sûr de réussir, d'attendre, pour quitter l'église, que le prêtre ait entamé l'évangile selon saint Jean.

En sortant de la messe de minuit, regardez où souffle le vent, et vous saurez de quel côté il soufflera le plus souvent l'année suivante. S'il souffle du côté du nord, signe de mauvaise année ; — s'il souffle du côté du sud, récolte abondante assurée.

Si l'on assiste aux trois messes de Noël, à celle de minuit, à celle de l'aurore, à celle du jour, on ne périra ni par l'eau, ni par le feu, ni par le fer.

Le jour de Noël, les mères pieuses ne manquent pas de conduire leurs plus jeunes enfants à l'église pour leur montrer, couché sur la paille et presque tout nu, leur petit frère descendu du ciel sur l'aile des anges, le petit Jésus. C'est à ce moment de bénédiction qu'elles répètent aussi, avec le plus de ferveur, la vieille prière traditionnelle :

Qué l'bon Dieu vouadesse las éfants
Di feu qu'â si choquant
Et di rupt qu'â si coulant !
Domino zo !

Traduction. — Que le bon Dieu garde les enfants — du feu qui est si brûlant — et du ruisseau qui est si rapide ! — *Domino zo !*

Et quand, de retour à la maison, le dernier né, plus ou moins fatigué, a été étendu dans sa couchette, combien agréable est à entendre, doucement rythmée par le balancement du genou maternel, la berceuse accoutumée :

Petit Jésus a fait dodo
Sur le cœur de sa petite mère.

Mon petit jour, faites aussi dodo
Dans votre petit maillot,
Pendant que j'irai laver vos drapeaux.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira bientôt.

Il n'est pas nécessaire de répéter l'invitation : le marmot blanc et rose rit déjà aux anges, profondément endormi. Il y a d'ailleurs des berceuses pour toutes les situations, des courtes, des longues, et il n'est d'enfant récalcitrant sur lequel la suivante n'agisse comme un charme :

A la Tête des Corbeaux (1),
— *Darlindo, darlindodo,* —
Y avait un beau château,
Beau château, beau château.

L'enfant y monta tantôt,
— *Darlindo, darlindodo,* —
A cheval sur un chevreau,
Un chevreau, un chevreau.

Avec son petit chapeau,
— *Darlindo, darlindodo,* —
Pour y *quoirir* (2) des gâteaux,
Des gâteaux, des gâteaux.

(1) Montagne au nord de Bussang.
(2) Quérir, chercher.

Il monta tant haut, tant haut,
— *Darlindo, darlindodo,* —
Qu'on n'voyait plus le hameau,
Le hameau, le hameau.

Bien avant d'être au château,
— *Darlindo, darlindodo,* —
De fatigue tombe le chevreau,
Le chevreau, le chevreau.

Il prie le roi des corbeaux,
— *Darlindo, darlindodo,* —
De le prendre sur son dos,
Sur son dos, sur son dos.

Croa, croa, croa, lui dit l'oiseau,
— *Darlindo, darlindodo,* —
Et l'enfant n'y fait qu'un saut,
Fait qu'un saut, fait qu'un saut.

Il part, mais un louveteau,
— *Darlindo, darlindodo,* —
Se jette sur le chevreau,
Le chevreau, le chevreau.

Et l'enfant pleura tant haut,
— *Darlindo, darlindodo,* —
Qu'on l'entendit du château,
Du château, du château.

« Qu'as-tu, joli damoiseau,
— *Darlindo, darlindodo,* —

Qu'tes beaux yeux pleur(ent) à seaux,
Pleur' à seaux, pleur' à seaux ?

« Vois, j'ai tué le louveteau,
— *Darlindo, darlindodo,* —
Et sauvé ton blanc chevreau,
Blanc chevreau, blanc chevreau.

« Tais-toi, voici des gâteaux,
— *Darlindo, darlindodo,* —
Et retourne à ton hameau,
Ton hameau, ton hameau. »

Le voilà dans son berceau,
— *Darlindo, darlindodo,* —
Qui grignote ses gâteaux,
Ses gâteaux, ses gâteaux.

*
* *

Le jour de Noël et les onze jours qui le suivent correspondent aux douze mois de l'année qui se prépare, et indiquent le temps qui prédominera dans le cours de chacun d'eux.

Le jour de Noël représente le mois de janvier. Si le soleil est clair, luisant et beau, l'année suivante enrichira le laboureur, et, si la nuit est venteuse, elle enrichira le vigneron.

Le jour de saint Étienne correspond au mois de février. Si le soleil est clair, les biens de la

terre péricliteront, et, s'il vente pendant la nuit, il n'y aura que peu de vin.

Le jour de saint Jean l'Évangéliste répond au mois de mars. Si le soleil est clair, grande mortalité dans l'air, principalement parmi les jeunes gens. Si la nuit est venteuse, menace de deuil public.

Le jour des Innocents représente le mois d'avril. Si le soleil est clair, les jeunes gens et les personnes entre deux âges seront affligés de nombreuses maladies. Si la nuit est venteuse, famine et cherté.

Le jour de saint Thomas est l'image du mois de mai. Si le soleil est clair, les biens de la terre ne manqueront et trop cher ne coûteront. Si la nuit est venteuse, les gens d'étude seront exposés à de nombreuses infirmités.

La veille de la Saint-Sylvestre est en rapport avec le mois de juin. Si le soleil est clair, les *meix* (jardins) regorgeront de fruits et de légumes. Si la nuit est venteuse, il y aura du grain, du vin, de l'huile, et mille autres choses, plus que besoin ne sera.

Le jour de la Saint-Sylvestre nous donne du mois de juillet une idée exacte. Si le soleil est clair, les étangs et les rivières seront remplis de poisson, mais les grains et le vin seront rares et chers. Si la nuit est venteuse, la disette descendra au pays.

Le jour de l'an nous apprend ce que sera le mois d'août. Si le soleil est clair, il y aura du gibier à foison. Si la nuit est venteuse, la Mort frappera partout, à tort et à travers.

L'octave de la Saint-Étienne nous montre ce que septembre nous apportera. Si le soleil est clair, les animaux domestiques nous donneront aide et profit. Si la nuit est venteuse, la peste s'abattra sur le menu bétail et sur les mouches à miel.

L'octave de la Saint-Jean nous indique ce que nous pouvons attendre d'octobre. Si le soleil est clair, le temps sera lourd et orageux. Si la nuit est venteuse, les valets de ferme geindront souventefois.

L'octave des Innocents annonce les bonnes ou mauvaises dispositions de novembre. Si le soleil est clair, des épidémies ravageront villes et villages. Si la nuit est venteuse, maint cimetière aura besoin d'être agrandi.

La veille des grands Rois fait connaître ce que décembre tient pour nous en réserve. Si le soleil est clair, il y aura guerre et bataille. Si la nuit est venteuse, les corbeaux et les loups trouveront de la pâture à souhait.

La veille de Noël, on peut aussi savoir, à l'aide de six oignons, comment les mois se comporteront. Voici comment on procède à cette expé-

rience : dès que l'on entend sonner la messe de minuit, on coupe chaque oignon en deux, après l'avoir pelé, et l'on creuse chaque moitié, de manière à lui donner l'apparence d'une petite écuelle. Cette besogne achevée, on aligne sur un meuble quelconque les douze moitiés d'oignons, en donnant à la première le nom de janvier, à la seconde celui de février, et ainsi de suite, jusqu'à la dernière, qui représente décembre. Au fur et à mesure qu'on les dénomme, on dépose au fond de chacune d'elles une pincée de sel. Pendant huit jours entiers il est défendu d'y toucher. Après ce délai, le premier venu peut apprendre d'un coup d'œil ce qu'il désire savoir. Si le sel s'est conservé sec dans une écuelle, le mois auquel celle-ci se rapporte sera sec ; si le sel est humide ou fondu, le mois correspondant sera mouillé ou même menacé d'un véritable déluge.

Si, le jour de Noël, la lune est dans l'un de ses neuf premiers jours de croissance, l'année suivante sera d'une grande fertilité. S'il arrive, au contraire, que la lune soit dans son dixième, onzième, douzième ou treizième jour, les récoltes ne donneront que moitié. L'année sera absolument stérile, et il s'ensuivra une grande cherté, si Noël tombe du quatorzième au dix-neuvième jour de la lune.

Nuit de Noël,
Claire lune, — claires javelles.

A Noël, si l'hiver n'a pas montré les dents, on peut s'attendre à avoir un printemps grelotant et crotté. Si l'on sèche le linge de Noël dehors, on sèche celui de Pâques au grenier.

Cette vérité s'exprime encore ainsi :

Qui à Noël cherche l'ombre, — à Pâques cherche le foyer.

Quand Noël se chauffe au soleil, — Pâques brûle la bûche de Noël.

A Noël des moucherons,
A Pâques des glaçons.

A partir du soir qui suit la fête de Noël jusqu'au jour de l'an, il ne faut songer à aller à la veillée. On ne doit pas non plus faire de lessive ni pétrir de pain, pendant la même semaine, sous peine d'attirer sur soi la colère d'Herqueuche. La méchante fée est aux aguets. Aux gens qui courent chez le voisin sans nécessité, elle fait sentir ses griffes; aux lessiveuses et lavandières, elle applique de maîtres coups de battoir sur le dos et sur les reins; aux personnes qui pétrissent, elle envoie la pâte sur la figure ou la leur arrache des mains pour la coller contre les murs.

Il ne suit pas, de ce que chacun reste chez soi, que l'on se couche pour cela de meilleure heure : il n'en est rien. On ne s'ennuie pas non plus; nombre de maisons sont même plus animées et plus bruyantes que de coutume : les jeunes chantent des cantiques, les vieillards retrouvent au fond de leur mémoire des lambeaux de vieux noëls, comme celui-ci :

Qu'Adam fut un pauvre homme
De nous faire damner,
Pour un morceau de pomme
Qu'il ne put avaler !

Vient ensuite le récit émouvant de la tentation, de la chute de nos premiers parents; et comment ne pas s'apitoyer sur le sort de la malheureuse Ève, quand,

Piteuse, dolente,
Elle court au figuier,
Et ramassant des feuilles
Tâche de les plier
Pour se faire un tablier !

Les Vosgiens n'ont pas de noëls qui leur appartiennent en propre, mais le colporteur leur rend visite depuis longtemps, et l'on reconnaît vite que les vieux recueils imprimés à Toul et à Troyes leur ont été familiers.

A l'occasion des fêtes de Noël, tout parrain et toute marraine qui se respectent doivent faire don d'un *cueuniat* (brioche tressée), plus ou moins lourd, suivant leurs moyens, à chacun de leurs filleuls. Ce gâteau remplace agréablement le pain, pendant les dernières soirées de l'année, et l'approvisionnement en est assez abondant, dans certaines maisons, pour éviter à beaucoup de gens les dangers que leur ferait courir la cuisson d'une fournée de pain. Si l'on s'expose, en effet, au courroux d'Herqueuche en pétrissant simplement de la pâte, il paraît que l'on peut aussi attirer la Mort dans sa maison, ou dans celle de ses proches, en cuisant du pain entre Noël et le jour de l'an.

Au sujet du pain, quelques autres recommandations, d'ailleurs, sont importantes.

Il faut se garder, sous peine de malheur, de placer quelque objet que ce soit sur un pétrin pendant que la pâte est en fermentation.

Quand on dépose un pain sur une table, il faut toujours l'asseoir sur son côté plat, faute de quoi le diable danse dessus.

Quand on entame un pain, il faut éviter d'en emporter le premier morceau, le *chanté*, soit aux champs, soit en forêt. Ce morceau doit être consommé sur place, non ailleurs. Si on ne

le mange pas chez soi, on emporte avec lui la chance de la maison.

L'une ou l'autre de ces deux dernières précautions, utiles en tout temps, est-elle négligée pendant la semaine qui termine l'année, le diable, dans ce dernier cas, ne manquera pas de faire des siennes dans la maison où il se sera introduit, et, dans le second, le loup se mettra aux trousses du pauvre homme qui se sera bercé du fallacieux espoir de déjeûner en paix.

*
* *

Saint Étienne (le 26) est invoqué pour la guérison des maux d'yeux. Ce saint possède sur le territoire de Longchamps, commune de Rupt, une chapelle renommée. On y vient de loin en pèlerinage, pour se laver les yeux dans les eaux merveilleuses de la fontaine qui en dépend. Ces eaux passent pour avoir rendu la vue à des aveugles que sainte Sabine et sainte Claire, elles-mêmes, n'étaient pas parvenues à soulager.

*
* *

A la Saint-Sylvestre (le 31), il faut éviter de se faire saigner.

Ce même jour, tout chef de famille qui comprend bien ses intérêts doit assister à la messe et se rendre le saint favorable par une offrande. Il ne verra pas seulement, alors, profiter son bétail, il l'assurera encore contre tout accident.

*
* *

Le tonnerre en décembre annonce, pour l'an qui vient, aux bêtes et aux gens abondance de biens.

*
* *

Le mois de décembre compte trois jours fastes : le 10, le 20 et le 29 ; — trois jours néfastes : le 15, le 18 et le 31.

Si la croyance aux jours heureux et aux jours malheureux n'a point cessé d'exister dans les Vosges, il s'en faut de beaucoup que l'on soit partout d'accord sur la place que les uns et les autres occupent dans les différents mois de l'année. Chaque village — ou pour parler plus exactement, chaque famille — a sur cette question des lumières particulières. L'opinion à laquelle nous nous sommes arrêté est celle qui est le plus en faveur dans la commune de Rupt. Peut-être devrions-nous dire « a été », car, sur

ce point, comme dans le reste de la région, le merveilleux perd chaque jour du terrain, et ainsi se trouve justifiée la formule finale d'un vieux conte de la vallée de la Moselle :

Et après çà ?
— Le coq chanta
Et le bonhomme se réveilla.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION 1

I. — LITTÉRATURE ORALE

BLASON POPULAIRE

Localités blasonnées : Anould, 66. — Ban-sur-Meurthe, 73. — Bussang, 68, 69. — Clefcy, 66, 73. — Cornimont, 67. — Docelles, 71. — Dommartin-lès-Remiremont, 63. — Éloyes, 62. — Épinal, 61, 67. — Fraize, 66. — Gérardmer, 64, 65, 66. — Grande-Roche (La), 72. — Granges, 72. — La Bresse, 69, 70, 71. — Le Thillot, 69. — Le Tholy, 76. — Le Valtin, 65, 66. — Mirecourt, 61. — Plainfaing, 66. — Pouxeux, 71. — Raon-aux-Bois, 62. — Remiremont, 61. — Rochesson, 72, 73. — Saint-Amé, 79. — Saint-Dié, 61. — Saulxures, 67. — Ventron, 67. — Zainvillers, 72.

Sobriquets donnés aux gens de Ban-sur-Meurthe et de Clefcy, 73; — du Mesnil, 260; — de Remiremont, 61; — de Ruaux, 250; — de Saint-Amé, 79; — du Tholy, 76; — de la vallée de la Moselle, 68; — aux tailleurs, 74.

CHANTS

Berceuses, I, 374. — II, 375.
Complaintes sur Biron, I, 341. — II, 342.
La Fête de Mai, 133.
Les Étrennes, 14.
Les Kyriolés, 152.
Les Rois, 15.
Noël, 382.
Ronde, 344.

CONTES

La belle princesse d'Anfondrasse, 322.
Le Renard et la Limace, 319.
Lyon et la princesse d'Autriche, 326.

DEVINETTES

Balai, 311. — *Cafourette*, 312. — Clou, 311. — Écorce, 311. — Livre, 310. — Œil, 312.

DICTONS

Propos divers, I, 5, 13, 19, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 33, 36, 52, 53, 54, 57, 58, 74, 76, 101, 107, 108, 111, 113, 125, 127, 129, 130, 132, 135, 136, 139, 141, 147, 148, 157, 158, 159, 160, 166, 167, 168, 187, 196, 197, 198, 214, 227, 244, 249, 264, 265, 273, 274, 275, 290, 291, 292, 294, 316, 348, 349, 354, 355, 356, 365, 369, 381.

ÉTYMOLOGIES POPULAIRES

Les *Cafrancs*, 77, 78.
Les *Potarlacas*, 79.

FORMULES ET FORMULETTES

A propos de dents, de refus de fiançailles, d'invitations, etc., 37, 46, 70, 93, 106, 167, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 287, 297, 298, 348, 352, 353, 363, 364, 386.

LÉGENDES ET RÉCITS DIVERS

Chasseurs et sorcières, I, 176. — II, 177.
Ce que peut faire la foi, 144.
Comment on amène un sorcier à se démasquer, 206.
Comment on peut se débarrasser des sorciers voleurs de lait, 203.
Comment un *sagar* brisa les dents de sa scie, 40.
Dame *Agaisse*, 242.
Gargantua à Rochesson, 73.
Honnête voleur, 146.
La baratte magique, 185.
La fée et la fileuse, 239.
La fée et l'enfant, 238.
La femme mordue par un chat enragé, 346.
La légende de la sainte Croix, 299.
La nuit de Noël, 371.
La part du chien et du chat, 198.
La procession des âmes, 297.
La sorcière punie, 179.
La visite de la morte, 305.

Le gâteau des fées, 241.
Le loup-garou, 177.
Le *Picosé* et le forestier, 63.
Le revenant de Kerchéoux, 305.
Le revenant du Lait, 304.
Le Sabbat, I, 171. — II, 172. — III, 174.
Le soldat sorcier, 183.
Le *sotré* et le faucheur, 232.
Le voleur de toile dans l'embarras, 211.
L'homme de la lune (note), 4.
L'indiscret maltraité, 234.
Les meneurs de nuées, 185.
Les Pique-Prunes, 75.
Pourquoi l'on fait maigre le vendredi, 8.

ORAISONS, CONJURATIONS ET GARDES

Contre le loup, 15.
Contre le tonnerre, 357.
Contre les voleurs, I, 208. — II, 209. — III, 210. — IV, 211.
Pour appeler le diable, 288.
Pour avoir en mariage la personne que l'on désire, 373.
Pour détruire les sortilèges et les enchantements, 120.
Pour empêcher les sorciers de faire la grêle, 207.
Pour mettre en fuite les sorciers et se préserver de la grêle qu'ils ont faite, 207.
Pour éteindre un incendie, 113.
Pour ferrer les chevaux sans danger, 355.
Pour garder de mal les bêtes en pâture, 127.
Pour obtenir la grâce de se bien marier, 80.

Pour obtenir la protection de la Sainte-Vierge, 365.
Pour préserver les enfants du feu et de l'eau, 374.
Pour que les saints anges bénissent le sommeil des enfants, 277.
Pour que les saints anges viennent en aide aux grandes personnes, 287.
Pour retrouver son chemin, 202.
Pour se garantir des armes à feu, 202.
Pour se garder de la gelée, de la grêle et du mauvais air, 149.
Pour se préserver de tous dangers, de la rage, du démon, de la fièvre et du tonnerre, 345.
Pour se rendre saint Benoît favorable, 105.
Pour trouver femme quand on veut se marier, 357. (Voyez *Médecine superstitieuse.*)

RANDONNÉE

Cornes de saint Claude, 165.

SOTTISIER

A la mode de Ravon, 62.
Comment saint Martin se moqua du Diable, 289.
Comme quoi le curé de La Bresse fit manger du foin à ses paroissiens, 252.
La lune de Clefcy, 74.
La potence de La Bresse, 252.
La vache étranglée, 251.
Le choix d'un orateur, 251.
Le curé de Saulxures et les gens de Ventron, 257.
L'église déplacée, 251.

Le sermon du curé d'Uriménil, 263.
Les *Guédons* du Mesnil et saint Blaize, 260.
Messe perdue, 47.
Pourquoi les gens de Domptail maltraitèrent saint Urbain, 149.
Pourquoi les Gérômais ne sortent jamais sans hottes, 256.

VENTES D'AMOUR

Miton-Mitaine, le rouet, la salière, 313 ; — Les trois bouquets, 314.

II. — VIEUX USAGES

Attrapes : Remède contre le mal de dents, 41 ; — Poisson d'avril, 109 ; — La chasse au *darou*, 365.
Ce que l'on appelle faire *rochotte*, 151.
Ce que l'on entend par tuer le chien, prendre le chat, prendre le lièvre, 191.
Ce qu'il faut faire ou ne pas faire à la Sainte-Catherine, 351 ; — A la Saint-Laurent, 214 ; — A la Saint-Martin, 349 ; — A la Saint-Nicolas, 357 ; — Le jour de la fête des trépassés, 297 ; — Le soir de la Toussaint, 296 ; — Pendant l'octave de la Toussaint, 297 ; — Pendant l'octave de Noël, 381, 383, 384.
Faire *bénian*, 118.
Feux de joie, 45, 56, 186.
Gâteaux traditionnels, 16, 44, 353, 362, 383.
La fête de Mai, 132.
La fête des lépreux, 55.
La fête des morts, 295.

La noyade des lampes, 58.
La nuit de Noël, 370.
La veille de la Saint-Nicolas, 360.
Le carnaval, 50.
Le jour de Noël, 374.
Le lundi des Criaulés, 152.
L'encan de la Saint-Jean, 186.
Les *Couaraiges*, 59.
Les étrennes, 13.
Les *lourres* ou veillées, 57, 59, 309, 381.
Les Rois, 15.
Mariage, coutumes, préjugés et superstitions qui s'y rapportent, 82 à 101.
Mort et obsèques, 299 à 301.
Naissance et baptême, 221 à 225.
Œufs de Pâques, 117, 118, 119.
Valentins et Valentines, 42, 46.
Virginité prouvée, 100.
Relevailles des nouvelles accouchées, 225.

III. — FOLK-LORE JURIDIQUE DES ENFANTS

I. — Droit de trouvaille, 278.
II. — Comment s'établit le droit de trouvaille, 278.
III. — Rentrée en possession des objets perdus, 278.
IV. — Partages, 279.
V. — Comment un marché est rendu définitif, 280.
VI. — Comment un échange devient irrévocable, 280.
VII. — Attestation de la vérité, 280.

VIII. — Divers modes de prestation de serment, 280.
IX. — Arbitrage, prononcé de jugement, 282.
X. — Jugement de Dieu, 283.
XI. — Cession volontaire, 283.
XII. — Prise de possession, 283.
XIII. — Revendications malhonnêtes, 284.
XIV. — Place disputée, 284.
XV. — Combat singulier, 285.
XVI. — Comment finissent les querelles, 285.
XVII. — Exécution des voleurs, 285.
XVIII. — Preuve d'innocence, 286.
XIX. — Affirmation sur les livres du droit de propriété, 286.

IV. — LE MONDE FANTASTIQUE

LES LUTINS

Le Sotré, ce qu'il est, ses malices, 232; — Services qu'il rend à l'occasion, ses affections, ses antipathies, lieux où il se plaît, il ne faut pas le troubler ni épier ses mouvements, 233; — Soins qu'il donne aux enfants, 234; — Sa distraction favorite, le *Sotré-Cauchemar*, 235; — Le *Sotré-Tourbillon*, 236; — Comment on évite les familiarités de ce lutin, 134, 236.
Culâ, ses transformations, ses méchants tours, 236; — Illusions qu'il produit, comment on le met en fuite, 237.

LES FÉES

La fée de mars, 107; — Les fées ne se montrent plus guère, 238; — Signe auquel on les reconnaît, elles

recherchent les enfants et aussi les gens d'humble condition, punissent les indiscrets, 239 ; — On leur attribue la construction d'édifices nombreux, 241. — Dame *Agaisse*, 242. (Voyez *Apparitions nocturnes, contes, agents et ressorts merveilleux.*)

LES APPARITIONS NOCTURNES

La Maisnieye-Hennequin, ses méfaits, comment on s'en préserve, 192.

Les Dames vertes, où elles habitent, leurs passe-temps, 243.

Herqueuche, comment elle tourmente les gens qui coulent la lessive, ou font du pain, ou se rendent à la veillée à certains jours de l'année, 308, 382.

Le Diable, 288 ; — Sous quelle forme il se montre, 172, 289 ; — Invocations et évocations, 202, 280, 288 ; — Ses disciples, ce qu'il enseigne, 169 ; — Pactes, 172 ; — Les heures qu'il préfère, 10 ; — Ce qui l'attire, 384 ; — Comment il se laisse leurrer, 289 ; — Ce qui le fait déguerpir, 145 ; — Comment il bat en retraite, 146.

Les Revenants, pourquoi les morts reviennent, 303 ; — Comment ils manifestent leur présence, 296, 303, 307 ; — Nuit où ils se montrent le plus particulièrement, 296 ; — Procession des trépassés, 297 ; — Lieux hantés, 302 ; — Il n'est pas permis de dévoiler les mystères de l'autre monde, 305 ; — Comment le repos peut être rendu aux âmes en souffrance, 304, 307. (Voyez *Ames en peine.*)

LES GÉANTS ET LES DRAGONS

Gargantua, 73 ; — Le géant *Pau*, 206 (Voy. *Contes*) ; — Le dragon et le diamant, 197 (Voy. *Étoiles*).

V. — LA SORCELLERIE ET LES SORCIERS

Puissance des sorciers, 169 ; — Comment on devient sorcier, 171 ; Pactes, 172 ; — Précautions à prendre quand on parle des sorciers, 170.

Comment se jettent les sorts, 169, 182 ; — A quels signes on reconnaît qu'on en est frappé, 20, 183.

Les sorciers transformés en animaux, le lièvre qui fait la nique au chasseur, le moyen de rendre cet animal plus circonspect, 176 ; — Les loups-garous, la ceinture magique, 177 ; — Le mors magique, 180.

Les sorciers voleurs de lait et de crême, comment ils se procurent du beurre sans fatigue, 183, 184, 185.

Les meneurs de nuées, 185.

Le Sabbat, 171 ; — Ce qui s'y passe, ce qu'on n'y entend pas et ce qu'on n'y voit pas, 173 ; — Ce que l'on fait avant de s'y rendre, 174.

Le grimoire, 171.

Herbes magiques (Voy. *Plantes*), à quelle heure seulement elles doivent être cueillies, 169.

Comment on prévient, conjure ou déjoue tous charmes, enchantements, sortilèges et maléfices, 7, 20, 32, 41, 81, 98, 104, 105, 110, 119, 123, 124, 144, 170, 191, 200, 231, 365. (Voyez *Littérature orale, oraisons.*)

Comment on force les sorciers à lever eux-mêmes les sorts qu'ils ont jetés, 201 ; — A se faire connaître, 114,

205, 372 ; — Leurs maléfices retournés contre eux, 200, 201, 205, 211 ; — Le moyen de retrouver son chemin, s'ils nous égarent, 111, 201 ; — de permettre aux voitures qu'ils arrêtent de continuer leur voyage, 202 ; — Comment on les empêche de charmer les armes à feu, 202 ; — de soutirer le lait des vaches, 203 ; — de faire la grêle et de l'envoyer tomber où ils veulent, 207.

Invocations magiques, 183, 201, 202, 213.

Baguette divinatoire, 212.

Le moyen de se rendre invisible, 115.

Indiscret surprenant les mystères, 20.

Amulettes et talismans, 39, 81, 99, 104, 110, 114, 119, 124, 142, 144, 176, 188, 200, 202, 222, 345, 348, 359, 370.

Formules et opérations magiques, pour se faire aimer, 81 ; — Pour connaître qui l'on épousera, 26, 27, 31, 351, 352, 373 ; — Pour savoir si l'on se mariera dans l'année, 246.

Onéiromancie, 27 à 30, 351.

Pyromancie, 31.

Agents et ressorts merveilleux des contes : bourse inépuisable, 320 ; — Burettes remplies de l'eau de vie, 332 ; — Fées, 326, 328 ; — Flèche qui va droit au but, 328, 329, 333 ; — Géants, 327 ; — Intervention du roi des oiseaux et du roi des poissons pour faire retrouver, le premier une écharpe perdue dans les airs, le second un collier de diamant tombé dans la mer, 323 ; — Manteau volant, 320 ; — Pommes faisant pousser des cornes et pommes les faisant tomber, 321 ; — Princesse enchantée et métamorphosée en jument,

322 ; — Sang qui a la vertu de suspendre l'action du feu, 324.

VI. — MÉDECINE SUPERSTITIEUSE

Maux guéris par l'intercession spéciale de certains saints, obtenue à l'aide de médailles, de prières, de neuvaines, de pèlerinages, d'offrandes :

Ardents (Mal des), 290.
Brûlures, 214.
Charbon, 21, 290.
Constipation, 227.
Convulsions, 22.
Enflure, 141.
Épilepsie, 22.
Érysipèle, 194.
Feu Saint-Antoine, 20.
Ficus, 244.
Flux de ventre, 226.
Folie, 250.
Fractures, 266.
Furoncles, 188.
Goutte, 141.
Hémorrhagie, 230.
Hydropisie, 129.
Inflammations, 34, 214.
Luxations, 266.
Mal de côté, 104.
Peste, 34, 104, 228.
Puce maligne, 34.
Rage, 34, 104, 162, 344.
Seins (Maux de), 34.
Teigne, 350.
Tranchées, 226, 247.
Tumeurs, 141.
Verrues, 244.
Yeux (Maux d'), 162, 188, 216, 246, 384.

Fontaines sacrées dont les eaux guérissent les brûlures, 215 ; — les ficus et les verrues, 244 ; — les maux d'yeux, 215, 216, 384.

Consultations sacrées pour savoir si un malade se rétablira ou mourra, 102, 103, 227.

Oraisons dont l'efficacité est reconnue pour guérir ou préserver de :

La fièvre, 269, 345.
La rage, 345.
La teigne, 350.
Le chancre des bêtes à laine, 163.
Le charbon et le mal des ardents, 290.
Le feu des bestiaux, 163.
Le mal de dents, 35 à 42.
Le mal des fonds, 292.
L'érysipèle, 32, 195.
L'hémorrhagie, 230, 231.
Les brûlures, 215.
Les dartres, 158.
Les fractures, 266.
Les luxations, 266.
Les maux d'yeux, 188, 189, 190.
Les tranchées ou coliques, 272.
Toutes sortes d'autres maux, 164, 190.

Secrets merveilleux pour faire passer le lait, 19 ; — Pour guérir de :

La fièvre, 268.
La jaunisse, 269.
Le chancre, 273.
Le goître, 99.
Le mal de côté, 270.
Le mal de dents, 36 à 40.
Le mal de dos, 24.
Le mal des fonds, 292.
Le panaris, 270.
L'épilepsie, 17, 271.
L'érysipèle, 194, 195.
Les hémorroïdes, 272.
Les luxations du poignet, 111.
Les maux de gorge, 318.
Les rhumatismes, 271.
Les verrues, 245, 246.

Remèdes contre :

L'asthme, 268.
La fièvre, 268.
La jaunisse, 269, 270.
La teigne, 350.
Le mal de dents, 38, 39.
Le mal de reins, 147.
Le panaris, 270.
L'épilepsie, 271.
Le rhume, 273.
L'hémorrhagie, 266, 267.
L'hydropisie, 129.
L'incontinence d'urine, 272.
Les blessures, 147.

Les dartres, 158.
Les engelures, 273.
Les furoncles, 268.
Les hernies, 273.
Les inflammations, 267, 268.
Les maux de seins, 35.
Les tranchées ou coliques, 271, 272.
Les tumeurs, 268.
Les vers, 271.
Les verrues, 246.

Tératologie, difformités et monstruosités, 217; — Ce qui les produit et comment on les prévient, 218.
Prophylaxie, 19, 21, 22, 24, 31, 34, 37, 38, 113, 125, 129, 147, 158, 166, 167, 194, 248, 345, 346, 356, 365, 385.
Jours où il ne faut pas se faire saigner, 18, 33, 126, 166, 216, 264, 290, 349, 385; — *Où il ne faut pas se purger*, 147, 168, 216, 364.
Saints protecteurs et guérisseurs des animaux domestiques, 15, 18, 21, 22, 34, 47, 104, 127, 129, 162, 190, 193, 229, 355, 384.
Saints qui défendent de la dent des bêtes mauvaises, 127, 274, 344.

VII. — LE MONDE ANIMAL

LES MAMMIFÈRES DOMESTIQUES

Généralités, 18, 28, 31, 112, 137, 317, 371, 372, 379, 385.
Ane, 28, 76, 137, 271, 348.
Bœuf, 38, 112, 227, 271, 371; — Vache, 6, 51, 52, 134, 137, 142, 200, 203; — Taureau, 6, 228; — Veau, 6, 365; — Génisse, 6.
Bouc, 265, 307; — Chèvre, 98, 265.

Chat, 12, 28, 100, 115, 116, 125, 137, 139, 140, 191, 199, 272, 346, 348.
Cheval, 28, 32, 112, 355.
Chien, 15, 28, 116, 137, 191, 199, 302, 307, 345, 346, 348.
Mouton, 201, 246.
Porc, 6, 21, 245, 271, 276.

LES MAMMIFÈRES SAUVAGES

Belette, 33, 348.
Lièvre, 12, 36, 129, 175, 191, 267, 272, 318.
Loup, 15, 22, 28, 116, 175, 379, 384.
Ours, 33.
Rat, 28.
Renard, 276, 319.
Souris, 37, 50, 369.
Taupe, 28, 137, 268, 302, 318.

LES OISEAUX DOMESTIQUES

Généralités, 111, 113.
Canard, 137.
Coq, 19, 20, 36, 115, 116, 137, 386 ; — Poule, 19, 20, 116, 139, 140, 142, 228, 275, 372.
Oie, 69.

LES OISEAUX SAUVAGES

Généralités, 29, 101, 117, 140.
Alouette, 51.
Buse, 113, 317, 363.

Corbeau, 9, 138, 140, 379.
Coucou, 24, 126, 195.
Geai, 138.
Grive, 138.
Hirondelle, 138, 140, 268, 314, 315.
Merle, 107, 138.
Moineau, 138.
Perdrix, 275.
Pie, 138, 302.
Ramier, 140.
Roitelet, 315.
Rossignol, 160.

LES REPTILES

Généralités, 6.
Couleuvre, 318.
Crapaud, 128, 138, 140.
Grenouille, 28, 138.
Lézard, 246, 273.
Orvet, 138, 140.
Rainette, 140.
Salamandre terrestre, 127.
Salamandre d'eau, 140.
Serpent, 28, 228, 307.

LES POISSONS

Généralités, 8, 27, 28, 378.
Carpe, 267.
Truite, 276, 364.

LES INSECTES, MOLLUSQUES, ETC.

Abeille, 32, 110, 113, 138, 143, 166, 193, 268, 300 317, 365, 379.
Araignée, 138, 140, 268, 315, 316.
Cerf volant, 200, 316.
Cloporte, 270.
Coccinelle, 140, 316.
Fourmi, 268, 276.
Grillon, 315.
Guêpe, 190.
Hanneton, 159.
Libellule, 138.
Limace, 138, 140, 319.
Limaçon, 129.
Mouche, 139.
Moucheron, 187, 381.
Papillon, 138, 190, 317.
Pou, 27.
Puce, 28, 139, 199, 365.
Ver intestinal, 22.
Ver de terre, 267, 270.

VIII. — LE MONDE VÉGÉTAL

LES ARBRES

Généralités, 29, 40, 112, 129, 134, 228, 266, 309, 378.
Aubépine, 159, 190.
Bruyère, 159, 275.
Buis, 110.

Cerisier, 127, 132, 371.
Chêne, 242.
Coudrier, 16, 38, 141, 187, 202, 212, 296.
Épine noire, 159.
Genévrier, 248.
Groseillier, 53.
Gui, 269.
Houx, 132.
Laurier, 110, 111, 132, 186, 300, 344.
Noyer, 188, 197.
Pommier, 41, 198, 321.
Prunier, 229.
Ronces, 29, 264.
Sapin, 147.
Saule, 110, 111.

LES PLANTES

Herbes magiques, 169, 199, 318.
Herbes nuisibles, 227.
Ail, 39.
Blé, 9, 129, 130, 148, 160, 167, 168, 198, 265, 266, 268, 289, 293, 351, 356, 378, 380.
Carotte, 106, 269, 289.
Chanvre, 18, 35, 51, 56, 65, 141, 147.
Chou, 5, 9, 50, 103, 161.
Endives, 161.
Foin, 5, 18, 22, 33, 106, 117, 126, 166, 349.
Fougère, 199.
Fraisier, 195.
Haricot, 148, 164, 166.

Jonc, 273.
Jusquiame, 347.
Lin, 35, 113.
Millet, 23, 264, 295.
Navet, 167.
Oignon, 380.
Orge, 127, 290.
Pois, 5, 125, 245.
Pommes de terre, 110, 157, 198.
Seigle, 32, 265.
Trèfle, 81, 177.
Vesse de loup, 267.

IX. — LE MONDE MINÉRAL

Agate, 114.
Pierre ponce, 273.

X. — ASTROLOGIE, MÉTÉOROLOGIE

Arc-en-ciel, 135, 136, 140, 141.
Bélier (Signe du), 52.
Brouillard, 21, 38, 136, 139, 140, 214, 356.
Éclairs, 196.
Écrevisse (Signe de l'), 52, 106.
Étoiles, 135, 139, 197.
Étoiles filantes, 196, 197, 265.
Feu follet (Voy. *Le monde fantastique, Culâ*).
Gémeaux (Signe des), 52.
Gelée, 22, 23, 113, 117, 137, 148, 264, 356, 381.
Givre, 356.

Glace, 51.
Grêle, 28, 111, 185, 206, 207.
Grésil, 130.
Lion (Signe du), 52.
Lune, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 10, 30, 38, 128, 202, 219, 265, 349, 380.
Neige, 18, 21, 33, 50, 117, 130, 137, 139, 159, 214, 293, 294, 318.
Nuages, 137, 157, 185, 206, 207.
Orage, 32, 110, 139, 166, 185, 196, 206, 359, 379.
Pluie, 13, 21, 24, 28, 50, 53, 98, 111, 126, 135, 136, 137, 138, 139, 162, 165, 166, 168, 187, 197, 227, 273, 290, 293, 356, 370, 380.
Poissons (Signe des), 52, 107.
Rosée, 107, 157, 158, 187.
Soleil, 9, 21, 33, 50, 135, 162, 379, 380, 381.
Taureau (Signe du), 52.
Tonnerre, 23, 24, 32, 52, 106, 110, 129, 130, 134, 139, 168, 196, 206, 249, 266, 293, 345, 354, 356, 365, 370, 385.
Tourbillons (Voy. *Le monde fantastique, Le Sotré*).
Vent, 13, 18, 21, 23, 50, 54, 136, 185, 197, 293, 370, 373, 377, 378, 379.
Prévision du temps, 13, 18, 22, 23, 25, 29, 33, 51, 54, 57, 111, 117, 125, 127, 128, 134 à 141, 148, 159, 162, 165, 168, 214, 227, 244, 265, 275, 276, 290, 349, 364, 373, 378, 379, 380, 381.

XI. — PRÉSAGES

Présages
de bonheur, 29, 98, 116, 222, 315, 316, 317 ;
de malheur, 9, 12, 13, 20, 28, 29, 98, 116, 143, 175, 215, 222, 225, 356, 378 ;
de maladie, 18, 29, 36, 50, 249, 378, 379 ;
de mort pour les hommes, 2, 9, 11, 21, 28, 29, 30, 52, 99, 116, 144, 147, 226, 301, 302, 308, 378, 379 ;
de mort pour les animaux, 18, 168, 379 ;
de guerre, 13, 18, 21, 23, 50, 196, 356, 379 ;
d'abondance, 18, 21, 23, 24, 50, 107, 130, 159, 167, 168, 190, 249, 265, 266, 354, 356, 373, 380, 385 ;
de disette, 21, 28, 33, 106, 134, 148, 196, 351, 373, 378, 380 ;
divers, 29, 98, 99, 100, 126, 191, 293, 348.

XII. — SUPERSTITIONS, TRADITIONS DIVERSES

Adam, 1, 4, 298.
Aiguille, 13, 29, 299.
Aiguillette, 104.
Ames en peine, 29, 196, 295, 309.
Amour, 42, 81.
An (Jour de l'), 379.
An (Souhaits de nouvel), 12.
Angelus, 169.
Anges, 276, 287.
Anneau, 99, 100, 220.
Annonciation, 106.
Août, 38, 158, 208, 379.
Argent, 27, 28, 124, 125, 126, 190, 307, 352.
Armes à feu, 202, 348.
Arrière-faix, 223.

Assomption, 216, 228.
Automne, 50, 117, 227, 265, 275.
Avents, 356.
Avocats, 147.
Avril, 7, 52, 107, 109, 157, 158, 160, 378.

Bain, 38.
Bal, 44, 96.
Balle, 177.
Baptême, 223.
Barbe, 29.
Bâtard, 187.
Bâton, 280, 308.
Bave, 224.
Berceau, 225, 226.
Bergers, 2, 15.
Beurre, 104, 124, 147, 184.
Bois, 5, 228.
Bonnet, 19, 101.
Bruit, 29, 301, 303.

Carnaval, 44, 50, 56.
Cendres, 301.
Cercueil, 38, 182, 211, 352.
Chagrin, 13, 28, 116.
Chaise, 100, 302.
Chaisiers, 80.
Chaleur, 274.
Chance, 10, 81, 223, 348, 384.
Chandeleur, 26, 31, 32, 33.
Chandelles, 196.
Chanteur, 20.
Charbon, 114, 205.
Charcutier, 21.
Charivari, 98.
Charpentier, 80.
Chasse, 112, 147, 162, 176, 344, 347, 348, 365.
Château, 307.
Chavandes (Voy. *Vieux usages, Feux de joie*).
Chemin perdu, 111.
Chemises, 203, 221.
Cherté, 21, 24.
Cheveux, 5, 170, 373.
Chirurgiens, 266.
Chrêmeau, 224.
Cierge, 31, 32, 119, 123, 124, 194, 195, 200, 202, 299, 348.
Cimetière, 39, 211.
Cire, 31, 113, 119, 123.
Cloches, 66, 67, 112, 138, 140, 206.
Clous, 17, 39, 40, 182, 200, 201, 211, 311.
Corde de pendu, 124.

Cornets de Saint-Nicolas, 359.
Cordon ombilical, 222.
Cors, 138.
Couarmantra, 56.
Couteau, 101, 174, 183, 202, 205, 282.
Crachat, 218, 268, 270.
Croissant, 7.
Croix, 27, 32, 113, 117, 142, 281, 299, 353.
Culotte, 142.

Danse, 17, 56.
Décembre, 355, 380.
Dégoût, 218.
Dents, 30, 41, 42. (Voy. *Médecine superstitieuse.*)
Dévidoir, 247.
Diamant, 197.
Dieu, 1, 2, 3, 4, 5.
Dimanche gras, 42.
Dimanche des *bures* ou *brandons*, 45, 55.
Disputes, 28.
Donation, 37.
Dos, 101. (Voy. *Médecine superstitieuse, mal de dos.*)

Eau, 138, 139, 273, 281, 299, 349, 350, 365, 372, 374.
Eau bénite, 123.
Église, 2.
Enfer, 117.
Enfantement, 24, 219, 226.
Enterrement, 9, 98, 302.
Envies, 6, 218.
Épingles, 13, 98, 246.
Épiphanie, 17, 380.
Esprits, 7.
Été, 130.
Été de la Saint-Martin, 349.
Étoupe, 31, 35.
Étranguillon, 34.
Exorcisme, 146.

Femmes, 12, 24, 29, 30, 51, 76, 95, 100, 116, 357.
Femmes enceintes, 218, 219.
Femmes en couches, 220, 221.
Fenaison, 30, 148, 166, 191, 349.
Fer, 374.
Fer à cheval, 13, 39, 181.
Festin, 29.

Fête-Dieu, 166.
Feu, 296, 374. (Voy. *Incendie.*)
Février, 26, 52, 53, 107, 377.
Fil, 50, 246, 369.
Filasse, 35.
Filles, 6, 7, 12, 21, 29, 188.
Fleurs, 9, 111.
Foi, 145.
Folie, 170.
Fontaine, 117, 182, 372.
Fortune, 28, 29, 197.
Fourche, 184.
Froid, 33, 137, 159.
Fumée, 301.
Fumier, 31, 53, 68, 205.

Garçon, 6.
Gibier, 347, 379.
Gomorrhe, 3.
Gossa, 4.
Grain, 378.
Guignon, 12.

Hérode, 3.
Heures, 10, 38, 148.
Hiver, 22, 23, 26, 117, 265, 275, 290, 309, 348, 349, 356, 380.
Homme, 116.
Horloge, 138, 299, 302, 351.
Huile, 378.

Imbéciles, 369.
Immaculée-Conception, 364.
Impuissance, 7.
Incendie, 28, 113, 357, 365.
Infidèle, 101.
Infirmités, 29.
Injures, 64, 68, 73.
Intelligence précoce, 226.
Inquiétude, 28.
Invention de la sainte Croix, 141.
Ivresse, 56, 100, 170.

Janvier, 11, 22, 24, 25, 377.
Jarretière, 27, 95, 101.
Javelles, 33, 380.
Jésus (Enfant), 3, 374.
Jeux, 31, 81, 120, 124, 282, 364.
Jeudi, 9.
Jeudi saint, 112.
Jeûne, 102, 351, 352, 353, 372.

Jours, 1, 38, 41, 42, 264, 365, 377.
Jours heureux et jours malheureux, 1, 8, 9, 25, 53, 107, 108, 130, 160, 193, 207, 249, 274, 293, 354, 385.
Judas, 4, 210.
Juillet, 52, 194, 196, 378.
Juin, 52, 159, 160, 161, 378.
Jupes, 27.

Kerlinkin (pierre), 247.

Labourage, 290, 352.
Laboureurs, 2, 377.
Laine, 5.
Lait, 19, 106, 134, 143, 183, 184, 203.
Langue, 7.
Lard, 6, 245.
Lavoir, 100.
Lessive, 111, 147, 220, 308, 309, 381.
Lit, 101, 195, 301, 302.
Livrées, 93.
Lumières, 302.
Lundi, 38.

Mai, 25, 52, 107, 131, 378.
Mais, 93, 131, 166.
Maladie, 6, 9.
Malchance, 10.
Marraine, 224, 382.
Mardi, 9.
Mardi gras, 50, 51.
Maréchaux, 355.
Marcaire, 21.
Mars, 7, 52, 53, 54, 107, 108, 130, 377.
Médailles, 104, 200.
Médecin, 50, 266.
Mémoire, 318.
Menuisier, 80.
Mercredi, 9.
Mercredi des cendres, 51.
Messe, 35, 47, 372, 373, 385.
Miel, 38, 365.
Miroir, 373.
Misère, 95.
Moine, 365.
Mois, 7.
Moisson, 148, 191. (Voy. *Récoltes*.)
Mort (La), 298, 383.
Mort (Doigt de), 213, 372.
Mort (La bonne), 102, 117.
Mort (Os de), 37, 268, 271, 352.

Morve, 224.

Naissance, 3, 6, 7, 9, 10, 37, 221.
Nativité de la Vierge, 228.
Neiges (N.-D. des), 214.
Neuvaines, 102, 103, 346.
Nid, 102.
Noë, 3.
Noël, 38, 365, 369, 373, 374, 377, 379, 380.
Nombres, 10.
Notaire, 76.
Nourrice, 19.
Novembre, 10, 294, 354, 379.
Nuit, 10, 264, 378, 379, 380.

Objets perdus, 167.
Octobre, 10, 275, 379.
Œufs, 19, 20, 29, 35, 113, 114, 116, 117, 118, 119, 131, 207, 228, 270, 372.
Offrande, 51, 136, 307.
Ongles, 6, 29, 38, 170, 271.
Or, 141, 190, 352.
Ouvrage, 12.

Paille, 265, 301.
Pain, 95, 100, 160, 381, 383, 384.
Pain bénit, 19, 21, 125, 162, 176, 229, 347.
Pâques, 33, 38, 51, 111, 113, 117, 125, 294, 381.
Paradis, 117.
Parrain, 224, 382.
Pâturage, 51.
Pauvreté, 28.
Pêcheurs, 193.
Pèlerinages, 162, 227, 247, 306, 358, 384.
Pentecôte, 125, 150.
Persécutions, 28.
Pétrin, 383.
Peur, 127, 218.
Pied, 211, 301, 317.
Plaisir, 29.
Plantations, 4.
Poêle, 94.
Porte, 138, 302, 370.
Prés, 17.
Présents, 21, 23, 35, 83.
Prêtre, 21, 116.
Prière, 18, 29.
Printemps, 117, 309, 381.
Prison, 28.
Procès, 29.

Quarante-Martyrs, 57.

Quasimodo, 126.
Quatre-Temps, 41, 54, 265.
Querelle, 29.
Quête, 136.

Rameaux, 110, 195, 357.
Rate, 276.
Récolte, 160, 162, 198, 351, 356, 370, 380.
Reliques, 200.
Rencontres, 12.
Reposoirs, 166.
Résine, 147.
Résurrection, 41.
Réussite, 124.
Revers, 28.
Rêves, 27 à 30, 351.
Rides, 188.
Rivières, 245.
Rogations, 147.
Rousseur, 188, 219.
Rubans, 111, 245.

Sabot, 31.
Saint Abdon, 199.
— Agnan, 349.
— Amé, 153.
— André, 350, 351.
— Antoine, 21, 365.
— Antoine de Padoue, 164, 167.
Saint Augustin, 244.
Saint Barnabé, 165, 166, 167.
— Barthélemy, 244.
— Basile, 168.
— Benoît, 48, 103.
— Blaise, 34, 48, 260, 291.
Saint Claude, 164.
— Clément, 350.
— Cloud, 264.
— Côme et saint Damien, 266.
Saint Daniel, 365.
— Del, 22.
— Denis, 290.
— Didier, 148,
Saint Éloi, 164, 355.
— Etienne, 377, 379, 384.
— Eustache, 264.
— Eutrope, 129.
Saint Fabien, 192.
— Florent, 247.
Saint Gabriel, 208.
— Georges, 126.
— Gervais, 168.
— Golbert, 141.
— Grégoire-le-Grand, 57.
— Guérin (Voy. *Quirin*).

Saint Hilaire, 18.
— Hippolyte, 216.
— Hubert, 177, 344.
Saint Idoux, 250, 263.
Saints Innocents, 378, 379.
Saint Jacques, 198.
— Jean-Baptiste, 50, 111, 119, 127, 161, 167, 169, 186, 187, 277.
— Jean l'Évangéliste, 190, 195, 377, 379.
— Joseph, 80.
Saint Lambert, 264.
— Languit, 103, 227.
— Laurent, 70, 153, 198, 214.
— Léger, 128.
— Luc, 290.
Saint Marc, 48, 127, 129.
— Martin, 153, 289, 348.
— Mathias, 51.
— Mathieu, 264.
— Maurice, 290.
— Médard, 165, 168.
— Michel, 127, 208, 273.
— Mort, 103, 227.
Saint Nicolas, 357.
Saint Paul, 21, 111.
— Pierre, 22, 111, 152, 187, 193.
— Pierre-ès-Liens, 208.
Saint Prix, 23.
Saint Quirin, 48, 162, 163, 164.
Saint Raphaël, 208.
— Rémi, 275.
— Roch, 228.
— Romary, 153.
Saint Sébastien, 22.
— Simon, 292.
— Sylvestre, 378, 379, 384.
Saint Thiébaud ou Thibaud, 32, 194.
— Thomas, 378.
Saint Urbain, 148.
Saint Valbert (Voy. *Golbert*).
— Valentin, 42, 47.
— Victor, 198.
— Vincent, martyr, 23.
— Vincent de Paul, 197.
— Vit, 103, 227.
Saint Yves, 147.
Sainte Agathe, 34.
— Anne, 198.
— Appoline, 35.
Sainte Barbe, 356.
Sainte Catherine, 351.
— Claire, 189, 216, 384.
Sainte Geneviève, 15.
Sainte Hélène, 229.

Sainte Luce, 365.
Sainte Madeleine, 157, 277.
— Marguerite, 197.
Sainte Sabine, 246, 384.
— Suzanne, 216.
Sainte Thérèse, 290.
Sainte-Vierge, 111, 188, 208, 216, 277.
Saints invoqués par les personnes désireuses de se marier, 80, 351, 357.
Saints patrons des corporations, 21, 22, 80, 127, 147, 193, 266, 344, 355.
Salière, 9.
Salive (Voy. *Crachat*).
Samedi, 9, 148.
Samedi saint, 112, 117.
Santé, 29.
Sécheresse, 190.
Sécurité, 28.
Sel, 19, 21, 22, 34, 39, 129, 134, 162, 173, 229, 380.
Semailles, 4, 9, 50, 54, 103, 106, 107, 112, 113, 125, 126, 128, 148, 164, 165, 167, 265, 275, 290, 293, 369.
Semaine, 8.
Semaine sainte, 37, 110.
Septembre, 158, 160, 250, 379.
Sodome, 3.
Soldats, 29.
Sommeil, 99.
Soucis, 12, 29.
Souliers, 99.
Sources, 212.
Stérilité, 6, 18.
Suie, 273.

Tablier, 82, 100.
Taches cutanées, 223.
Teint, 188, 219, 223.
Toussaint (La), 38, 292, 369.
Trahison, 28, 29, 37.
Transplantation, 142, 161.
Travail, 9, 10.
Treize, 10, 11.
Trésors, 212, 307, 308.
Trinité, 39, 161, 189, 195.
Trouvailles, 13.

Urine, 270, 271, 350.

Valets, 379.
Vendanges, 148.
Vendredi, 8, 9, 10, 144.

Vendredi saint, 112, 113, 114, 115, 117, 207, 372.
Venin, 34.
Vente, 317.
Vermine, 622.
Verre, 352.
Viande, 8, 113.
Vigile, 41.
Vigneron, 377.
Vin, 36, 117, 130, 157, 160, 173, 227, 264, 265, 266, 349, 372, 377, 378.
Voisinage, 300.
Voleur, 208.
Voyage, 9, 10, 125.

ERRATA

Page 56, ligne 15, au lieu de *iouhhihhi joyeux,* lisez *iouhhihhi (cris de joie, cris de fête).*

Page 69, ligne 20, au lieu de *fin,* lisez *fini.*

Page 73, ligne 1, au lieu de *ne pas la rencontrer,* lisez *ne pas rencontrer.*

Page 76, ligne 10, au lieu de *il y aussi,* lisez *il y a aussi.*

Page 99, ligne 8, au lieu de *auxquels,* lisez *auquel ;* ligne 14, au lieu de *et aussi,* lisez *est aussi.*

Page 262, ligne 14, au lieu de *le tour du pays,* lisez *du bruit dans le pays.*

Page 280, ligne 10, au lieu de *Échange, échange,* lisez *Échange, échangé.*

Page 336, ligne 20, au lieu de *déliée,* lisez *délier.*

LES LITTÉRATURES POPULAIRES

Vol. I. Sébillot (Paul). *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* 1 vol. de XII et 404 pages, avec musique ..... 7 fr. 50.

Vol. II-III. Luzel (F. M.). *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* 2 vol. de XI, 363 et 379 pages ..... 15 fr.

Vol. IV. Maspero (G.). *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne.* 1 vol. de LXXX et 225 pages ..... 7 fr. 50.

Vol. V-VII. Bladé (J. F.). *Poésies populaires de la Gascogne*; texte gascon et traduction française en regard, avec musique notée. 3 vol. de XXXI, 363; XVIII, 383; XV, 435 pages.. 22 fr. 50.

Vol. VIII. Lancereau (E.). *Hitopadésa ou l'Instruction utile. Recueil d'apologues et de contes traduit du sanscrit.* 1 vol. de XII et 388 pages..... 7 fr. 50.

Vol. IX-X. Sébillot (Paul). *Traditions et superstitions populaires de la Haute-Bretagne.* 2 vol. de VII, 387 et 389 pages.. 15 fr.

Vol. XI. Fleury (J.). *Littérature orale de la Basse-Normandie.* 1 vol. de XII et 394 pages, avec musique ..... 7 fr. 50.

Vol. XII. Sébillot (Paul). *Gargantua dans les traditions populaires.* 1 vol. de XX et 342 pages..... 7 fr. 50.

Vol. XIII. Carnoy (E. Henry). *Littérature orale de la Picardie.* 1 vol. de VII et 381 pages..... 7 fr. 50.

Vol. XIV. Rolland (E.). *Rimes et jeux de l'enfance.* 1 vol. de III et 400 pages, avec musique..... 7 fr. 50.

Vol. XV. Vinson (J.). *Le Folk-lore du pays basque.* 1 vol. de XI et 400 pages, avec musique..... 7 fr. 50.

Vol. XVI. Ortoli. *Les Contes populaires de l'île de Corse.* 1 vol. de VII et 380 pages..... 7 fr. 50.

Vol. XVII-XVIII. Wekerlin (J.-B.). *Chansons populaires de l'Alsace, avec airs notés.* 2 vol. de CXXIV, 334 et 376 pages. 15 fr.

Vol. XIX-XXI. Bladé (J. F.). *Contes populaires de la Gascogne.* 3 vol. de L, 309, 389 et 391 pages..... 22 fr. 50.

Vol. XXII. Sébillot (Paul). *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* 1 vol. de VII et 379 pages..... 7 fr. 50.

Vol. XXIII. Petitot (Émile). *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest.* 1 vol. de XVIII et 521 pages..... 7 fr. 50.

Vol. XXIV-XXVI. Luzel (F. M.). *Contes populaires de la Basse-Bretagne.* 3 vol. de XX, 453, 480 et 434 pages. 22 fr. 50.

Vol. XXVII, Baissac (C.). *Le Folk-lore de l'île Maurice*; texte créole et traduction française. 1 vol. de XIX, 466 p. 7 fr. 50.

Vol. XXVIII, Carnoy (H.) et Nicolaïdès (J.). *Traditions populaires de l'Asie Mineure.* 1 vol. de 370 pages ..... 7 fr. 50.

Vol. XXIX, Sauvé. *Le Folk-lore des Hautes-Vosges.* 1 vol. de VII et 416 pages..... 7 fr. 50.

Achevé d'imprimer le 31 Décembre 1888

par G. Jacob imprimeur à Orléans

pour Maisonneuve et Ch. Leclerc

libraires éditeurs

à Paris

GR15 .L77 v.29
Le folk-lore des Hautes-Vosges,
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00024 9914